LA TABLE RONDE

MAI 1961

SOMMAIRE

CHRONIQUES

de mort quotidienne à toute la vermine qui sortait des murs. Mon père s'approchait de mon lit et demandait : « Jean, tu dors? » Même quand je dormais je répondais tout de suite : « Non. » Il me prenait la main et nous montions à ce qu'on appelait « la galerie » ; c'était une sorte de terrasse couverte, un séchoir à légumes où il y avait toujours des pois chiches et des lentilles sur des vieux draps. De la galerie, en enjambant une petite murette, on passait sur la toiture de l'étable du boucher, notre voisin. Les tuiles d'argile crue avaient emmagasiné la chaleur de la journée d'août. Assis en tailleur sur cette toiture tiède nous parlions. J'avais dix ans, mais le langage de mon père m'était familier. Il s'appelait Jean, comme moi ; ou plus exactement je m'appelais Jean, comme lui ; il s'appelait Jean comme son père, que je n'ai pas connu. Tous les mâles de la famille se transmettaient le prénom de Jean. Mon père était cordonnier, mais nous mettions des numéros à nos prénoms, comme les rois. Chez nous il était Jean III, et moi Jean IV.

« Pour nous tenir compagnie, il y aura les maladies, dit mon père. Tu as vu l'oncle Eugène devenir sourd. Tu as vu aussi que devenant sourd, il est devenu intelligent. Pas trop, mais suffisamment toutefois pour faire illusion à M. M... qui l'a pris comme jardinier, si bien qu'il arrive maintenant à payer à ta mère une pension de six francs par mois qui lui fait plaisir sans l'aider. Et maintenant que tu l'as vu devenir sourd, tu le vois peu à peu devenir aveugle. Il a déjà presque perdu l'œil droit et le docteur a dit qu'on arrivera sans doute à lui faire perdre l'œil gauche. Il a donc été déjà retranché des bruits, ce qui lui a permis de s'intéresser aux cyclamens, aux roses, aux bégonias, aux asters, aux ancolies, aux lilas et aux violettes de M. M... Il va être retranché de la lumière. Je me demande alors comment nous pourrons correspondre avec lui. Maintenant, il lit encore sur nos lèvres quand nous lui disons de reprendre de la soupe ; mais quand il ne verra plus nos lèvres, quelles lèvres verra-t-il? Et quelle soupe lui diront-elles de reprendre? Tu vois dans ce petit corps (il a 1 m 50 de haut et il pèse habillé 54 kg), tu vois dans ce petit corps beaucoup d'Apocalypse. On s'imagine qu'elle fera du bruit parce qu'elle sera à l'échelle planétaire même universelle ; mais, d'abord, quand on parle d'elle on doit mettre les verbes au présent, elle est à l'échelle planétaire même universelle, et elle ne fait pas le moindre bruit.

« L'oncle Eugène est un monde, mon fils, un univers, si tu préfères ; je reconnais qu'il n'a pas très bien employé jusqu'ici les soixante-dix ans qu'il a. Mais, il a su tanner des peaux de bêtes, puisque dans sa jeunesse il était tanneur et

par conséquent, il sait comment le gras s'attache à la peau de l'agneau et comment il s'attache à la peau de veau ; et les mêmes différences en ce qui concerne les autres peaux, qu'elles soient de bœuf, de vache ou de cheval. Peu de temps après que je me sois marié avec ta mère, et trois ans avant que tu naisses, j'avais eu avec lui une conversation que tes autres oncles m'avaient chargé d'avoir, dans le but de lui faire accepter la vente d'un bien indivis. Il s'agissait de la petite ferme de Palerne. Bien entendu, nous parlâmes d'autre chose. La ferme de Palerne pouvait attendre. Il me raconta qu'il avait tanné une fois, pour son plaisir, une peau de blaireau ; et il me dit sur le blaireau une chose étonnante : c'est que cet animal, très orgueilleux (ce sont les termes même de ton oncle Eugène) s'arrange pour secréter après sa mort une sorte de jus qui décompose toutes les matières à tanner, si bien qu'on ne peut pas employer sa peau et qu'il emporte tout dans sa mort ; il ne laisse rien derrière lui, dont puissent s'enorgueillir les hommes. Ce qui me faisait dire ces jours-ci en pensant à cette conversation que si l'oncle Eugène était devenu sourd plus tôt il serait un bien plus grand univers qu'il n'est. Mais contentons-nous de celui qu'il est puisque aussi bien, c'est dans celui-là que l'Apocalypse se déploie, ou tout au moins, c'est le seul dans lequel nous sachions qu'elle le fait ; le seul qui soit à notre portée ; à part ta mère qui dort en bas, et nous deux ici dessus, dans lesquels nous ne sommes pas encore à même de distinguer quoi que ce soit. Bien que, n'en doutons pas, il y ait dans moi, dans ta mère et dans toi-même des débuts d'Apocalypse ou tout au moins des points à partir desquels, le moment venu, elle se déploiera. »

A ce moment-là, mon père changea de position et j'en profitai pour en changer aussi, le vent de minuit s'était levé. Il était tendre et frais et réjouissait tout ce qu'il touchait.

« Où en sommes-nous, dit mon père? Ah, j'y suis ! Ne vas pas croire, fiston, que je confonde l'Apocalypse et la mort. Je connais le texte : « Et lorsqu'il ouvrit le quatrième sceau, « j'entendis la voix du quatrième animal qui disait : « Viens ! » « Et je vis, et voici un cheval vert et celui qui était assis sur « son dos, son nom est la « Mort » et l'Hadès lui tenait com- « pagnie. » Or, je crois qu'ici, notre homonyme Jean, fils de Zébédée a été trompé par les scintillements de la mer au large de Patmos, qu'il a été séduit par les délices de ce monde qui nous assiègent même en exil et que, trompé par les sens, auxquels son Apocalypse est d'ailleurs entièrement attachée, il a pris le remède pour le mal. Et voici le secret, fiston : dans aucune Apocalypse il ne peut y avoir de cheval vert. Il n'y a que trois cavaliers. Car la mort est le remède des Apocalypses,

si la mort est complète et éternelle et c'est forcément ce qui doit être, si les Apocalypses doivent être, car les douleurs éternelles ne sont plus des douleurs, mais un état, malgré leurs variétés ; pour qu'elles soient efficaces il faut qu'on puisse imaginer leur fin. L'Apocalypse est l'ensemble des événements qui font désirer la mort. Si le cheval vert apparaissait, tout le tumulte serait remplacé par le chœur des anges qui est le silence éternel, donc, le cheval vert n'apparaît pas ; dans l'Apocalypse tout au moins. Pour nous, toi et moi, ta mère qui dort en bas, pour le boucher, regarde ! qui a allumé sa petite lampe derrière sa petite fenêtre et qui ne dort pas lui non plus parce qu'il a trop chaud, pour toute cette petite ville dans le creux des collines et pour toutes les villes petites ou grandes de l'au-delà des collines, rassure-toi, la mort apparaît, apparaîtra pour chacun de nous, heureusement. Et pour l'oncle Eugène aussi. Mais pour l'instant, il n'est touché que de l'Apocalypse ; revenons à son univers qui s'effondre.

« Son univers, quel est-il? L'oncle Eugène a été tanneur dans sa jeunesse, donc son univers est en partie un univers de tanneur. Il sait par quel chemin la peau des bêtes passe dans le commerce et de quelles fioritures féeriques la nature accompagne cette transformation. Il s'est marié. Sa femme l'a laissé parce qu'il n'avait que 1 m 50 et qu'il ne pesait que 54 kilos et peut-être aussi parce qu'il n'avait qu'un univers de tanneur, ou qu'il ne savait pas montrer qu'il pouvait faire varier le kaléidoscope de cet univers. Il a donc dans quelque coin de lui-même une aurore boréale qui vient de cette femme et qui, certaines nuits — des nuits de lui-même qui peuvent être pour nous le plein du jour — font palpiter en lui de lourdes draperies pourpres. Nous pouvons très bien imaginer qu'il s'est promené, qu'il a vu les collines et les montagnes, les rivières, peut-être un fleuve, peut-être la mer, en tout cas sûrement le ciel : il a bien dû le regarder une fois ou deux ne serait-ce que pour prévoir le temps qu'il allait faire. Bref, malgré son peu d'intelligence, nous pouvons être certains que, pour si peu que ce soit il a vu, entendu, senti, touché, il s'est servi de ses cinq sens, composant au fur et à mesure son univers avec eux. Maintenant, attention ! C'est ici, Jean, que je voudrais que tu m'écoutes, ce sera d'autant plus facile que le vent frais nous rend peu à peu la vie plus belle. Tu vas voir comme nous allons grandir pour finir par diminuer jusqu'à n'être plus qu'une pointe d'épingle. Voilà donc l'oncle Eugène qui se compose un univers avec ses sens. Il est d'une grandeur normale. Mais le voilà qui démesure son univers en même temps que ses sens peu à peu l'abandonnent. Je te fais le pari que si nous

pouvions avoir avec lui une conversation délibérée, comme nous l'avons toi et moi par cette nuit bien claire — et qui commence à être délicieusement fraîche — sur le toit de l'étable du boucher, il nous montrerait que, depuis sa surdité qui l'a réduit à sa condition de jardinier, il s'est enrichi de connaissances splendides sur les fleurs et sur leur parfum. Ce n'est pas sa nouvelle condition qui lui a donné de nouveaux espaces, c'est qu'il n'entend plus les bruits et qu'il a bien été obligé de les remplacer par d'autres choses. Souviens-toi du premier cheval, le cheval blanc et du premier cavalier : « Et « voici un cheval blanc, et celui qui était assis sur lui avait « un arc et il lui fut donné une couronne et il s'en alla vic- « torieux, et afin de vaincre encore. » Ce cheval, mon fils, c'est le « verbe de Dieu » vainqueur des bêtes et des rois de la terre, et c'est un des quatre animaux qui l'a appelé, disant comme d'une voix de tonnerre : « Viens ! » C'est après l'ouverture du premier sceau. Ce cavalier diffère beaucoup des autres qui seront des fléaux (sauf, je te l'ai dit, le quatrième, le cheval vert qui est l'oméga du cheval blanc, qui est l'alpha). Dès qu'il apparaît, et avant de descendre du ciel, il a déjà remporté une victoire, la victoire essentielle par la résurrection du verbe. Si j'ai choisi cette nuit l'exemple de l'oncle Eugène c'est parce que — je te l'ai répété déjà trois fois — c'est le moins intelligent des hommes que nous avons sous la main. Te parler de moi n'aurait rien signifié puisque tu m'aimes, et parler de toi ou de ta mère non plus, puisque je vous aime. Mais l'oncle Eugène, j'y réfléchissais aujourd'hui en faisant ma paire de souliers, personne ne l'aime. Oh ! certes, ta mère est bonne avec lui (avec qui n'est-elle pas bonne, malgré sa nature musquée?) je suis bon et toi aussi. Mais, de cette bonté à l'amour, il y a loin car ce sont précisément les deux termes contraires, tu verras. Le voilà donc le petit bonhomme de 54 kilos, dans ses 1 m 50 et avec ses soixante et dix ans, sa cervelle grosse comme un pois chiche et qu'on n'aime pas parce qu'il n'a jamais rien contenu qu'on puisse aimer : le voilà aux prises avec l'Apocalypse ; jusqu'à présent, malgré sa surdité, nous pensions lui dire : « Reprenez de la soupe, oncle Eugène » ; il lisait l'invitation sur nos lèvres, mais nos lèvres même vont disparaître. Certes, on pourra toujours mettre la cuiller dans ses mains et il mangera sa deuxième assiette comme il en a l'habitude, mais, as-tu jamais remarqué comme il regarde ta mère, quand il sait qu'elle se prépare à son invitation bi-quotidienne? Il pourrait reprendre de la soupe sans qu'on l'y invite, la soupière est sur la table et il nous donne dix francs par mois, manifestement il préfère l'invitation à la soupe elle-même.

Et quand il sera aveugle, en même temps que sourd, il sera privé « d'invitation », or la faculté d'être invité, c'est ce que nous avons de plus précieux. C'est ce qui nous rend heureux du printemps sur la mer et de connaître le monde. C'est ce qui nous rendrait heureux — par le procédé que suit notre intelligence pour éveiller notre curiosité — c'est ce qui nous rendrait heureux — et Jean, fils de Zébédée l'a oublié — d'assister à cette grande représentation théâtrale d'une Apocalypse à la dimension de l'univers. Serions-nous même sûrs de mourir que cette faculté d'invitation nous pousserait au premier rang de ceux à qui il serait donné d'assister à ce spectacle. Nous voudrions goûter aux vapeurs sulfureuses et voir les ruisseaux de sang et ne pas manquer le déracinement des montagnes et l'arrachement des océans. Au prix de notre mort même (mais notre mort n'est rien et nous acceptons volontiers de mourir pour la satisfaction d'une curiosité de moindre importance), que toute la terre fleurisse en volcans et nous courons chez le fleuriste. Des fantasmagories de serpents, de fourmis, de scorpions, de tigres et d'alouettes seraient capables — si elles étaient à la mesure cosmique — d'arrêter toutes les guerres, ce qui n'est pas peu dire, et toutes les passions. Ce besoin d'invitation qui, en temps ordinaire nous fait rester pendant des heures, fascinés devant le repliement infini des vagues, ou qui nous fait écouter le vent, le simple vent de tous les jours, ou frissonner de plaisir à la voix de la foudre répercutée dans les échos du ciel : songe, mon fils, comme il nous précipiterait au-devant de l'univers s'il s'écroulait. Et vois monter la bête de l'abîme ! Alors qu'en temps ordinaire nous courons jusqu'au bout du monde pour voir des bêtes et des abîmes, cependant séparés. Qu'apparaisse un chérubin, avec sa tête de roi assyrien, ses ailes de phœnix, sa croupe de lion et nous nous entasserons autour de lui comme les Troyens autour du cheval. Nous voulons être invités au mesquin comme à l'immense. Il y a des excursionnistes au Vésuve. Des hommes se sont perdus en mer à la poursuite, tu entends bien? à la poursuite non seulement des Léviathans, mais même de monstres qui n'avaient pas de forme, alors que l'absence de forme est la manifestation la plus horrible de la matière ; un acharnement sans égal à pousser les expéditions vers l'enfer des pôles magnétiques. Clot-Bey a mangé du pus de pestiférés sur des tartines de pain, oui mon fils, comme du beurre, et il en a fait manger sans qu'elle le sache à sa femme, puis à son fils à la mamelle pour suivre de plus près le spectacle intérieur de la peste et mieux la connaître, et toutes les nations qui ont été dévastées par des nuées de sauterelles ont immédiatement produit des

poètes qui ont dit : « Elle a la tête du cheval, le poitrail du « lion, les pattes du chameau, le corps du serpent et les an- « tennes semblables aux cheveux de la neige. » Et on fait ensuite apprendre cette poésie aux enfants comme on leur donne une figue mûre pour le goûter. Non, les hommes ne laisseront jamais un spectacle sans spectateur, et, si le spectacle est terrifiant, ils s'approcheront le plus près possible, car la terreur les pousse toujours jusque dans la gueule du loup.

« Ainsi donc, l'oncle Eugène, sourd et aveugle, ne pourra plus être invité par ta mère à reprendre de la soupe. Certes, avec de la patience nous continuerons à le nourrir ; il suffira sans doute de peu de temps pour qu'il apprenne à ouvrir la bouche, quand le bord de la cuiller touchera ses lèvres, et peut-être qu'avec toutes sortes de télégraphies il finira par comprendre — malgré son peu d'intelligence — que nous continuons à l'inviter. Et pendant ces premiers moments, qui sont semblables au temps qu'on met à briser les sept sceaux, ton rôle à toi, fiston, sera peut-être, le jeudi quand tu ne vas pas en classe, de prendre l'oncle Eugène par la main et de le mener dans le chemin de la colline où les vieillards vont chaque après-midi « prendre le soleil ». Il saura donc encore que c'est jeudi et que c'est toi qui le mènes ; il distinguera fort bien ta main qui est fraîche, de la mienne qui est séchée par le travail et de celle de ta mère fraîche comme la tienne mais plus décidée. Et à partir de là, comme jusqu'à maintenant au souvenir de sa femme, des aurores boréales, bleues, ou violettes, ou jaunes (lui seul pourrait nous dire leur couleur, si nous pouvions l'interroger) dérouleront leur spectacle en lui. Du temps de sa jeunesse, quand il avait encore ses oreilles, ses yeux, et sa femme, il n'avait pas grand-chose à voir en lui. Il apprend des quantités de choses auxquelles il ne pensait pas ; il apprendra à s'asseoir quand il sentira ma main ou celle de ta mère peser sur son épaule ; il apprendra à connaître l'emplacement du pied de la table avec son genou ; la rondeur de son assiette avec ses deux mains, si elle est pleine ou vide suivant la chaleur ou le froid de la faïence. Et s'il voulait s'en donner la peine, il connaîtrait notre bon vouloir ; mais il n'est pas intelligent. Si, chaque jeudi tu le mènes toujours au même endroit, il finira par connaître toutes les pierres du chemin et même la plus petite flexion du sol. Ce à quoi toi et moi nous ne faisons pas attention, car nous avons autre chose à faire ; ce à quoi lui non plus n'avait jamais fait attention, car il avait autre chose à faire. Il saura si tu le fais asseoir au soleil ou à l'ombre et il pourra même te dire sa préférence, puisqu'il n'est pas muet, mais il ne parlera pas

encore beaucoup. Il va vivre ainsi, qui sait combien? Il est robuste, ayant toujours vécu du travail de ses mains. La vue et l'ouïe ne sont pas indispensables à la vie et comme ta mère et moi ne cesseront pas de le nourrir, comme toi-même ne cesseras pas de lui faire respirer cet air exquis des collines, il peut vivre ainsi très longtemps. L'Apocalypse ne détruit pas la vie ; au moment même où elle la détruirait, elle cesserait d'être l'Apocalypse. Elle ne peut exister qu'en tant que spectacle devant des spectateurs, terrifiés mais spectateurs. L'oncle Eugène est dans des abîmes. Il n'y tombe pas, il y flotte. Souviens-toi de ce cadavre de chien, dans Jules Verne, qui accompagne l'obus qu'on a tiré vers la lune. Il y a même dans ton livre une gravure qui le représente : il est écarquillé contre le hublot de l'obus et les passagers lunaires l'ont constamment devant leurs yeux. L'oncle Eugène dans ses abîmes est ce chien flottant. Je ne me souviens plus comment, dans Jules Verne, ce cadavre de chien finit par s'éloigner du hublot et poursuivre sa propre route. Mais, continuons à regarder l'oncle Eugène, nous allons peut-être le savoir. Et d'abord, mon fils, tu n'es pas obligé de me croire sur parole (et il ne faut jamais croire personne sur parole, et c'est bien ce qu'a dû se dire à la fin ,Jean, fils de Zébédée) : par quel prodige l'oncle Eugène est-il suspendu dans son abîme? Il n'est pas suspendu, il tombe mais comme le temps de sa chute est infiniment plus long que le cours de sa vie, il ne sait pas qu'il tombe et nous n'en savons rien, non plus, ce qui, pour lui comme pour nous, équivaut à le considérer comme flottant. Puisqu'il ne peut vivre au maximum que cent ans, et s'il lui faut tomber pendant dix mille ans avant d'atteindre le fond de l'abîme, l'oncle Eugène a pu naître, apprendre à tanner les peaux, se marier, être laissé par sa femme, et maintenant, être en pleine Apocalypse sans même se douter qu'il a passé toute sa vie en train de tomber dans l'abîme. Toute l'Apocalypse suppose l'homme. témoin de spectacles qui le tuent ; or, s'ils le tuent, à quoi sert le spectacle? L'abîme de l'oncle Eugène ou du chien de Jules Verne ne peut pas nous donner le vertige, tu le vois. Il n'y a qu'à fermer les yeux sur lui. Et c'est bien ce que l'oncle Eugène — qui n'est pas intelligent — a fait toute sa vie. Mais voilà qu'il perd totalement la faculté de voir (comme il avait déjà perdu la faculté d'entendre) et brusquement — malgré son peu d'intelligence et c'est là, qu'avec toutes mes répétitions je voulais en venir — il va être obligé d'assister sans mourir au spectacle du grand théâtre et d'en entendre toutes les voix. Déjà, pendant qu'il trébuche dans les chemins caillouteux de la colline où tu le mènes promener au soleil, il n'est plus dans le

même monde que toi. Toi, tu vois les pins, les oliviers et les ifs, les rosiers et le thym fleuri suivant les saisons, l'étourneau ou l'hirondelle suivant l'heure, et tu entends le vent dans les pins, et tu entends crier l'hirondelle ; pour lui, ce spectacle de la terre est ténèbres et silence. Il est occupé d'autres lumières et d'autres bruits ; car, le pin a une odeur, l'olivier en a une, l'if en a une autre, la rose et le thym, évidemment et sans doute l'étourneau, l'hirondelle en ont-ils une aussi que nous ne pouvons pas percevoir, nous, mais qu'à la longue, je suis sûr, notre pauvre oncle distinguera comme il distinguera l'odeur de velours chaud des vieillards au soleil quand vous passerez devant tous ceux qui sont assis sur le talus du chemin, par les beaux jours. Je suis bien loin de vouloir dire que ceci remplace cela et qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter des Apocalypses, mais je veux dire simplement qu'il n'y a pas qu'un monde, ou, plus exactement, que nous n'avons pas qu'un monde à percevoir, mais qu'il y en a des milliers et que, suivant les circonstances, c'est dans un ou dans un des autres que nous sommes appelés à faire notre compte et par conséquent à vivre ; qu'il soit plus difficile dans celui-ci ou dans celui-là de faire notre espérance ou notre bonheur n'est pas mon propos, l'espérance et le bonheur sont des sécrétions personnelles, sans aucun rapport avec le milieu. »

JEAN GIONO.

Bilan de l'Europe

Aujourd'hui, l'Europe est moins une donnée qu'un projet. Quelle distance sépare ce projet de son accomplissement? Et quels moyens de la couvrir? La meilleure méthode, pour le savoir, serait sans doute de supposer le problème résolu et le projet réalisé.

Cette Europe en acte signifierait évidemment une certaine organisation économique, une certaine constitution politique, et aussi un certain nombre d'idées, de principes, de sentiments, d'espoirs et craintes communs aux hommes qu'elle rassemblerait.

En matière d'organisation économique l'Europe a, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, effectué certains progrès. La C.A.C., l'Euratom, le Marché commun, en sont à la fois la preuve et l'instrument.

Sans doute, une évaluation très rigoureuse devrait tenir compte ici du fait que ces institutions européennes ont été, dans une assez large mesure, des moyens de renouer les liens rompus par les guerres, et de revenir par un détour à un état de choses antérieur : le Marché commun a « libéré les échanges » entre les Six États qui l'ont institué, mais ces échanges, beaucoup plus libres qu'ils n'étaient en 1948, ne le sont sans doute pas beaucoup plus qu'en 1930, et le sont probablement moins qu'ils n'étaient en 1913 : le recul avait été si grand que le progrès consistait d'abord à reconquérir une portion du terrain perdu par le libéralisme. Le progrès est quand même hors de conteste.

En matière de constitution politique, la démarche de l'Europe a été plus lente ; la communauté européenne de défense a été proposée, mais finalement rejetée : on a institué une « Assemblée européenne », mais elle ne dispose d'aucun pouvoir réel et le « Conseil de l'Europe » n'est jusqu'à présent qu'une réunion de diplomates.

C'est que l'Europe bute ici à une certaine contradiction. Jusqu'à nouvel ordre, elle ne connaît d'autre pouvoir que ceux des États qui la composent : en ce sens, « l'Europe des patries » n'est pas un programme, mais une tautologie, puisque toute décision concernant l'Europe suppose le consentement

et la coopération des États nationaux : tout pouvoir européen passe par eux ou ne passe pas.

Mais on conçoit mal qu'un pouvoir européen ne morde pas, peu ou prou, sur celui des États nationaux. Et il est contre la nature des choses qu'un pouvoir quel qu'il soit renonce ou limite spontanément ses propres prérogatives. M. Bertrand de Jouvenel a montré que, au contraire, il tend toujours à s'étendre et à s'émanciper des pouvoirs qui le bornent. La plupart des États européens ont d'ailleurs été les produits de cette tendance émancipatrice qui les a fait combattre le pouvoir des empereurs, et même celui des papes. Il faut croire qu'on se trouve ici devant une nécessité très forte, puisque les monarques catholiques ne se sont pas moins opposés que les États protestants aux emprises temporelles du Saint-Siège, et que l'État national allemand lui-même s'est formé contre l'Empereur et non par lui, malgré le caractère germanique du Saint-Empire.

Cette contradiction entre « L'Europe des Patries » et la « Supranationalité européenne » rendrait pessimiste sur la possibilité à priori d'une Europe, si l'histoire n'enseignait pas que des contradictions analogues ont été fréquentes et fréquemment surmontées — par des États fédéraux, tels que la Suisse, les Pays-Bas, les États-Unis — ou même par des États nationaux tels que l'Espagne, l'Italie, la France qui ont acheté leur unité par beaucoup de sang, de sueurs, d'or et de pleurs.

C'est qu'une patrie n'est pas seulement une donnée institutionnelle mais une communauté affective qui produit les institutions autant qu'elle en procède. Il est vrai de dire que « les rois ont fait la France », mais il n'est pas moins vrai de dire que « la France a fait les rois » de Philippe-Auguste à Charles VII, comme de Henri IV à Louis XIV lequel, dans sa lutte contre la Fronde, avait contre soi la plupart des Corps, et pour lui le sentiment général de son peuple. La contradiction entre « l'Europe des Patries » et la « Nationalité européenne » serait bientôt levée, si le sentiment européen gagnait assez de force, et la difficulté est que ce sentiment même suppose une Europe qui le suscite.

Difficulté d'autant plus grande que les personnes et les organismes qui travaillent à édifier l'Europe ont cru devoir l'omettre et la plâtrer plutôt que l'affronter, afin de la résoudre. Ils ont pensé : créons une Europe économique, l'Europe politique suivra — les organismes communs développeront les communautés d'intérêts qui, eux-mêmes, produisent des idéologies et des passions communes.

Aussi ne semble-t-il pas que le sentiment européen se soit

grandi à mesure que les organismes européens grandissaient, il semble même s'être affaibli, depuis quinze ans, plutôt que renforcé. Les souffrances causées par l'oppression nazie, les craintes éveillées par les conquêtes soviétiques et la dureté du régime stalinien rassemblaient dans les mêmes rancœurs et les mêmes soucis les peuples occidentaux : le « mouvement européen » naquit de cette conjoncture, mais il manifestait plus de force en 1946, qu'il ne fait en 1961, le temps estompant peu à peu les souvenirs horrifiés de la guerre, et la paix calmant par cela seul qu'elle dure la peur d'une nouvelle entreprise totalitaire.

Progrès donc dans le plan économique, progression beaucoup plus lente dans le plan politique, stagnation et même recul dans le plan affectif — ou si on préfère dans le plan purement sociologique — tel apparaît le bilan de l'Europe depuis la libération.

Comme les sciences morales ont avancé beaucoup plus lentement que les sciences de la nature, nous connaissons encore mal les mécanismes qui commandent la naissance des sentiments collectifs, qui les favorisent ou qui les entravent. On dirait que dans ce domaine obscur, l'oubli est plus fort que la mémoire : en France, dans les années 1910, beaucoup de Français, anciens dreyfusards, ou anciens antidreyfusards considéraient avec surprise leur véhémence passée. Même le national-socialisme, qui est si récent, et qui a manifesté une si effroyable vigueur, nous ne distinguons pas très clairement les causes qui l'ont exacerbé. Peut-être les passions collectives plus encore que les passions individuelles répandent-elles une certaine ombre sur leurs propres origines.

On ne saurait donc avancer ici avec trop de prudence, n'est pas interdit néanmoins de le faire — et de recour pour cela aux leçons des ethnologues, des historiens, de psychiatres, ainsi qu'au bon sens ou à la raison.

***

Il semble que tout sentiment collectif ait besoin, plus enco qu'un sentiment individuel, de s'exprimer pour subsiste Antiochus peut aimer Bérénice en silence ; il est même pos sible qu'un garçon aime une fille sans le savoir, beaucoup d poètes, de dramaturges, de romanciers l'affirment. Mais u sentiment collectif, tel que le sentiment religieux, ou le senti ment national, paraît se confondre avec la prédication qu inspire : Antiochus peut taire sa passion pour Bérénic Phèdre cacher sa passion pour Hippolyte, mais Polyeucte

Horace ne peuvent pas se taire. Et d'ailleurs l'exemple du communisme russe ou chinois, celui du fascisme, celui du nazisme nous avertissent qu'un sentiment collectif est non seulement objet, mais sujet de sa propre prédication. On peut donc admettre que l'Europe sera d'autant plus qu'on en parlera davantage ; l'intuition de Briand recoupait sans doute une réalité anthropologique quand il rêvait de « prendre un bâton de pèlerin » pour prêcher l'Europe. Peut-être même ce bâton — qu'il n'a pas pris — eût été plus efficace que les instruments diplomatiques qu'il a forgés ou préparés. De ce point de vue, les « technocrates » auraient tort de regarder les sentiments collectifs en général et le sentiment européen en particulier comme des superstructures. Car on n'est pas ici devant un système de causalités simples, justiciables du matérialisme historique ou dialectique, mais — au minimum — devant des systèmes d'interactions et de récurrences très complexes. Ce que montre assez l'échec des savants du XIXe siècle qui voulaient expliquer la genèse des sociétés et des cultures par des données de la géographie physique — auxquelles les géographes eux-mêmes durent ajouter et souvent substituer les données de la géographie humaine.

Malheureusement, on est conduit à suivre pourtant les technocrates et ceux-ci à persévérer dans leurs méthodes, sans doute inadéquates, par le fait qu'il est beaucoup plus facile de monter des organismes économiques que de susciter des sentiments collectifs. On se trouve ici devant des phénomènes sur lesquels on n'est guère moins désarmés que sur les phénomènes linguistiques : Saussure a montré qu'on ne peut ni faire ni empêcher qu'un « signifiant » signifie ce qu'il signifie. On ne peut que laisser l'usage, le temps, la parole, modifier cette signification. Tel est le cas pour le mot : Europe, de même que pour les mots : France, Allemagne, Espagne, Italie, etc...

Mais si on ne peut contester la distinction saussurienne de langage, de la parole, on ne peut contester non plus que la parole finisse par exercer sur le langage une certaine action transformatrice, comme elle exerce sur les sentiments une certaine action formatrice.

Il est donc très probable que le discours, ou en particulier l'enseignement, peut soit exalter, soit contrarier le sentiment européen.

Or on doit constater que, dans tous les pays d'Europe, l'enseignement historique, élaboré par le nationalisme du XIXe siècle, joue de toutes ses forces, contre ce sentiment ; non seulement on souligne, célèbre, ressasse les rivalités —

et les conflits — mais on omet les solidarités évidentes qui ont uni, dans le passé, des peuples européens. La chronologie fait ressortir la concordance de leurs prospérités ou de leurs misères : la première moitié du XIIIe siècle a été heureuse, la première moitié du XVe siècle malheureuse pour eux tous : le siècle de Louis XIV n'a pas été moins bénéfique pour l'Angleterre et pour l'Allemagne que pour la France : celle-ci sort de la Fronde, celle-là de la guerre de Trente Ans ; au début du règne de Louis XIV, l'Autriche peine encore beaucoup pour contenir les invasions turques, à la fin du règne de Louis XIV, c'est elle au contraire qui conquiert Belgrade... Comme l'Autriche, dont le territoire double par la libération de la Hongrie, la Prusse ne cesse de grandir, l'électeur de Brandebourg devient « le grand électeur » et bientôt le roi de Prusse. On peut multiplier les exemples, on peut constater aussi que la plupart d'entre eux provoquent une bizarre surprise chez les étudiants même qui connaissent d'ailleurs ces faits, mais n'ont pas songé à établir aucun rapport entre eux. Si bien que les Français avaient l'habitude de magnifier, l'Allemand d'abhorrer Louis XIV pour avoir « morcelé » et « affaibli » l'Allemagne alors qu'il l'a trouvée exsangue et en miettes et que sous son règne elle s'est rétablie et organisée.

La réforme radicale de l'enseignement historique est sans doute une des tâches les plus nécessaires et les plus urgentes de ceux qui désirent travailler à la construction de l'Europe. On ne peut espérer de l'édifier dans les organismes, quand on persiste à la ruiner dans les cœurs, ni « attendre qu'elle se fasse » quand on l'empêche de se faire, et même par l'imposture. On n'en développe pas les fraternités en magnifiant ou commémorant les rivalités.

L'Europe est un ensemble de peuples qui — depuis l'effondrement de Rome — a lutté pour maintenir contre les envahisseurs nomades un mode de vie sédentaire, qui a créé, dans les cinq parties du monde, un réseau de communications maritimes et d'échanges commerciaux, puis qui a engagé contre la matière une prodigieuse offensive de la Science, de la Technique, offensive qui d'ailleurs continue sans qu'on en aperçoive le terme.

A cette histoire commune, à ce projet commun, devrait répondre et répond dans une certaine mesure une conscience commune : elle est offusquée par les mythologies nationalistes qui accroissent démesurément l'importance des conflits locaux et réduisent non moins démesurément celle des risques affrontés et des travaux effectués ensemble.

On doit connaître que, dans ce secteur culturel, loin que l'idée européenne progresse, elle ne fait que régresser : la

diversité des langages conduisit à nationaliser d'abord l'histoire littéraire. On enseigne donc la « littérature française » « anglaise », « allemande », etc... A la fin du siècle dernier, Georges Brandes pourtant étudiait « les grands courants littéraires du XIXe siècle » — il se refusait par exemple à dissocier le roman français, le roman anglais, le roman russe, etc... Nous sentons d'ailleurs bien que la soudaine prolifération de roman répond à une période déterminée, à une conjoncture particulière de l'histoire européenne. On n'a pas avancé, depuis un demi-siècle, dans la voie que Georges Brandes frayait.

Au contraire, on a de plus en plus nationalisé l'histoire de la peinture, celle de la musique que la nature même de leurs modes d'expression défendait contre une telle entreprise. Voltaire ne pensait pas du tout. Ingres, Delacroix pensaient très peu, qu'il y ait des peintures françaises, italiennes, flamandes, anglaises, etc... Ils distinguaient plutôt entre la bonne peinture et la mauvaise. Bien sûr, l'Italie renaissante, les Flandres bourguignonnes, la Hollande du Siècle d'or, la France de Louis XIV et de Louis XV, l'Espagne des Philippe se sont avérées des lieux privilégiés, pendant des temps donnés — pour des raisons économiques, politiques et même climatiques... Les époques et les styles comptaient quand même plus que les lieux. Or on parle toujours davantage de « peinture française », de « musique allemande » ou « espagnole », sous-estimant par là même les liens — pourtant bien solides et bien épais — qui rattachent les peintres aux peintres, les musiciens aux musiciens. Debussy ayant été obsédé par Wagner — comme Bach par la musique de chambre de Louis XIV.

Le nationalisme finit même par s'étendre à l'histoire des sciences — ce qui aurait paru à un homme du XVIIIe siècle, tel que Voltaire ou Maupertuis ou d'Alembert, une incompréhensible bouffonnerie. Les querelles d'antériorité que l'orgueil, le personnalisme « trop humain » des savants avaient souvent envenimées — ont infecté leurs patries elles-mêmes, ce que d'abord elles ne faisaient pas ; on a même vu la Russie soviétique les transformer en querelles nationales. Et comme celles-ci sont justiciables de la force, on peut imaginer les traités de paix futurs où la Belgique concèderait que Van Eyck n'a pas inventé la peinture à l'huile sur chevalet, où la France abandonnerait les prétentions de Pasteur sur la microbiologie — l'Angleterre les siennes sur la physique de Newton.

Cela même nous avertit d'ailleurs que l'Europe prendra d'autant plus de réalité que l'histoire de l'Europe se substi-

tuera davantage à celle des « Patries ». Les travaux de Spengler, de Toynbee rendraient d'ailleurs cette substitution probable si les États nationaux n'étaient maîtres de leur enseignement et de leurs programmes scolaires.

***

Un nouvel obstacle d'ailleurs tend malheureusement à barrer cette voie : les polémiques sur le « colonialisme » ou sur la « colonisation » risquent de détourner encore davantage les Européens de l'histoire européenne. Il n'est pas facile en effet d'exalter ce qu'on accable. Si on présentait la « décolonisation » comme une nécessité tenant à la conjoncture actuelle, à des changements survenus dans la situation de l'humanité — comme la conséquence inéluctable d'une évolution irréversible — les Européens pourraient faire, en toute liberté d'esprit, l'histoire de leurs entreprises mondiales, comme ils font celle des cours de chevalerie qu'ils ne songent pas plus à renier qu'à restaurer.

Malheureusement les personnes mêmes et les organes qui se réclament du marxisme ne résistent guère, en dépit de Marx, à transformer les condamnations historiques en condamnations morales ou transcendantales. Quoique Marx ait regardé la bourgeoisie comme aussi nécessaire et bienfaisante dans le passé que précaire et néfaste dans l'avenir et dans le présent, la haine qu'il a attisée contre la bourgeoisie s'est étendue, rétrospectivement, aux époques où il la déclare sans objet. Et de même, l'anticolonialisme incite à regarder la colonisation — fût-ce celle du XVIe siècle — non comme un fait — encore moins comme une gloire — mais comme un péché. Or on ne peut condamner l'entreprise coloniale sans condamner l'Europe entière — et toute son histoire depuis le XIe siècle.

En effet dès qu'elle se réveille de la torpeur où l'avaient plongée les invasions hongroises, slaves, sarrazines, normandes des IXe et Xe siècles, l'Europe rue vers la Syrie ; la Croisade n'est guère postérieure à la restauration de la chrétienté par Cluny, de l'Église par Grégoire VII et de l'Empire par Othon le Grand.

On n'a pas été très attentif à cette donnée élémentaire de la chronologie parce que les historiens, généralement obsédés par leurs nations respectives, ont fini par regarder les Croisades comme en marge — si on ose dire — de ce qui leur semblait l'histoire véritable : la Croisade est, pour Walter Scott un épisode dans le drame anglais des rois normands — pour Joinville, un épisode dans la vie de saint Louis, pour les

historiens allemands un épisode de la lutte du sacerdoce et de l'empire.

Elle a quand même orienté, dominé pendant quatre siècles la politique européenne, elle est une des premières choses que les Européens aient faites quand ils ont pu faire quelque chose et — malgré sa catastrophe finale — une des grandes choses qu'ils aient faites en commun.

Aussi bien elle manifeste, dès l'origine, un caractère original qui la distingue radicalement de la colonisation grecque — avec laquelle le vocabulaire la confond. La colonisation grecque est un essaimage : une « polis », comme une ruche, devenant trop peuplée, une partie de la population va fonder ailleurs une autre « polis » qui en reproduit aussi fidèlement que possible les structures.

Il est très douteux que la Croisade soit une réponse à un « défi » démographique. Assurément la population de l'Europe avait augmenté, ou augmentait : sans cette augmentation la Croisade n'aurait pu être faite — comme d'ailleurs les villes de l'Europe médiévale n'auraient pu être fondées. Mais l'Europe du XIe siècle était loin du surpeuplement, Baudoin Ier, Godefroy de Bouillon, Raymond de Toulouse n'étaient pas obligés de mener en Syrie des bandes que leurs territoires ne pouvaient plus nourrir ; la Lombardie qui était relativement très peuplée a joué dans les Croisades un rôle plus faible que l'Angleterre qui l'était beaucoup moins.

D'autre part les royaumes francs de Syrie n'ont pas cherché à reproduire les royaumes, duchés, comtés que leurs chefs quittaient. Baudoin II ne cherche pas à devenir un Guillaume de Normandie oriental — ni Raymond de Toulouse à fonder une Toulouse nouvelle. Au contraire, ils prennent, dans une large mesure, les habitudes, les mœurs des pays qu'ils conquièrent et des peuples qu'ils soumettent. Baudoin Ier porte un burnous doré. Ils veulent réintégrer l'Orient à la Chrétienté, non pas créer en Orient un autre Occident. La distinction fondamentale du Spirituel et du Temporel, et la nature même de la théologie chrétienne les empêchent de confondre leur culture à leur foi. La seule vue de Byzance suffirait d'ailleurs à les en empêcher. Ils propagent un *Credo*, nullement une *way of life*. Ils admirent en outre ce qu'ils trouvent, plus qu'ils ne regrettent ce qu'ils ont quitté. Ils rapporteront en Europe la nostalgie de l'Asie Mineure, ils n'apportent pas, en Syrie, la nostalgie de l'Europe gothique.

Ce trait se retrouvera tout le long de l'histoire européenne. Les Occidentaux, certes, exploiteront avec beaucoup de dureté les peuples conquis, souvent ils les détruiront tantôt par la violence, la férocité, tantôt, sans le vouloir, par la

contagion, parce qu'ils feront prendre aux indigènes des habitudes incompatibles avec leur nature, ou avec le climat de leur pays.

Mais il y a, en général, dans la colonisation européenne un élément d'amour, lié au sentiment d'une aventure. On part, non pour rester ce qu'on est, comme un Grec, mais pour devenir autre. Loin de l'interdire, les Portugais commanderont l'exogamie. La colonisation répond à un certain rêve — dans lequel l'enrichissement joue, bien sûr, un grand rôle, mais qui ne se réduit pas à l'avarice ; le colonisateur européen ne s'assimilera pas aux peuples conquis mais il se distinguera de ses concitoyens qui seront restés dans leurs pays ; il deviendra, au XIIe siècle, un peu musulman, au XVIIIe un peu hindou. Kipling est amoureux de l'Inde, Lyautey amoureux du Maroc. Bernardin de Saint-Pierre, de l'île Maurice, comme Ségalen et Gauguin de Tahiti. Aucun Grec, aucun Romain même ne se targuera d'avoir vécu en Provence, en Espagne, en Égypte ; le colonisateur européen contracte vite un complexe de supériorité.

D'autre part, le succès — prodigieux — de l'entreprise coloniale des Européens, à commencer par les « grandes découvertes » maritimes n'a été possible que grâce à une solidarité, une transmission constante des connaissances accumulées tout à fait surprenante si on considère la véhémence des rivalités municipales, dynastiques ou nationales. A l'époque où les grandes découvertes et la colonisation européenne commencent, la supériorité navale de l'Islam sur la Chrétienté est accablante. Elle durera longtemps puisque la bataille de Lépante est loin de marquer sa fin. L'œuvre accomplie par les Occidentaux aurait donc dû l'être par les Ottomans. Et d'autant plus que les haines intestines, si vives qu'elles fussent dans le monde musulman, l'étaient davantage dans la Chrétienté. Mais Sindbad-le-marin ne communiquait pas ses secrets, au lieu que Henri le Navigateur enregistrait tous ceux que les navigateurs européens pouvaient découvrir. C'est le journal de bord qui a conquis les cinq parties du monde à une société qui ne semblait pas la mieux à même de les conquérir.

Fût-ce aux époques où l'Europe devenait une jungle, où la force non seulement primait, mais anéantissait le droit, où les princes et leurs ministres tiraient orgueil de leur duplicité, de leur dissimulation et souvent de leurs parjures, sur mer, un certain droit s'élaborait, était généralement respecté, engageait l'honneur des marins. Tel sauvait le navire en détresse de celui dont il eut brûlé le village. Chacun admettait, sans toujours bien le savoir, que « sur mer », ce n'est pas la même chose. Les puissances maritimes se sont ainsi

arrogé des prérogatives, parfois exorbitantes que Napoléon lui-même hésitait à leur dénier.

La principale, sans doute, fut la conviction, de plus en plus forte chez les Européens, que « qui tient la mer tient la terre », et que la puissance qui domine sur les océans doit, par là seul, dominer les continents. Idée que d'ailleurs rien ne prouve et que ni les Chinois ni les Romains ne semblent avoir conçue. La terre assurément ne semble pas moins nécessaire au marin que la mer au terrien, qui peut communiquer par route, par piste, par chevaux, par caravanes, alors que la mer ne suffit pas à ravitailler le marin, fût-ce en eau potable.

La mer a été l'élément principal des Européens, parce que la colonisation a été leur principale entreprise, au point que devenir Européen et apprendre à naviguer semblaient synonymes à Pierre le Grand.

Cette gigantesque entreprise, la plus vaste dont l'histoire connaisse, il est sans doute bien difficile de porter sur elle un jugement. Ses conséquences ne sont pas épuisées et peut-être ne le seront jamais, elle a transformé la structure même et les destins de l'humanité, pour le bien comme pour le mal, pour le meilleur et le pire.

Mais l'Europe paraîtra dans l'Histoire, une société qui a conquis les mers, de même que Rome paraît une ville qui a conquis l'empire romain.

Dans cette immense aventure, les relèves se sont effectuées sans trop de heurts, quand les moindres litiges de frontières causaient d'interminables conflits, les Espagnols et les Portugais ont organisé d'abord une coexistence pacifique, la France, l'Angleterre, la Hollande ont suivi ; quand les rivalités paraissaient inexpiables, c'est qu'elles portaient sur d'autres objets que cette croisade démesurée. La Hollande et l'Angleterre, l'Angleterre et le Portugal se sont très vite conciliés ; la guerre de Cent Ans, et les grands litiges franco-britanniques ont porté plus sur des différends territoriaux que sur la concurrence maritime. C'est la guerre de Sept Ans qui a fait perdre à la France les Indes et le Canada ; ce n'est pas les Indes et le Canada qui ont causé la guerre de Sept Ans ; et la « guerre aux rois » de la Révolution française n'a pas été déclenchée par les rivalités coloniales, elle les a exaspérées, elle n'en a pas procédé ; le « blocus continental » — arme suprême — a été établi à la fin non au début de cette longue lutte, ce qui peut même surprendre.

En gros les Européens sont des hommes qui ont conquis le monde, obsédés constamment par des litiges dont la mesquinerie contraste bizarrement avec les dimensions de l'œuvre qu'ils accomplissent en silence.

Cette époque a passé... Les Européens eux-mêmes se soucient plus de l'air que de la mer, de leurs techniques que de leurs comptoirs et de leurs industries que de leur commerce ; la décolonisation est devenue irrésistible, comme avait été la colonisation. Ni la prudence ni la justice assurément ne permettent de le regretter.

Mais l'Europe ne peut pas renier son passé sans perdre à la fois sa fierté et le goût même de vivre. Le reniement n'est pas moins funeste à une société et aux individus que l'entêtement et les scléroses qu'il produit ; et les peuples issus de la colonisation européenne, dont ils se sont émancipés, mais sans laquelle ils n'auraient pas existé, doivent comprendre ce que leurs réquisitoires contre elle a de débilitant pour l'Europe et d'impie pour eux-mêmes. Autant il est juste que les peuples colonisés réclament et obtiennent leur indépendance, autant il est injuste qu'ils reprochent aux colonisateurs européens une action, des travaux auxquels ils doivent des avantages considérables qu'ils n'envisagent nullement de renoncer ; les Hindous qui ont combattu les Anglais ne contestent pas que, sans l'Angleterre, l'Inde moderne ne serait pas ce qu'elle est, et peut-être ne serait pas du tout. Il est inique ou funeste que les masses populaires qui retiennent si bien les griefs qu'on leur enseigne, retiennent si mal les sujets de gratitude qu'elles peuvent avoir, même quand les plus sages de leurs dirigeants les ont dénombrés. Si la colonisation est un péché irrémissible, il faut crier : mort à l'Europe, et non pas : vive l'Europe. Elle ne peut pas plus renier Christophe Colomb, et Salvador de Brazza que Rome ne pouvait renier César, ou Athènes, Thémistocle.

D'autre part, la colonisation a été trop consubstantielle à l'histoire européenne pour ne pas répondre à des caractères ou à des besoins fondamentaux de l'Europe. Si la colonisation peut et doit être abandonnée, elle doit certainement être remplacée par quelque chose qui lui équivaille.

Ce besoin auquel la colonisation a répondu pendant des siècles, l'historien des cultures le discerne sans difficulté. C'est le besoin d'œcuménisme. Jamais, en effet, fût-ce à l'époque du « mercantilisme » triomphant où la « balance du commerce » et la « balance des comptes » semblaient faire une même chose avec le bien et le mal, où les soldes créditeurs signifiaient la grâce et les soldes débiteurs la réprobation divine, les Européens n'ont pu regarder la colonisation comme une activité purement économique. Ils ont toujours pressenti et ils ont à présent compris que le domaine de l'économie est celui de la liberté, autant que de la fatalité ;

il fallait des cannes à sucre pour faire du sucre, et dominer sur les « îles » pour avoir des cannes... mais on a appris à faire du sucre avec des betteraves ; le charbon est nécessaire jusqu'à ce qu'on découvre les capacités énergétiques du pétrole ; l'expérience a montré que, souvent, les pays européens sont devenus, non plus pauvres, mais plus riches, quand leurs colonies s'émancipent. Tout problème économique est sans doute susceptible de solutions multiples et l'ingéniosité en a sans doute trouvé plus que la violence.

Mais la colonisation a répondu, pour l'Europe, à un besoin, à un propos d'universalité, qui, précisément, la distingue des grandes civilisations auxquelles on peut comparer la sienne. L'hellénisme se contentait de l'Hellade, la Chine d'être « L'empire du milieu » ; elle s'est réjouie de se sentir entourée d'un monde différent, « barbare » sur lequel elle se détachait. Au contraire, l'Europe a toujours été universaliste, soit qu'elle affirme sa foi chrétienne, soit qu'elle l'abandonne. Le catholicisme est œcuménique, par définition, et le « rationalisme » des « lumières » ne l'est pas moins. Une science ésotérique, réservée à une caste dûment qualifiée, a toujours eu, même dans le haut Moyen Age, quelque chose qui répugne aux Européens. On peut les en louer, on peut les en blâmer, comme René Guénon, on ne peut guère le contester sans faire violence à l'histoire. Il y a un ésotérisme des alchimistes, mais l'alchimie est un mot arabe... Il y a un ésotérisme des cabalistes, mais Maître Eckardt n'interdit à personne l'accès de sa doctrine. Tout se passe comme si l'Europe avait toujours estimé que ce qui n'est pas universel est futile. Elle a répandu des techniques en même temps qu'elle les élaborait.

Elle peut donc renoncer au colonialisme, mais non pas se cantonner dans un « paroissialisme ». Elle a besoin de signifier pour être, et que cette signification ait, que, au moins, on puisse lui supposer une valeur universelle.

Il est donc probable que l'Europe n'aura le sentiment de sa propre existence que dans la mesure où elle travaillera à résoudre des problèmes mondiaux, et constituera, pour y travailler, des organismes qui rassemblent ses énergies propres. Elle prendrait sans doute assez vite conscience de soi, si elle se trouvait engagée dans une compétition pour le développement des pays sous-développés, la lutte contre la maladie, contre la misère, etc...

Et la difficulté est, sans doute, que de tels propos tendent à la faire éclater hors de son périmètre géographique et même hors de ses traditions historiques.

Mais cette difficulté ne paraît pas insurmontable et serait

probablement surmontée pourvu qu'on soit plus attentif à fonder des institutions, à organiser des cérémonies, à multiplier des compétitions où le mot : Europe prenne, pour les Européens, un sens précis.

***

Il faudrait faire en sorte que, pendant un certain temps, Européen veuille dire : union par rapport à : national, que le mot européen, lui-même, se charge d'orgueil comme voulait Nietzsche, qu'un réseau d'universités européennes par exemple surclasse celui des universités des États nationaux, et de même un réseau de laboratoires, de terrains de sports, etc...

Ce serait déjà le cas, probablement, si, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le principal objet de compétition internationale n'avait été : la force de frappe, les bombes atomiques d'une part, et d'autre part les fusées susceptibles de les lancer ; chez les Européens, déjà terrifiés par les destructions de la guerre, ces armes épouvantables ont provoqué une ambivalence trop naturelle, renforcée par les discours politiques, les uns étant satisfaits de leur dépendance par rapport aux États-Unis, les autres souhaitant une dépendance analogue, mais envers l'U.R.S.S. L'idée de « neutralisme » s'est vite substituée à celle de « troisième force ». C'est pourquoi l'Euratom n'a pas encore suscité chez les Européens ni beaucoup d'enthousiasme, ni beaucoup d'espoirs.

Dans ce monde divisé où la puissance devient d'abord la puissance de détruire, l'Europe cherche sa mission. Si elle la trouvait, ses fraternités se resserreraient du même coup.

Mais il n'est pas impossible qu'elle parvienne mieux à la trouver si ses fraternités étaient déjà resserrées.

Elles ne le seront pas sans prédication, sans cérémonies, sans symboles : il existe un « drapeau de l'Europe » mais on le voit rarement. Le mot : Europe existe, mais on en use peu. La première concession que les États nationaux doivent faire à l'Europe, c'est de répéter davantage ce mot, de brandir davantage ce symbole. De prendre conscience que, non seulement ils ont mal servi la cause de l'Europe, mais qu'ils l'ont desservie, par leurs discours et par leurs attitudes autant que par leurs actes.

« Faire l'Europe » suppose d'abord qu'on en finisse avec l'illusion que l'Europe se fait ou se fera. Elle ne se fera pas, si on ne la fait pas. Elle ne se fera que dans la mesure où on parlera d'elle, où on ressentira ses progrès et ses reculs. Aujourd'hui, les Afro-Asiatiques ont beaucoup plus que les Européens conscience de constituer une communauté, quoi

qu'ils soient assurément moins liés par l'histoire, la géographie, et l'économie.

Pour rendre évidente la faiblesse du sentiment européen il suffit de comparer l'attitude de leurs représentants à l'O.N.U. et celle des représentants européens quand non content de reprocher à la Belgique les erreurs de sa politique congolaise, erreurs dont on ne l'avait pas avertie à l'époque où elle les commettait, mais à partir du moment où elle avait cessé de les commettre, on l'accusait en outre de crimes dont ses chefs n'étaient pas coupables. Cette faiblesse n'a pas été diminuée par le décompte des ressources démographiques et industrielles d'une Europe qu'on suppose constituée alors qu'elle ne l'est pas, ou ne le sera pas tant que, au lieu de ressasser les rancœurs et les gloires de ses patries locales, elle n'exaltera pas son passé et ne s'exaltera pas devant son avenir.

Elle pourrait, semble-t-il, avancer et être poussée dans cette voie d'autant plus que celle-ci ne buterait pas aussitôt sur des obstacles politiques. Les susceptibilités des États nationaux peuvent n'être pas éveillées immédiatement par l'institution d'un « Collège de l'Europe » — analogue au Collège de France qui étudierait et enseignerait l'histoire, la géographie, l'ethnologie et l'économie européennes, d'un « Centre de recherches européennes » qui offre à un certain nombre de chercheurs les laboratoires que beaucoup d'entre eux ne trouvent pas dans leurs propres pays, d'un journal européen, d'un stade européen, etc... Il serait sans doute désirable que les différents organismes et ceux, d'ailleurs, qui existent déjà soient groupés dans une même ville qui puisse devenir un lieu de rencontre et, ultérieurement, un lieu de réelle fraternité. Cette ville devrait sans doute n'être pas une capitale, où le terrain est rare, les conditions de vie difficiles et où les éléments européens se trouvent noyés dans les éléments nationaux, mais au contraire être, à l'origine, assez petite pour que les immigrants européens y soient, aussitôt, en majorité. Genève même était trop grande pour la S.D.N. qui en a pâti.

On devrait pouvoir espérer que de tels organismes se créent spontanément. L'Europe peut être conduite à les nier par le seul fait qu'elle a cessé de régner seule sur le monde et que, devant l'Asie, l'Afrique et même devant les Amériques, la distinction des différentes nations européennes s'avère étrangement futile : on a vu que certains peuples d'Afrique, exaltés par une crise intérieure, confondent les Suédois et les Belges.

Mais il est possible aussi que, dominés par leurs traditions locales, les Européens aient besoin pour prendre conscience de leur solidarité, aient besoin des non-Européens, comme

ceux-ci ont souvent besoin de l'Europe pour rassembler et stipender leurs énergies.

Cette générosité répond sans doute à la sagesse : les antagonismes et les conflits intérieurs de l'Europe ont été funestes à l'ensemble de l'humanité et risquent de l'être toujours davantage. La civilisation, qui doit résoudre des problèmes de plus en plus ardus et conjurer des menaces de plus en plus terrifiantes, est d'autant plus exposée à une catastrophe que l'Europe qui l'a créée serait plus impuissante à la défendre. Il est assez frappant et assez effrayant que la planification, qui se développe dans toutes les grandes sociétés soucieuses de progrès, paraisse jusqu'à présent incapable de dépasser les cadres dessinés au début de ce siècle et à la fin du siècle dernier par des entreprises capitalistes. Les « plans » des grandes nations, et encore plus des grands empires devraient, raisonnablement, porter sur des siècles ; ils ne débordent pas les décades. Et les « sages » qui les élaborent sont conduits à se préoccuper « du plus prochain » et non « du plus lointain », malgré l'avertissement de Zarathoustra. Ce qu'aggrave encore la propension naturelle de l'esprit moderne à se fier uniquement aux mathématiques et à méconnaître étrangement les données de la biologie et de l'ethnologie. Il est bizarre et consternant qu'aux progrès de la démographie et de la technique corresponde sur la terre une extension du désert. Même les statistiques portent beaucoup plus sur la productivité que sur l'usure. Le ménagement des équilibres biologiques devrait être une des premières questions posées aux instituts de recherches européens et les réponses qu'ils y donneraient seraient assurément très utiles à l'humanité entière ; les Européens sont, selon toute vraisemblance, les mieux placés pour chercher des remèdes aux maladies qu'ils ont eux-mêmes contractées et propagées ; le nationalisme est une d'elles, et non pas certes la moins virulente.

Emmanuel Berl.

Degas, tel que je l'ai connu de 1904 à 1917 *

Un soir au coin de la cheminée, nous parlions du dessin, des ateliers, des académies Julian ou autres où des peintres titrés, croient enseigner le dessin. Je m'aventurai à dire : « Mais enfin, monsieur Degas, comment se fait-il que vous n'ayez jamais eu d'élèves? » Il me répondit : « Les académies, les académies... Moi, si j'avais eu des élèves, je n'aurais pas pris un atelier. J'aurais loué une maison à cinq étages, j'aurais mis le modèle dans une chambre de bonne au sixième, les commençants dans la cave et les plus forts au cinquième... parce que, quand il faut, les mains vides, grimper six étages pour voir le modèle, on fait attention à ce qu'on regarde et comme il faut redescendre les six étages pour retrouver papier et crayon on éduque sa mémoire — la mémoire... la mémoire, il n'y a que ça... »

Puisqu'il semblait s'intéresser à ce que je faisais, j'essayai de le persuader de me faire travailler. Un samedi que j'avais fort insisté, il me dit : « Eh bien, venez lundi avec un carton... nous verrons ce que nous pouvons faire. »

Le lundi, plein d'une joie angoissée, je montai directement à l'heure dite à l'atelier du troisième. Je sonnai, il vint m'ouvrir. La lumière du palier le détachait en clair sur le fond sombre du couloir d'entrée. Il me reconnut, prit l'air furieux et me cria : « Que venez-vous faire à cette heure, vous savez bien que je ne veux pas être dérangé quand je travaille. »

« Mais, monsieur Degas, vous m'avez dit de venir aujourd'hui avec un carton et que vous me feriez travailler. »

Il l'avait oublié mais se souvint aussitôt ; son visage en colère prit une expression de lassitude triste et il me dit : « Non, voyez-vous. J'ai travaillé seul toute ma vie. Au bout d'une heure je vous mettrais mon pied quelque part. »

Il vit ma déception et affectueusement, ému même, il ajouta : « Et dire que j'aurais pu vous apprendre toutes les

* Nous avons détaché ces souvenirs sur Degas d'un ensemble de souvenirs du peintre Jean-Ch. Duval qui a été un des familiers de Degas à la fin de sa vie.

ficelles du métier et que tout ça va partir avec moi. » Il s'énervait et cria presque : « Allez-vous-en, allez-vous-en. » Il me claqua la porte au nez, me laissant désemparé sur le palier.

Je n'avais pas gagné la première marche que la porte se rouvrait et qu'il me disait : « Bien entendu, vous venez dîner avec moi ce soir. » Nous n'en parlâmes plus jamais.

Nous parlions du portrait qui, avec ses exigences, a été la bouée qui a sauvé le métier et maintenu la tradition.

Il me dit : « C'est drôle... Dans les portraits contemporains, les hommes ruminent toujours des pensées graves ; quant aux femmes les peintres les réduisent à une robe et les peignent sur un fond, un simple fond. Pourtant un papier peint, une porte, une boiserie cela localise le personnage... »

Il suivait son idée dans un silence et tout d'un coup lâcha : « Dans leur portrait, les femmes sortent de chez Worth pour entrer dans l'immensité », et il se mit à rire.

Sur le chapitre des femmes, il ne tarissait guère. On l'a dit mysogine. C'est une erreur. Dans les moments de détente, il ne détestait pas leur compagnie à condition qu'elles ne parlassent pas peinture. Il me dit un soir : « Les femmes? Elles ne pourraient se supporter si elles n'étaient liées entre elles par la mode... L'intérêt d'un chapeau fait qu'elles vivent en société. » Il ajouta : « Vous ne vous mariez pas, Duval... Vous avez peut-être tort. C'est si triste de vieillir seul. »

Il venait de fulminer contre cette profusion de peintres qui ignoraient tout de leur métier — de ce qu'il appelait les secrets de la peinture. Il me raconta que, plus jeune, il avait projeté de faire une comédie dont voici à peu près le scénario :

« Milieu : une famille bourgeoise. Le père, la mère, un fils et une fille. Sauf le père, brave homme quelconque, chacun faisait de la peinture. On ne parlait que peinture, le père gardait le silence. Si la bonne apportait une jardinière de légumes, la fille s'écriait : « Oh ! un Pissaro ! » et, au fromage : « Il est trop fait, on dirait un Decamps. »

Le salon approchait. La famille avait soigné ses envois et nerveusement n'attendait plus que le grand jour, le jour du jury.

Un matin, le facteur apporte les feuilles... Hélas, tout le monde est recalé.

Le déjeuner est sinistre. Personne ne dit mot. Seule, la bonne est radieuse. Le fils, agacé, lui dit : « Enfin, Marie vous voyez bien que nous sommes tous très tristes... et vous faites une tête... on dirait que cela vous fait plaisir. »

Marie répondit : « Non, Monsieur Paul, je suis désolée

pour vous, mais moi, je suis reçue », et elle montra la feuille d'avis du salon.

Coup de théâtre : La bonne, elle aussi, peignait... La famille se précipita... On monte dans la chambre de la bonne — on regarde ses toiles du dimanche. La bonne a du génie. On l'admire, on prend ses conseils, on engage une femme de ménage pour la servir...

A cet endroit de son récit, il éclata de ce rire si particulier qu'il avait et se mit à parler de la dernière nouvelle du jour que la fidèle Zoé lui avait lue à midi dans la *Libre parole* du matin.

Je n'ai jamais connu la fin du scénario.

Degas formulait volontiers.

Ses réflexions se condensaient finalement dans des slogans. Tel le célèbre : « Le dessin n'est pas la forme, mais une manière de voir la forme. »

Tout peintre comprendra aussitôt.

Paul Valéry lui murmurait : « Comprends pas. » Ne comprenait-il vraiment pas ou voulait-il provoquer chez Degas une colère aussi célèbre que le slogan lui-même?

Degas disait : « Les littérateurs expliquent les beaux-arts sans les comprendre. » Avec son intelligence aiguë qui répudiait l'équivoque, Valéry écrit : « La formule dit ce que l'on veut et « la manière de voir » doit donc s'entendre « manière d'être, pouvoir, savoir, vouloir. »

Degas, à son tour, aurait dit : « Comprends pas. » Cette subtilité métaphysique lui aurait paru vaine et hors de propos.

Il fallait à ce slogan, en soi, aussi raccourci que le célèbre mot de Pascal : « Le froid est bon pour se chauffer », il fallait honnêtement, et pour ne point anéantir ce mot y ajouter le contexte que me dit un soir Degas : « Il ne faut point confondre... le dessin n'est pas l'arpentage... » Puis après un silence il ajouta : « Dessiner bien... cela ne veut rien dire... Quand je dis Michel-Ange, Raphaël, Ingres, Gavarni... immédiatement, hors de tout souvenir précis (et là sa main traçait une arabesque dans l'air), vous voyez une certaine forme, différente pour chacun de ces noms, particulière, évocatrice de l'individualité de chacun de ces artistes. Mais quand je dis « Meissonier » vous ne voyez plus rien, rien que des sujets de tableaux. »

Meissonier ne possédait pas « un dessin ». Il n'avait pas une manière à lui de voir la forme. Meissonier, lui, dessinait bien.

Il fulminait contre la confusion des arts, la peinture musicale, la musique picturale, etc... Il répétait souvent : « Les Grecs n'étaient pas des imbéciles. Ils avaient fait les neuf Muses filles de Mnémosyne. Elles travaillaient isolément, vous entendez, Duval... isolément (mot que sa voix soulignait) et quand elles se donnaient la main... c'était pour danser. »

Degas me dit un jour : « Le mécontement de soi-même n'est pas de la modestie. C'est de la faiblesse. On corrige une œuvre par la suivante. »

Un peintre se vantait d'avoir trouvé « sa manière ».
Degas : « Le malheureux, ah... si j'avais trouvé la mienne, ce que je m'embêterais... »

Degas m'a raconté un jour que son grand-père avait assisté, enfant, au passage de la charrette conduisant Marie-Antoinette à l'échafaud. L'enfant et son père se trouvaient contre un garde français qui maintenait la foule, paraît-il effroyablement silencieuse, sur le passage de la reine.
L'enfant, pris de panique, se mit à pleurer à chaudes larmes. Le garde, alors, se tournant vers le père, lui dit : « Cachez vite l'enfant sous les basques de mon habit, ces misérables seraient capables de lui faire un mauvais coup... »
Voilà l'histoire, la vraie.

Étant avec des amis à la sortie du Conservatoire, on le présente à la jeune actrice Suzanne Reichenberg, devenue par la suite une des célébrités de la Comédie-Française. Mlle Reichenberg, en plus de son talent, avait un des plus jolis nez du monde. Degas ne put résister et dit à la jeune actrice : « Je vous en supplie, mademoiselle, permettez-moi », et, à la stupeur de celle-ci, il ferme les yeux, pose son doigt à la naissance du si joli nez, le descend, le remonte et, rouvrant les yeux, dit simplement : « Je vous remercie... J'ai compris. » Mot déjà de sculpteur et d'aveugle, et il riait en ajoutant : « Elle ne s'est pas fâchée. »

Nous parlions du « coulé » des dessins d'Ingres, il me dit : « Certainement Ingres posait d'abord des points, des repères. On ne conduit pas une ligne pareille en partant de rien. »

« Gavarni, disait-il, faisait ses dessins. Il posait ses pierres lithographiques sur un rayon le long du mur... Il regardait les bonshommes, et... les écoutait parler. »

C'est ainsi qu'il trouvait ses étonnantes légendes.

Une autre fois, me parlant de Gavarni, il me sortit cette phrase curieuse : « Toute sa force était d'être hebdomadaire. »

Entêté, il répétait : « Les préjugés sont la force de l'art. »

Et aussi : « Tout l'art est dans les dessous. »

« Il faut se faire un « canon » et y faire rentrer la nature. »

« La naïveté... être naïf aujourd'hui, utopie. Le simple ne peut plus être que le comble du compliqué. »

« Quand Gavarni descendit aux enfers, il avait un carton sous le bras. Sur la rive, Léonard, Raphaël, Michel-Ange, attendaient la barque de Charon ; on avait annoncé l'arrivée d'un peintre. Gavarni mit pied à terre et fut aussitôt entouré. Raphaël était le plus excité et dit : « Montrez-nous vite ce qu'on fait maintenant là-haut. »

Il feuilletait le carton, il vit des Gavarni et poussait des cris d'étonnement. Il disait à Léonard : « Regardez donc, c'est nouveau ça. Jamais vu, Michel hein?... »

Il feuilletait quand, tout à coup, il garda le silence et, se tournant, dit à ses amis : « Messieurs, je vous demande pardon, ça, c'est de ma faute. » Il venait de tomber sur un dessin de Cabanel.

Et Degas ajoutait : « Cette belle histoire n'est pas de moi. Elle est du Dr Camus. »

A la vente Lecomte, j'étais présent, espérant avoir un croquis d'Ingres mais celui-ci monta trop haut pour ma bourse.

Degas était assis au premier rang, dans son éternel macfarlane, les mains sur sa canne, sa belle tête blanche se détachant en noblesse sur toutes les autres. Il était attentif et impassible quand monta en flèche le dessin du cardinal de Pressigny qu'il ne put obtenir.

Le soir je dînais avec lui et lui dis : « Je vous ai vu cet après-midi à la vente. » Il coupa : « Ah... vous étiez là. Vous avez vu... La famille était là et poussait... J'espérais décrocher le cardinal, mais 25 000 francs... ce n'est pas pour moi. Ils deviennent fous, ça ne vaut pas ça... un dessin... J'ai dans ce meuble (il montrait le médaillier) plus de trois cents dessins d'Ingres et de Delacroix. Je les ai payés en moyenne deux cents francs. C'est fini, on ne pourra plus rien avoir », et il parlait comme atteint d'un grand deuil. « Mais, lui dis-je, vos dessins sont aujourd'hui inaccessibles aux bourses moyennes. »

Il me répondit : « Attendez, vous êtes jeune, vous les verrez un jour sur les quais pour un louis. »

Il avait, jeune, beaucoup dessiné d'après les Primitifs. Un carton était plein de ces dessins qui fut égaré pendant un déménagement. Il le regretta toute sa vie, il me disait : « C'est ce que j'ai fait de mieux. »

Nous parlions de Manet et de sa période claire. « Avoir un pareil jus de tabac avec lequel il a fait des merveilles et abandonner cela pour aboutir au crayeux, aux plâtreux du « linge »... Quelle folie... »

On connaît maintenant ses sonnets restés si longtemps secrets. Un soir, il consentit à me dire celui sur la danseuse.

Danse, gamin ailé, sur ce gazon de bois...

J'avais alors assez de mémoire et le notai dans l'escalier sauf un vers... Il ne consentit jamais à me le redire. Un hasard me procura les autres. Il cherchait dans sa mémoire un petit poème qu'il avait dédié à de Hérédia, mais ne put retrouver que...

Entonne orgueilleux et vermeil
Le rude chant qui plaît à l'histoire couchée
Sur tes genoux après des courses au soleil...

Puis il me parla d'une pièce sur le perroquet de Robinson. Je ne sais si cette pièce est connue, toujours est-il qu'il me dit un soir : « Ces sonnets... j'avais mis deux ans à les faire... Je les ai envoyés à de Heredia... Il n'en a jamais accusé réception. »

Il en était déçu. Un soir, je récitai à la comtesse Gilbert de Voisins (née Louise de Heredia) le sonnet du « pur sang » et celui dédié à Rose Caron. Elle me dit ne pas les connaître.

Je sus plus tard que la maître des *Trophées* avait dit à propos de ces vers : « C'est d'un homme intelligent mais qui n'est pas poète. »

Aussi certains sculpteurs parlent de la danseuse ou des cires de Degas : « Sculptures de peintre. »

Il existe de sa main un admirable portrait de jeune femme appelé *la Femme aux raisins d'or* parce qu'elle a un petit chapeau orné d'une grappe de raisins dorés. Il est, je crois, maintenant à Boston, collection Gardner. « C'était, me contait Degas, le portrait d'une petite danseuse à laquelle je voulais

du bien. Le portrait terminé, je le lui offris, mais elle n'en était pas contente, se trouvait enlaidie. Bref elle le refusa.

« Je crois que je le vendis 2 000 francs. Des années après, ce portrait est racheté pour Boston une grosse somme. Les journaux en parlent et un jour je vois arriver à l'atelier une petite vieille qui me fait une scène, me traite de vilains noms, me disant que je n'avais pas le droit de vendre ce portrait qui était à elle, puisque je le lui avais donné. Que j'étais un voleur... que je la ruinais... vous voyez la scène d'ici, me dit-il, profondément triste. »

Il ne croyait guère à ce que d'autres appellent l'Inspiration... Il ne lui laissait qu'une faible part dans l'exécution. La coupe du motif l'inquiétait. Il faisait beaucoup d'arrangements divers d'un même motif sur ces calques que Lézin lui contrecollait. Il disposait des chevalets sur lesquels il plaçait les calques. Dans l'un, le groupe des danseuses, à gauche ; dans l'autre, à droite, puis plus haut, un groupe en premier plan, une danseuse de moins, une de plus. Il commençait l'une en jaune, l'autre en bleu, etc... « On part ainsi puis on choisit celui qui paraît devoir donner le mieux. Il ne faut pas tout croire de son génie, mais faire la part du hasard. »

Ce qu'il ne disait pas, c'est que seul le génie pouvait se permettre une pareille méthode.

C'est pourquoi se trouvèrent dans son atelier tant de calques, qui n'étaient que des éléments temporaires, non définitifs comme on semble l'avoir cru.

Il ne croyait pas à l'étude d'après nature, pour le paysage. Il disait en boutade : « Un paysage, ça se fait à l'atelier. On prend une pomme de terre, un crouton de pain, une botte de poireaux et on part de là. »

Il avait pour Corot une immense admiration. Un jour, à Ville-d'Avray, chez des amis, Gérome disait : « Oui, oui, mais ses figures ! » Quelqu'un lui dit : « Arrêtez-vous, M. Degas va vous dire qu'il dessinait encore mieux les figures que les arbres. »

Il racontait qu'un jour en société, Harpignies étant présent, un jeune suffisant disait : « Oh, moi, je n'aime pas Corot. » On s'attendait à une explosion d'Harpignies, on entendit, dans un silence de tous, le vieux paysagiste dire d'une voix calme : « Eh bien, ça ne fait rien, jeune homme ; ça ne fait rien. »

Il s'élevait contre les théories et les définitions sur l'art, il fulminait si bien qu'un soir je m'aventurai à lui demander :

« Mais alors, pour vous, qu'est-ce que l'art? — L'art, me répondit-il, c'est ce qu'on peut et voilà. »

« Voyons..., c'est en voyant un tableau que l'on prend l'envie d'être peintre... ce n'est pas en regardant la nature. »

A propos du métier il me parlait d'un petit tableau que je vis pour la première fois dans l'appartement de Durand-Ruel, rue de Rome, que l'on pouvait visiter sur demande. Il représentait une calèche découverte aux courses dans laquelle, sous une ombrelle, une jeune femme allaitait un bébé, et comme je lui parlais de l'extraordinaire transparence de la lumière et lui demandais comment il l'avait obtenue, il me dit ceci : « J'ai ébauché en grisaille à l'huile, laissé sécher, dégraissé à l'eau de Panama, jusqu'à ce que l'eau prenne sur la surface. Puis j'ai coloré à l'eau en prenant des couleurs en paillettes de miniatures parce que celles-ci sont plus chargées de gomme que les couleurs à l'aquarelle. A la fin, j'ai verni », et il ajouta : « Essayez, c'est amusant. Quand ça ne va pas, un coup d'éponge et on recommence. »

Il employait le procédé dit « monotype ». Il traitait son sujet à l'encre d'imprimerie sur plaque de cuivre ou de zinc, quelquefois très légèrement ensuite de glycérine, ainsi disait-il : « Le travail est plus voluptueux. » Il tirait l'épreuve et, celle-ci sèche, il colorait sur cette grisaille au pastel.

La femme à la baignoire et *Les femmes à la terrasse d'un café de Montmartre* (collection Caillebote) sont ainsi exécutées.

Il aimait aussi débuter au pastel qu'il étalait avec un pinceau trempé dans la térébenthine. Il obtenait ainsi une peinture mate comme une gouache.

Il aimait retourner un dessin en le passant à la presse sur un papier humide. Il disait : « Cela donne des surprises dont on peut tirer parti. » Il faisait de même avec un pastel sur papier buvard humecté.

Il certifiait que Watteau avait usé de ce procédé.

Parlant de la gravure, il me dit un jour :

« Une gravure d'après un tableau ne doit pas ressembler à l'original. Voyez les gravures de de Penne, d'après le Poussin, comme c'est beau !, et les Marc-Antoine d'après Raphaël et les Audran d'après Le Brun... Raison de plus, lorsque le peintre en fait, lui-même,graveur de son œuvre... regardez certaines planches de Monet, hein quel bougre !... »

Il aimait particulièrement, comme exemple de son axiome, citer la gravure du Testament d'Epaminondas par de Penne, il disait : « On doit pouvoir se dire devant la gravure : « Tiens,

c'est curieux qu'il ait vu cela dans le tableau » et y découvrir pour soi-même une nouvelle façon de voir celui-ci, et il concluait : « La gravure d'un tableau ne doit pas ressembler à l'original. »

Il raillait volontiers l'empâtement des tableaux « modernes » à cette époque. « Pour les peintres actuels, le poids d'un tableau se mesure à l'épaisseur de la croûte et plus c'est lourd plus c'est beau... le poids d'un tableau est dans l'exactitude des valeurs... Préparez, préparez, en dessous puis peignez mince... »

Nous parlions un jour de ce que les peintres appellent le « ton local ». Il me dit : « La peinture est plus d'Épinal qu'on ne le pense. » Mot qui va loin quand on y réfléchit.

Il reprenait constamment son idée qu'un tableau est le résultat d'une série d'opérations successives, de combinaisons, séchage, reprise et que le tableau n'a rien à voir avec la nature.

Il avait sur chevalet une ébauche en pastel, faite rien qu'avec du rouge. Vollard a possédé une huile du même principe, arrêtée à l'ébauche. Il me dit : « Demain... je reprendrai ça avec du vert pomme. »

Un jour il me dit : « Ébauchez donc une tête en terre verte, passez les ombres en rouge de Venise, laissez les demi-teintes et touchez les lumières en jaune citron », procédé employé au XVIII[e]...

Je fis l'expérience et il voulut bien ne pas se montrer mécontent du résultat.

JEAN-CHARLES DUVAL.

Jeunesse au secret

Je restais donc enfermé dans ma chambre (j'y reste encore) où la nuit je laissais s'enfler à mon usage personnel des flots de musique.

Comme à Paris j'ai toujours vécu entre deux voyages, quelle que fût la longueur de la période qui les séparait, j'avais trouvé là une façon d'être *transporté* qui était très exactement idéale.

Par des moyens plus que jamais volontaires et délibérés, je suscitais à mes yeux un monde brumeux, légendaire et fantomatique. Mes quatre murs s'évanouissaient et, étendu sur mon divan, je commençais à planer, les bras étendus. Même si je me penchais à ma fenêtre, je ne regardais plus que la cime de l'acacia dans la cour, les toits de zinc faits pour me barrer la vue devenaient de vastes plans d'ombre qui luisaient doucement par place et j'oubliais les néons tout proches de Montparnasse pour ne plus voir dans le reflet qu'ils projetaient au sud-ouest de mon ciel nocturne qu'un pressentiment d'aurore.

Mais parle-t-on de pressentiment d'aurore? de paysages de rêve? de temps hors du temps? Et cependant, c'est tout ce que j'aurais voulu dire. C'est tout ce qui me restait à dire à l'époque où les francs-tireurs, les chevaux-légers dont j'ai parlé, venaient de déblayer par leur *savoir-vivre* les tas de lourds débris que la république des lettres aurait voulu faire passer pour autant de pyramides.

Je choisissais bien mal le moment d'avoir l'envie d'écrire, de partager avec quelques-uns mon domaine. Voilà que ce domaine, dans le temps même que je le trouvais confirmé par certaine musique, se révélait plus que jamais dépourvu de communications extérieures.

Il aurait fallu sans doute que je visse dans la musique seulement les notes et leur succession savante, les rythmes et les développements, seulement la *mesure* et le contrepoint, toutes choses dont on peut discuter en commun. Il m'aurait fallu surtout ne pas être fasciné par les musiques solitaires venues du bout du monde, du monde visible, du monde sensible, celles qui évoquent la lumière primordiale qui fut et qui sera à l'extrémité du temps sur les mers et les rivages.

Moyennant quoi je n'étais, même pour mes plus proches camarades, qu'une sorte de drogué, de somnambule à la dérive, le regard absent, alors que je savais, moi, la force d'obstination qui m'était nécessaire pour continuer à m'accrocher, en dépit de tout, à certaines symphonies hallucinantes. J'avais une bien étrange façon d'aimer la musique et je n'étais, en la matière, qu'un post-romantique dont on souriait volontiers. Je n'étais qu'un maniaque de Gustav Mahler.

***

Un après-midi de l'hiver 1946, j'étudiais à ma table de travail je ne sais plus quelle matière en vue du concours d'entrée à l'École des hautes études commerciales. Je regardais les souris, dont notre vieil appartement pullulait, jouer autour des pieds de ma chaise, quand soudain je levai la tête vers le récepteur de radio que jusqu'alors je n'écoutais pas, bien qu'il fût en marche.

Une musique *venait à moi.* Elle frappait au plus profond de mon être. J'ouvris la bouche, j'écarquillai les yeux et, pendant plus d'une heure, je fus projeté au cœur même de tout ce qu'en rêve j'avais tenté d'approcher. Je voyais enfin mes forêts de légende, mes océans de songe. Des cors se répondaient de vallée à vallée. Des fleuves coulaient tranquilles et immenses. Des torrents galopaient au fond des gorges, la voix grave d'une fée jouait au loin dans le brouillard comme un guide. Des chœurs planaient sur les rayons du soleil assez bas vers l'horizon

Une rencontre miraculeuse me confirmait que tout cela existait ailleurs que dans ma folle imagination, que tout *cela avait lieu* depuis toujours. La voix de la speakerine m'apprit que c'était Mahler, par sa Troisième Symphonie, qui me le disait.

Je sus plus tard qu'il n'était pas le premier. Mais qui, en 1946, avait le droit de lancer sur les ondes la musique de Wagner?

Je ne veux pas m'étendre sur le genre de raison auquel je dois d'avoir entendu la voix de Mahler avant celle de Wagner de Bruckner ou de Richard Strauss. Le fait prouverait tout au plus que, quelque soit le luxe des moyens répressifs, le monde qui m'intéresse est hors de leur portée. Il me suffit que l'on retienne, que l'on comprenne que je me sois posé à ce sujet quelques questions qui m'ont fait sourire.

***

Quoi qu'il en soit, la suite des événements me prouva, lorsque j'eus besoin d'éclaircissements, que Mahler était autre chose qu'un succédané et que, s'il figura au programme d'un jour de 1946, ce fut par une très pure étourderie. En effet, je n'ai plus jamais entendu depuis lors sa Troisième Symphonie et il me fallut attendre plus de cinq années pour connaître de lui autre chose. Il fallut justement le microsillon et la lubie luxueuse, parce que gratuite, d'un éditeur de disques pour que je retrouve Mahler.

Ce fut bien sûr sous les espèces de son œuvre la moins inquiétante, la moins folle, je veux parler de la Quatrième Symphonie. Certes, le reste suivit, mais encore dus-je pour cela avoir recours à la complicité inespérée de mon marchand de disques. J'ai oublié les prodiges d'information et les acrobaties douanières que nous dûmes accomplir. Mais il me fallait aller jusqu'au bout de cet « enfin Mahler survint... » Je devais suivre la piste qui m'avait été si impérieusement et si nommément désignée.

Mahler n'affirmait-il pas qu'il suivait une direction parallèle à la mienne? Sa Première Symphonie commençait, il prit la peine de le dire, « comme un son de la Nature ». Son dernier chant fut le *Chant de la Terre* sous le ciel immuable « bleu éternellement, éternellement, éternellement ». Dans la boucle de son œuvre, il y avait les *Chants des Enfants morts, les Chants d'un Compagnon errant, le Chant de la Nuit* et le cycle du *Cor merveilleux* qui débouchait sur la *Lumière primordiale.*

Je répondais de toute mon âme à ces appels de cors lointains, de hautbois tristes, de harpes surprenantes. Enfin, je possédais une musique-forêt où il m'était loisible de me perdre, ce que je fis avec délectation, bien décidé à profiter du brevet d'incivisme et de désertion qu'on me décernait de tous côtés.

Je m'enfonçais dans une assez terrible solitude. Mais aussi quels sortilèges rencontrais-je là, loin de ces partitions qui faisaient fureur et que l'époque portaient aux nues parce qu'elles lui apparaissaient comme autant de jardins à la française vus par la fenêtre d'un salon pâle et strict !

Personnellement, je n'ai jamais trouvé qu'un jardin à la française fût moins mystérieux et plus rassurant qu'une cascade de sapins vers un lac vert-émeraude. La nature en a été si volontairement exclue qu'elle est toujours *sur le point* d'y revenir avec une force surnaturelle. Au bout de ces longues perspectives d'arbres taillés, à ces carrefours géométriques

peuplés de statues, je ne peux me défendre de guetter l'irruption imminente d'animaux fantastiques. C'est donc le salon strict qui est l'idéal visé par le demi-siècle qui ainsi se garde même des jardins. Car il est certain qu'on ne peut rien trouver d'inquiétant aux Compositions dans lesquelles notre intelligentsia a décidé de se retrouver, Concerti interchangeables dont ne peut dire seulement et sans crainte de se tromper qu'ils furent écrits au XVIIIe siècle par un Amateur dont le nom se terminait en i. L'important est que, tout en battant la mesure du menton et de la pointe du pied, on puisse en toute tranquillité bavarder par-dessus la musique.

« ... Et puis, voilà au moins qui est structuré », me dit-on dans ce jargon définitif qui me réduira toujours au silence.

Je ne suis qu'un retardataire, soit. Mais où est l'audace, l'avant-garde qu'on me propose? Ah ! on peut être sûr de ne pas perdre la tête, de ne pas perdre le fil si peu secret de ces musiques au petit point. On peut être certain de ne pas contracter de mauvais goût à fréquenter des œuvres si prudemment épicées. On ne risque pas, embarqué sur des tapis si peu volants, de tomber de très haut.

Toujours cette peur qui fait qu'autour de moi je vois une foule de narines pincées et de « petites bouches », peur du ridicule, peur du mauvais goût, peur d'être dupe et de se bercer d'illusions ; pour tout éviter, plutôt le vide.

***

Si je parle plus volontiers de Mahler que des autres, c'est justement parce qu'il a été trop facile à la mauvaise foi et à la cuistrerie de profiter des quelques faiblesses, — il vaudrait mieux dire *excès*, — de ses œuvres pour jeter l'anathème sur l'ensemble de la tentative dont sa musique est une des traductions les plus bouleversantes.

Je laisse aux spécialistes et autres embaumeurs le soin de trouver le mot pour étiqueter cette tentative.

Pour moi ce sont des musiques qui délibérément cherchent un chemin vers ces failles dans le monde, dont je parlais plus haut, qui m'y amènent et qui même la plupart du temps, s'insinuent dans ces failles, les franchissent et s'élancent au-delà, jusqu'à l'au-delà du monde, malgré tous les obstacles, des plus innocents aux plus sophistiqués, des plus bêtes aux plus intelligents — intelligents, trop intelligents au point d'en être diaboliques.

C'est pourquoi et parce qu'elles sont pour moi au-dessus de tous les raisonneurs et les ratiocineurs, les spécialistes et les spécieux, les timorés et les timides, les pincés et les

pédants, c'est pourquoi elles sont pour moi des *ponts sur l'abîme.* Et je ne pense pas seulement aux exemples très précis que sont le pont de *la Femme sans Ombre,* l'arc-en-ciel de *l'Or du Rhin,* l'appel ouvrant la Quatrième Symphonie de Bruckner ou les chorals de cors vertigineux, sommets où aboutissent magiquement les sarcasmes jusque-là sans espoir du Scherzo de la Cinquième Symphonie de Mahler.

Je pense aux chemins explorés par ces musiques, aux chemins qu'elles ont ouverts, sur lesquels aucune voix ne s'était avancée aussi loin avant celles-là, sur lesquels aucune voix ne veut plus s'aventurer.

Je pense surtout aux barrières fermant l'orée de ces chemins qui montent si fort et prolongent si loin les lignes de notre vie, que pour en suivre le véritable fil il ne faut pas craindre de se porter hors de soi-même afin d'atteindre à demi-mort la source de ces rêves que nous sommes.

***

Ces barrières existent, insidieuses et soigneusement masquées. Tout mon bonheur vient de ce que je les ai franchies et aujourd'hui je m'adresse à ceux qui ont peur de passer d'aussi misérables bornes.

On tentera de leur faire croire comme à moi qu'au-delà ce ne sont que forêts fantômes et que même ces barrières ne sont qu'un mirage de notre propre imagination, que personne ne nous empêche d'aller, pâles Don Quichotte, à la quête de sortilèges disparus. Et pourtant...

Et pourtant voyez, par exemple, au moyen de quels biais on tente de réduire de nos jours l'œuvre de Richard Wagner, d'en masquer certains prolongements, les plus bouleversants pour les âmes bien nées d'Europe. Qui, sans soulever des rires indignés et faussement, très trompeusement indulgents, pourrait aujourd'hui accorder toute son attention à la mythologie qui supporte toute cette œuvre, et s'engager sur les pistes secrètes dont elle nous rappelle les points d'accès?

Mais qu'ont donc de si risible Monsalvat et le Walhalla, qui somme toute nous concernent *directement,* au regard surtout de tant d'autres démonologies dont on voudrait, pour la seule raison qu'elles viennent de nos antipodes, qu'elles forçassent notre respect?

Qui peut donc ainsi craindre qu'un sapin soit inquiétant à jamais ou que le printemps enchanté du vendredi saint trouve sa ressemblance dans la floraison de chaque année? A qui la vie deviendrait-elle impossible si le château de Tristan pouvait se trouver en Bretagne? Qui tremble de s'apercevoir

que le Rhin d'aujourd'hui est depuis toujours et pour toujours hanté par les mêmes prodiges?

Qui cherche à nous faire croire que les Niebelung et le Graal ne sont « heureusement » que des prétextes musicaux, sous-entendant par là que ce qui importe ce sont les prouesses *formelles* qu'en a tirées Wagner et qu'il fut arrivé aux mêmes résultats à partir de n'importe quel autre thème?

Mais Wagner n'eût jamais écrit une note s'il n'avait justement rencontré sur sa route les légendes enracinées au plus profond de l'Occident du monde. Alors je pose la question : Qui trouve intérêt à cette mutilation, à cette négation du mythe et à sa dérision même? A qui profite le crime?

Qu'a-t-on fait de notre héritage, de nos racines? Et pourquoi? Serait-ce pour aboutir à ces terrains vagues qui nous entourent de toutes parts, à ce marécage stérile où tout s'enlise hérissé d'idoles et de tabous *étrangers*, de totems qui sont autant de *pièces montées* tirées d'un vide artificiel et posées sur du sable?

Non ce désert que j'ai vu et fui, n'est pas une aberration de mon esprit. Et Wagner n'est pas seul en cause, ni certaine musique. C'est toute une famille d'œuvres et qui sont nôtres, dont on ne prétend garder que la « forme », ou plus exactement un simulacre, dont on s'ingénie à faire passer la chair et la sève pour suspectes. C'est toute une race de songeurs que l'on cherche à enfermer avec le sourire comme on fait des « innocents » et des vrais prodigues, à isoler comme on fait de certains virus.

Ainsi, plus près de nous, suspect, Chateaubriand dont on n'a voulu retenir que des attitudes. Suspect, *au fond*, Nerval, oui Nerval du Valois, de Chantilly, de Senlis. Nerval qui osait voir des magiciennes dans les bois de l'Ile-de-France et qui voyageait — le fou — pour vérifier ses rêves, suspect pour intelligences profondes avec le paysage avec l'odeur des bois, la couleur des ciels, avec le regard naturellement étrange des jeunes filles, mais surtout avec le sens de toutes ces forces cachées. Suspect même le vrai Ronsard, immense et touffu comme sa forêt « dont l'ombrage incertain lentement se remue », Ronsard dont on n'a gravé sur la stèle qu'une poésie tout en diminutif, à lui qui avait célébré si tranquillement et de si haut la mort. Suspects, parmi tant d'autres.

Pourquoi une place si nette de toute intervention fabuleuse, un champ clos si étanche et au nom de quoi? Il faut bien le dire : au nom d'une certaine gréco-latinité qui fait qu'on va partout chez nous répétant : « Rien de trop ! »

Prenons garde mes amis : le piège est bien agencé et j'ai cru un moment, mais déjà trop longtemps, que c'était une

manie dont il me fallait guérir que de me retourner sans cesse vers la zone des brouillards et des aurores boréales, des cathédrales englouties et des pays foudroyés, vers la part d'ombre noyant à mes yeux les limites trop visibles de l'univers installé. Mais aujourd'hui, je sais que lorsque Athènes disait : « Rien de trop ! » — ce qui a été traduit par : « Rien qui dépasse ! » — elle voulait signifier avec une élégance merveilleuse : « Jusqu'au bout ! »

De même, j'ai reconnu parfois, quand je n'en pouvais plus d'une garde si solitaire aux portes de mes songes interdits, indicibles, que c'était d'un Breton dans sa folie d'enrager dans mes brumes, comme je le faisais, en crachant à la face radieuse de la déesse Raison-Mesure, fille du clair soleil de la Méditerranée. Maintenant je sais. J'ai vu l'Espagne et l'Italie, et Venise et le Parthénon.

Moi aussi, j'ai vérifié mes rêves.

Jean Moal.

Morale et hygiène mentale

Dès l'instant qu'elle fait entrer le psychisme de l'homme dans le champ de ses préoccupations et de son action, la médecine ne peut échapper à la nécessité de définir sa position vis-à-vis de la Morale.

Nous entendons bien qu'il ne s'agit pas ici de la Morale professionnelle du médecin, laquelle ne change guère avec la nature des soins dispensés. *À cet égard*, peu importe que la thérapeutique soit fondée sur la physiologie ou la psychologie et que les troubles à guérir soient organiques ou mentaux.

Il n'en est pas de même si l'on se tourne vers la personne qui souffre et qui est l'objet des soins, car il est impossible que son système moral ne soit pas mis en cause, d'une façon plus ou moins directe, à la fois par la maladie et par le traitement.

Il a toujours été admis que *le moral* jouait un rôle important dans l'évolution des maladies : « un bon moral » est considéré comme un facteur de guérison ; un « mauvais moral » justifie les plus sombres pronostics. Mais entre *le Moral* et *la Morale*, y a-t-il autre chose qu'une similitude verbale? *Le Moral* représente une force qui refuse de se laisser abattre et qui se manifeste essentiellement par une résistance à la désagrégation interne susceptible de se produire sous le coup des épreuves. Or *la Morale*, quel que soit son contenu, consiste en un système destiné à assurer la cohérence de notre conduite et l'unité de notre personne. Le rapprochement des deux significations apparaît d'une façon particulièrement nette dans l'expression « force morale » qui, à la vérité, évoque à la fois une cohérence de la conduite et une résistance aux coups du sort.

Il n'empêche que l'équivoque commence lorsqu'on s'aperçoit qu'un individu peut faire un usage pathologique de sentiments et de principes qui sont censés appartenir à l'essence même de la Morale. On a maintes fois dénoncé le rôle que joue dans la genèse des états névrotiques, un certain sentiment de culpabilité dont il est vrai que la caractéristique principale

N. D. L. R. — Cet article constitue un chapitre du numéro spécial que publie la revue *A Criança Portuguesa*, de Lisbonne, à l'occasion de l'année internationale d'hygiène mentale.

est d'avoir perdu toute concordance véritable avec la faute qui lui sert de prétexte. C'est ainsi qu'il y a des crimes que d'aucuns supportent allègrement, tandis que des peccadilles mènent quelques autres au bord du suicide. Toutefois, lorsqu'un tourment de cette sorte fait trébucher la raison d'un homme, le psychiatre n'a pas à se préoccuper de la nature et de l'importance de la faute réelle ; il est avant tout sollicité par la tâche la plus urgente qui est de rendre l'existence supportable. Non qu'il s'insurge — comme on se l'imagine parfois — contre les notions de Bien et de Mal ; s'il ne porte pas de jugement, c'est précisément parce qu'il n'a pas affaire à des notions, mais à des êtres humains et qui plus est, à des êtres humains qui souffrent. On peut à la rigueur juger un acte, mais non celui qui l'a commis. Le médecin n'a d'ailleurs rien à approuver ni à désapprouver, puisqu'il se place sur un tout autre plan : il s'efforce de comprendre les facteurs qui ont déterminé le comportement aberrant du malade, non pour le contraindre à traîner dans l'existence le lourd boulet de quelque pénible souvenir, mais pour le délivrer au contraire du poids qui risquerait de l'entraîner au fond des abîmes. Le prêtre ne juge pas davantage quand au pénitent désespéré qui s'accuse d'avoir tué, il se contente de demander : « Combien de fois? » Il « déculpabilise », lui aussi, sans juger l'homme dont il reçoit les aveux, mais en combattant le sentiment de culpabilité par l'offre d'un rachat et le sentiment d'un pardon, alors que le médecin qui n'a aucun pardon à dispenser, ne saurait voir dans la faute et dans le sentiment de culpabilité autre chose qu'un ensemble de phénomènes psychologiques à étudier sans passion. Il est tenu à cet aspect purement objectif de choses, qui correspond à sa fonction, laquelle consiste à rétablir la santé psychique et l'équilibre mental, sans se prétendre directeur des consciences.

Son action va-t-elle se situer, de ce fait, tout à fait en dehors du plan de la Morale? Le psychothérapeute met parfois son point d'honneur à se l'imaginer, par un souci qui mérite lui-même, en un sens, d'être qualifié de « moral ». Il s'interdit en effet d'agir sur la liberté de l'autre qu'il se contente d'éclairer ; mais en l'éclairant, il vise incontestablement à lui rendre la libre disposition de ses forces, si bien qu'en combattant le sentiment de culpabilité, il combat en fin de compte la propension à retomber fatalement dans la faute dans la mesure même où il contribue à affranchir l'individu de ses déterminismes internes.

Sans doute son refus systématique habituel de parler au nom des valeurs morales, sa préoccupation majeure de « décul-

pabiliser », son abstention lorsqu'on lui demande de porter un jugement, sont-ils de nature à le rendre suspect aux yeux du moraliste traditionnel qui pourtant devrait se rendre compte qu'il ne sert à rien d'intervenir, comme il l'entend, lorsque l'interlocuteur auquel on s'adresse n'est pas disponible. C'est au psychothérapeute de faire retrouver cette disponibilité, mais doit-il vraiment en rester là?

Nous avons signalé ailleurs (1) que le psychanalyste par exemple portait forcément son scalpel — tout comme le chirurgien — sur les points où il croit discerner quelque anomalie. L'attention qu'il porte ainsi à ce qu'il considère comme « anormal » sous-entend qu'il possède en lui, consciemment ou inconsciemment, la notion d'une « norme ». Au surplus, sans vouloir exercer une influence, il ne peut empêcher son patient d'être porté à s'identifier à lui et, par conséquent, à « introjecter » plus ou moins sa personnalité pour organiser la sienne suivant les mêmes lignes de force. La qualité morale du médecin agit donc *ipso facto*. On a dit parfois que le psychanalyste se substituait au « surmoi » névrotique et tyrannique de ses patients, en s'offrant à eux comme un nouveau « surmoi » plus souple et plus tolérant. Il n'en demeure pas moins, quoiqu'il fasse, un « Surmoi » et ce personnage mythique, si discret et si raisonnable soit-il, joue un rôle important et d'ailleurs nécessaire dans l'organisation intérieure de l'individu.

Cette approche médicale du problème moral nous amène à porter le débat sur le plan de la prophylaxie des névroses ou en d'autres termes de l'hygiène mentale proprement dite. La Morale a trop souvent été considérée comme un moule rigide, dans lequel les éducateurs devaient enfermer le jeune être, comme autrefois les petites chinoises enfermaient, dit-on, leurs pieds pour leur imposer définitivement la forme et les dimensions que l'esthétique du pays et de l'époque faisait considérer comme souhaitables. Il ne suffit pas de justifier la Morale par des considérations sociales ou rationnelles pour que l'individu s'en accommode. La distinction établie par Bergson entre la *Morale ouverte* et la *Morale close* a, certes, ouvert des perspectives plus encourageantes, en dégageant une partie de la Morale d'une pénible impression de contrainte et de servitude. Mais en général, l'homme n'en conserve pas moins la conviction qu'on lui demande de sacrifier ses intérêts personnels au nom d'intérêts qui sont peut être supérieurs mais qu'il ressent surtout comme « extérieurs ».

Présentée comme elle l'est le plus souvent, la Morale risque par conséquent d'être génératrice d'une tension qui, à partir

(1) Les maladies de la vertu (GRASSET).

d'un certain degré, a quelque chance de se montrer pathogène. Si nous nous référons à la terminologie psychanalytique, nous pouvons dire que la santé mentale exige un accord entre le *Surmoi* représentant les impératifs et les interdits de l'éducation, le *Ça*, réservoir des forces instinctives, et le *Moi*, personnage raisonnable et autonome, qui a pour tâche d'intégrer, autant que possible, les deux autres. La prédominance du « *surmoi* » met sur le chemin de la névrose, alors que la prédominance du *Ça* conduit à la délinquance. Une troisième issue morbide nous est offerte par les troubles du caractère qui, selon nous, correspondraient à une prolongation du conflit entre les deux extrêmes à l'intérieur d'un *moi*, incapable de dominer la situation.

Dans tous les cas l'homme semble être sans cesse à la recherche de son unité ; tout ce qui menace celle-ci menace également sa raison. Il ne supporte pas le sentiment d'être « morcelé » ; mais ce sentiment de morcellement, habituellement rapporté à l'image du corps, se rapporte aussi bien à l'image que chacun se fait de son personnage moral. Et sans doute existe-t-il une correspondance profonde entre ces deux représentations — l'une matérielle et l'autre psychique, — sans que l'on puisse dire avec certitude laquelle des deux prime l'autre. Est-ce le sentiment de désagrégation interne qui fait naître le sentiment du morcellement corporel ou l'inverse? Il se peut d'ailleurs qu'ils coïncident ou même s'engendrent mutuellement.

Quand la maladie mentale est constituée, le problème moral devient évidemment anachronique. On admet qu'un malade de cette sorte n'est plus « *responsable* », mais, de ce fait, il se trouve exclu de la vie sociale. Il paie cher le privilège — si privilège il y a — de vivre dans un monde où manque la dimension de la moralité.

Il est vrai qu'il y a normalement des contradictions dans la pensée aussi bien que dans la conduite de tout être humain ; entre la pensée et la conduite, il est également rare de constater un accord parfait. Mais n'importe quelles erreurs et n'importe quels tâtonnements sont possibles sans compromettre l'intégrité psychique, dès l'instant que ces erreurs et ces tâtonnements ne font pas perdre la notion d'une ligne à suivre qui tient lieu par elle-même de principe coordinateur. Explicite ou implicite, une éthique est donc indispensable à chaque individu ; et la valeur de cette éthique est garantie par la manière dont elle remplit ses fonctions tant individuelles que sociales.

Tout ceci nous fait mieux comprendre pourquoi la Morale peut être à la fois une des conditions premières de la santé

mentale, et, à l'occasion, un ferment pathogène des plus virulents. Lorsqu'elle est donnée à l'homme sous une forme inassimilable, celui-ci est fatalement amené à s'efforcer de la rejeter comme un corps étranger dont la présence insolite compromet le jeu normal de ses facultés. C'est en effet qu'on a trop souvent tendance à l'opposer à la Vie au lieu de la mettre au service de la Vie, en soulignant son rôle d'*organisateur*. Non seulement — nous l'avons vu — elle ne saurait être considérée comme un moule, mais ce serait encore la fausser que de la réduire à l'état d'une sorte d'appareil orthopédique dont la gêne serait compensée par une certaine utilité pratique. Elle est bien davantage comparable au squelette osseux qui se forme, grandit et se consolide peu à peu avec les années, assurant le maintient du corps et l'efficacité des mouvements. C'est autour du squelette que l'être physique s'organise et se développe, comme s'organise et se développe l'être psychique autour de son système moral. La consistance de la personnalité en dépend.

Quelles que soient ses autres justifications avec lesquelles il est évident qu'elle n'est nullement incompatible, la justification de la Morale, au regard de l'hygiène mentale, repose d'abord sur son caractère fonctionnel. Seule une base psychologique solide peut éviter la détérioration du concept même de vertu. Sur cette base, la découverte d'un commun dénominateur moral, acceptable par les tenants de toutes les doctrines et de toutes les croyances, cesse d'être utopique. Il devient ainsi possible de préciser les données d'une morale qui ne se confondra pas avec un conformisme résigné, puisque, fondée sur l'observation clinique des réussites et des échecs humains, elle sera indéfiniment perfectible, traçant par là même à l'homme et à l'humanité un chemin vers l'avenir.

Plus que quiconque, les parents et les éducateurs d'aujourd'hui ont besoin d'un tel fil d'Ariane pour se diriger à travers les vicissitudes et les incertitudes d'une époque où presque toutes les valeurs sont remises en cause. Personne ne saurait plus nier que la santé mentale d'un individu a ses racines dans l'enfance. Mais quelques-uns, devant les méfaits d'une certaine conception de la Morale, ont cru parfois qu'il fallait en conclure à la nécessité d'exclure toute préoccupation morale de l'éducation, tandis que d'autres, par réaction, croyaient qu'il fallait durcir les anciennes positions pour mieux résister à l'assaut d'idées nouvelles qui, mal comprises, se montraient à leur tour nocives.

La pire attitude n'en est pas moins celle qui consiste à prétendre inculquer aux autres des principes auxquels on ne croit pas soi-même ; et c'est pourtant le spectacle que nous avons

chaque jour sous les yeux. Il est incontestable que cette aberration comporte un grand danger pour l'avenir. Quand les parents ne savent plus au nom de quoi ils réclament de leur progéniture une certaine conduite dans l'existence, il ne faut pas s'étonner si l'équilibre intérieur de l'enfant demeure précaire et vulnérable. Les considérations d'hygiène mentale ne sont certes, pas suffisantes pour déterminer l'adoption de telle ou telle doctrine politique, philosophique ou religieuse ; car les problèmes idéologiques se situent sur un autre plan. Mais avant même de pouvoir répondre à la question « Pourquoi vivre? », il est indispensable de trouver une réponse à la question « Comment vivre? » qui n'accepte pas d'être différée et à laquelle personne ne saurait échapper.

L'équilibre psychique de l'homme est en fait inséparable de son équilibre moral. Et c'est pourquoi l'éducation constitue sans conteste, selon nous, le secteur le plus important de l'hygiène mentale. Mais cela ne signifie point qu'elle doive être « moralisante », bien au contraire. Car l'attitude moralisatrice est toujours plus ou moins agressive et souvent factice. Il nous paraît que la morale doit avant tout prendre conscience de sa signification humaine et trouver par là le moyen de se guérir de ces « maladies de la vertu » que nous croyons urgent de chercher à diagnostiquer afin qu'elles ne puissent pas compromettre la santé de l'esprit et les chances de la civilisation.

André Berge.

Le jeune directeur

Depuis quelques mois, nous avions un nouveau directeur. Un homme jeune, carré, au parler râpeux et bref, mais plutôt poli, aimable et même spirituel à ses heures, enfin un supérieur dont nous ne nous plaignions de temps en temps que par tradition.

Jamais je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans sa personne. Sans doute, pouvait-on ne pas le trouver beau avec sa chevelure drue et plantée si bas qu'il était obligé, ça se voyait, de se raser une partie du front. Ce qui lui poussait, roussâtre, sur le crâne, il essayait de le maîtriser sans succès à l'aide d'une épaisse couche de gomina qui laissait des traînées d'odeur dans tous les couloirs. Il semblait également se soucier beaucoup de sa moustache envahissante. Il était clair qu'il devait la poursuivre jusqu'autour de son nez, comme sa barbe qui s'étalait sur ses joues à deux centimètres de ses paupières inférieures.

Quant à son comportement, il avait toujours été parfait et, à ce sujet, le témoignage de tous mes collègues aurait pu appuyer le mien. Sauf peut-être celui de Tourta, la femme de ménage. Elle affirmait l'avoir vu un matin très tôt, tandis qu'il se croyait seul dans la salle des archives, faire un rétablissement étonnant sur la tringle de cuivre des rideaux. Mais fallait-il croire cette vieille? Et pourquoi n'eussions-nous pas considéré la performance de notre jeune directeur comme la manifestation d'une forte joie, professionnelle, familiale ou autre?

Ce jour-là, il m'a appelé comme d'habitude vers dix heures et quart et, sans tarder, je me suis rendue dans son bureau avec mon bloc de sténographe et mon crayon. La pièce était vide, mais le patron ne devait pas être loin car j'ai aperçu, parmi les lettres ouvertes sur sa table, ses manchettes de celluloïd qu'il retire toujours avant de se mettre au travail. En effet, quelques minutes plus tard, il revenait et dès que je l'ai vu, je n'ai pas eu la moindre hésitation, j'ai pensé : « Notre jeune directeur s'est changé en singe. » Mais, pour ne pas risquer de lui déplaire, je n'ai rien dit et, en prenant

N.D.L.R. — Ce texte est extrait d'un recueil de nouvelles de Gisèle Prassinos qui paraîtra prochainement. Plon, édit.

soin de neutraliser sur ma figure l'expression offensante qui devait sans doute s'y étaler, mécaniquement, j'ai saisi ma chaise, l'ai approchée de la table et m'y suis assise en attendant qu'il commence sa dictée.

Tout s'est bien passé, sauf que j'étais d'une impatience terrible. Je ne pensais qu'au moment où il me lâcherait et où j'irais annoncer aux autres la nouvelle. Je souhaitais stupidement qu'aucune dactylo n'ait été appelée avant moi, sans songer que si la chose s'était produite, toute la maison eût déjà été au courant de ce qui se passait.

J'étais si fière de pouvoir raconter à mes collègues la transformation soudaine de notre jeune directeur, que d'avance, je les aimais, pour la surprise, l'émotion, la stupeur que je ferais naître sur leurs pauvres visages asphyxiques.

Eh bien, il paraît pour certains que le patron s'est présenté ici dès le début sous sa forme de singe et « il n'y a pas de mal à ça, tous les bipèdes doivent être égaux sur la terre, les gens qui font des distinctions de race, moi, je ne les fréquente pas »...

— Moi non plus, figurez-vous, mais...

Pour d'autres, ils s'y attendaient. « Ce système pileux, cette denture, sans oublier les déclarations de Tourta... »

Et tous de continuer leurs écritures avec un calme forcé, en regardant tout de même la pendule de temps en temps, plus pressés de rentrer chez eux que les autres pour raconter, j'en suis sûre, cette matinée pas ordinaire.

Sans compter ceux qui nient l'évidence. « Cette plume, disent-ils, est un abricot. » En l'occurrence, ce singe était un homme comme tout le monde.

Quand je suis allée prévenir les comptables, Chevret le garçon de courses, se trouvait chez elles. Il attendait des ordres. Je ne doutais pas que cet enfant allait avoir une réaction normale lorsque j'ai parlé de la chose. Mais il a eu peur de Mme la Chef qui le terrorise, et, après avoir fait des yeux ronds, il s'est mis à rire comme les autres, d'un air faux et blasé.

Une semaine s'est écoulée sans le moindre incident. Nous en avons l'habitude. Mes collègues avaient dû se régaler en rapportant ma nouvelle dans leur famille et j'imagine qu'ils ne s'étaient pas privés de l'arranger pour la rendre encore plus attrayante. Moi, je suis seule à la maison et ma tante d'Épinau est morte aux vacances dernières.

Le vendredi soir, cinq minutes avant la sonnerie, Chevret est passé dans les bureaux, l'air content, en disant que le patron demandait qu'on se réunît tous aux archives.

C'était pour nous annoncer son mariage. Il était gêné. « J'ai

estimé, dit-il, que mes chers collaborateurs ont le juste droit d'être informés... » Il ne savait plus où mettre ses grandes mains poilues, il tripotait un dossier, le sortait de son rang, le compulsait, tout en parlant de cette voix sourde, hachée et hésitante qui est la sienne (et c'est encore pas mal pour un singe), puis l'abandonnait sur la table, avant d'en sortir un autre.

A la fin de la sonnerie, nous sommes tous partis après avoir félicité le jeune directeur. Certains vieux employés avaient les larmes aux yeux. Des groupes se formaient dans les couloirs. On s'habillait joyeusement. Des femmes riaient derrière leurs mains, des hommes sans pudeur faisaient des gestes et les moins économes invitaient leurs préférés à prendre l'apéritif au comptoir voisin.

Qui était donc la future épouse? Voilà ce qui les tracassait. Une femme ou une guenon? Cela m'intéressait aussi, je l'avoue, mais depuis qu'ils m'avaient offensée, je les évitais et j'ai préféré parier avec moi-même.

Le mariage eut lieu un mois plus tard. Longtemps, il fut le principal sujet de conversation au bureau, d'autant plus que pendant trois jours, nous avions travaillé sous la surveillance de Mme la Chef des comptables. J'avais cessé d'en vouloir à mes collègues, on ne peut vivre tout à fait seul et je me mêlais de temps en temps à leurs débats furtifs.

Nous avions presque oublié cette histoire lorsqu'un jour, le jeune directeur passa lui-même dans les pièces en annonçant qu'il aurait le plaisir de nous présenter son épouse avant le soir. Il avait changé, il était plus hardi, il portait maintenant, en guise de cravate, de ces nœuds noirs et plats qui ressortent si élégamment sur une chemise blanche.

A dix-sept heures trente, le bruit courut que la jeune épouse était arrivée. Nous fûmes appelés aux archives. Tout le monde se montra fier, ravi, attendri ; ceux qui avaient parié pour une femme et ceux qui attendaient une guenon. Malgré ma surprise profonde, j'ai essayé de les imiter. Il n'y avait qu'à regarder leurs jaunes et hypocrites faces. J'ai peut-être eu tort mais à la longue, je suis fatiguée d'être toujours seule de mon avis.

Aucun d'eux n'en convint jamais. Cependant moi je l'affirme, je le jure sur toutes les têtes que j'ai aimées et perdues, la femme de notre jeune directeur est une petite chèvre rousse du Caucase.

GISÈLE PRASSINOS.

Notes sur le Japon

Les Origines légendaires.

La légende mythique qui est à l'origine du pays est trop belle pour que je ne la raconte. Ce sont les deux dieux, Izanami (le mâle qui invite) et Izanagi (la femelle qui invite), qui ont enfanté les Iles du Japon, en même temps que la déesse du Soleil, la belle Amaterasu, et que son frère Susanoo, dieu colérique et vindicatif. Obligée de se réfugier dans une caverne pour échapper à son frère, Amaterasu décide de s'y enfermer pour toujours et de priver ainsi le monde de sa lumière. Les dieux de la mythologie s'amusaient dans leur Olympe tout comme les dieux grecs dans le leur et ils imaginèrent une fête dans laquelle une déesse énorme et ventrue se mit à danser toute nue arrachant aux dieux d'énormes rires. « Quoi? pensa Amaterasu, un peu vexée, le monde est privé de lumière et il connaît encore la joie? » Et, curieuse, elle écarta un peu le rocher pour voir la danseuse qui osait la braver. C'est ce qu'attendaient les dieux qui avaient suspendu à l'entrée de la caverne un miroir. Amaterasu rencontra son image, se trouva merveilleuse, se sourit à elle-même, entraînant par l'ouverture du rocher un long sillage de lumière qui se répandit à nouveau sur le monde, cependant que les dieux se hâtèrent de boucher l'antre pour toujours. N'est-ce pas délicieux ce premier sourire du Japon, celui-là même que nous verrons si souvent sur les visages des Japonais? Le miroir est toujours conservé, paraît-il, dans un temple shinto, et l'on enseigne encore aux écoliers dans les livres d'histoire que la déesse Soleil est la première impératrice japonaise. Depuis la réforme imposée aux livres par Mac Arthur, depuis la déclaration de l'empereur obligé de dire à la radio (!) qu'il fallait ranger sa divinité au rang des vieilles lunes, les enfants apprennent-ils encore de si belles histoires? Tout se dépoétise et l'on sait que nous entrons dans une affreuse nouvelle civilisation, tant occidentale qu'orientale. Mais de vieux Japonais m'ont assuré qu'ils n'étaient pas encore convaincus du contraire, ni même qu'ils repoussaient la paternité de Cham, fils de Noé, rien n'étant encore venu contredire la tradition de leur venue de la Mongolie par la Corée, de la

Malaisie par Formose. Et ils étaient fort sérieux en le disant ! On désigne d'ailleurs sous le nom de « Kami » les récits fabuleux des origines de la race japonaise.

Essayons donc de pénétrer dans les arcanes de cette vieille âme, et de nous y retrouver ! J'ai eu la chance, appartenant à la Compagnie du Théâtre de France, de faire un voyage en ce merveilleux pays, ayant la possibilité de confronter ma vieille âme à moi, française, avec celle beaucoup plus âgée de ce Japon ancien et avec celle très récente du Japon moderne.

Visite au Todaiji, à Nara.

C'est le grand temple de l'Est qui abrite la plus grande statue du Bouddha qui se trouve au Japon : le Daibutsu. Nous sommes ici dans le berceau spirituel de la race et on peut s'en assurer à la vue d'une foule de petits visiteurs venus en groupes sous la conduite de leurs maîtres. Ils sont tous en uniformes, les garçons en noir, dans des costumes qui rappellent assez nos vêtements de lycéens de jadis, les filles en costumes marins. Ils grouillent autour de nous, nous dévorant de leurs faces camuses aux yeux bridés. Ils sont venus de toutes les parties du Japon, comme pour rendre hommage à leurs ancêtres, et ils entrent avec nous dans le musée qui est rattaché au Temple du Bonheur : le Kofuku-Ji. Ils passent en pépiant devant les trésors de l'âme japonaise, devant ces trinités bouddhiques, adorables statues de bois ou de laque sèche où toute la finesse du jeune Japon s'exprime, la foi aussi ! Divines images, mi-japonaises mi-hindoues, révélation d'un monde de lumière, de douceur, toute baignée de la lueur surnaturelle qui devait éclairer le génie de leurs sculpteurs anonymes ! Et aussi portraits précis de bonzes du VIIIe siècle, assis sur leurs genoux, dont la science et la foi ont gravé les rides sur les beaux visages graves et souriants, dans leurs simples robes de prêtres dont aucun pli n'a été oublié, scrupuleusement dessiné, derrière comme devant. Les dos mêmes de ces statues semblent garder le souvenir des longues méditations ancestrales, des rêveries mystiques de toute une vie ! Nous voilà bientôt tous devant le Bouddha enfant, délicieux bébé japonais, et il n'y a rien de plus charmant au monde que ces enfants avec leur frange sur le front, leurs cheveux coupés ras dans la nuque. Cette grosse poupée de bois, drapée dans un kimono, tient à la main le fruit suprême, la boule du Pouvoir et de la Connaissance Infuse. Aux jours de la Fête des enfants on la livrera à ces collégiens pour qu'ils

répandent sur elle l'eau lustrale, prémonition de celle de notre baptême chrétien.

Nous les quittons pour aller visiter le lieu saint de Horuiji. Il est verdoyant et lumineux car il vient de recevoir maintes ondées, très fréquentes en ce pays maritime.

Là, une grande pagode à cinq étages semble avoir été érigée pour veiller sur des merveilles. Elle se dresse dans une campagne nue, rayonnante de lumière, et autour d'elle les temples aux toits recourbés relèvent leurs ailes vers le ciel. Ces temples sont remplis de statues où les arts hindou, coréen et chinois s'entremêlent pour aboutir à des chefs-d'œuvre japonais très aristocratiques : Kwannons (déesses de la Miséricorde) dont les tresses nattées, les draperies, les bijoux, les rubans flottant, les étroites bandelettes, confèrent à la femme une élégance et une délicatesse à la fois hautaine et hiératique, trinités bouddhiques entourées de gardiens à l'aspect féroce prêts à fondre sur vous si vous approchez, statuettes souriantes, tendres et naïves, dissimulées dans de riches tabernacles. Et à côté de ces beautés, des œuvres plus proches de la bonhomie japonaise, rustiques et sérieuses, dans un sentiment de bonté et de douceur très profond. Un temple octogonal (forme très rare au Japon) contient mille objets précieux autour de la statue de l'épouse très aimée d'un empereur.

Nous nous arrêtons en cet endroit dans un petit couvent de religieuses, le Chugu-ji (temple du Palais du Milieu) où nous avons peine à arriver jusqu'à une sorte de chapelle dont l'intérieur nous surprend par le très grand raffinement et le luxe qui nous environnent aussitôt. C'est une demeure très sacrée car elle abrite le Miroku-Bosatsu, image-portrait du Bouddha Çakya-Mouni, dernière incarnation du Bouddha au ve siècle avant Jésus-Christ, celle qui ouvre l'ère nouvelle de l'humanité. C'est la plus belle des statues que j'ai pu voir au Japon, car elle est le reflet de toute beauté intérieure, faite de méditation et de bonté, très caractéristique de l'Orient.

Un coup d'œil encore au Yakushiji, temple du Bouddha médecin, où une triade en bronze avec ses trois têtes et ses six bras ne parvient pas à être monstrueuse, tellement sont humaines les faces de cette Trinité bouddhique. Un sourire à la petite Sho-Kwannon qui a l'air de vouloir nous protéger durant notre voyage et nous quittons Nara avec le regret de ne pouvoir visiter tous les sanctuaires et de nous attarder auprès de ces biches en liberté dans le parc, qui nous permettent de caresser leur poil rugueux si nous leur offrons une petite galette de maïs.

Kyoto.

C'est après Nara l'une des villes les plus sacrées du Japon. La pluie nous oblige à voir d'abord le musée où de nombreuses statues nous ravissent ainsi qu'un nombre imposant d'estampes et de peintures dans lesquelles l'âme du Japon se perpétue à travers les artistes qui se succédèrent au cours des siècles. Cette âme chante la beauté des apparences de la nature. Une décoration laquée, une sculpture, une danse, une procession, n'ont été conçues que pour faire passer sous nos yeux toute la beauté des rythmes de la vie : nuances des fleurs, des saisons, splendeurs de l'été, mélancolies dorées de l'automne, délicatesses des blancheurs de l'hiver, et surtout ce brouillard léger, venu de l'humidité constante du pays, de ses plaines, de ses pluies vite évanouies dans un rayon, créatrices de cette atmosphère de gaze qui entoure tout paysage, rendue avec fidélité dans des lavis très tendres, très doux... oh ! que nous sommes loin de cette peinture abstraite qui tend à s'établir sur le monde actuel, de ces sèches recherches de rythmes et de couleurs. Non ! L'abstraction ici, si elle existe, se traduit par le choix des lignes qui stylisent un spectacle, par l'évocation gracile des corps humains que l'on devine plutôt qu'on ne les voit, qui ont la grâce des tiges, qui ploient comme les saules, et dont les étoffes ondulent comme gazes sous la brise, comme corolles étalées, comme vagues mourant en douces écumes.

Les Shôguns.

C'est à Kyoto que sont nés les shôguns lorsque la décadence du pouvoir mikadonal prit de si graves proportions que les empereurs tombèrent sous la domination de « maires du palais », ne gouvernèrent plus et même abdiquèrent souvent pour poursuivre leurs rêveries bouddhiques dans des couvents. Pendant que la cour se laissait ainsi dominer par de grandes familles comme celles des Fujiwara (vers 850), l'évolution féodale du Japon se faisait à l'intérieur du pays. Une noblesse militaire s'opposait aux dictateurs du palais et l'empire s'émiettait bientôt en mille états féodaux. La caste guerrière et les samouraïs, analogues à nos chevaliers et nos barons du Moyen-Age, vont alors reviriliser le pays, pendant que les familles rivales, les Taïra, les Minamoto, se déchireront entre elles.

L'institution du shôgunat sauva l'empire, alors que les empereurs cloîtrés perdaient de plus en plus leur influence, tout en gardant l'auréole de leur divinité. Un Minomato du nom de Yoritomo se fit le maître du pays tout entier à la suite d'aventures romanesques et sanglantes dont nous n'avons pas à donner les détails (renvoyons aux livres d'histoire) mais tout enfant japonais est nourri de ces légendes héroïques, comme les nôtres apprennent *la Chanson de Roland* ou les exploits du merveilleux chevalier Bayard. On ne peut ignorer, quand on visite le Japon, ces légendes stoïques qui inspirent le théâtre, le cinéma, les Nô, les danses, les estampes, les paravents et même la vie du Japonais, si souvent héroïque.

Le parti qui sauva le pays au IXe siècle était donc militaire et le chef prit le nom de Shôgun, titre ancien qui signifiait : grand général vainqueur des barbares. Désormais les shôguns règnent en fait, s'alliant souvent aux familles des empereurs pour consolider leurs lignées, cependant que le bouddhisme affadi tente et réussit à se relever grâce à des sectes qui s'élèvent et se propagent, à la prédication de saints moines, comme ceux qui venus de Chine à pied apportèrent la doctrine du Zen dont nous parlerons bientôt.

Malgré les luttes, les schismes qui se déroulèrent pendant tout le XIVe siècle, les shôguns donc, ne cessèrent de régner, parfois en soldats, parfois en véritables princes de la Renaissance italienne, épris d'art et grands protecteurs des artistes, poètes et savants, constructeurs de palais, de temples, de monastères. Hideyoshi fut un des plus grands, et c'est à lui que l'on doit le merveilleux palais du Taikyoku.

Personnage étonnant que ce Toyotomi Hideyoshi, fils de paysans, de petite taille, très laid, d'une vitalité invraisemblable. Parvenu, mais homme de génie, prince du peuple, adoré de ses soldats, sorte de Bonaparte, resté très populaire au Japon. Au cours de sa vie guerrière, au milieu de ses expéditions en Corée, il rebâtit le magnifique palais d'Osaka, et bien d'autres, dont ce Taikyoku. A sa mort Iyeyasu Tokugawa prit le pouvoir avec maîtrise. Après le Bonaparte il fut un Richelieu qui donna à son pays deux siècles et demi de paix.

Si je m'étends un peu sur l'histoire du Japon, c'est qu'il me semble impossible de faire comprendre par un raccourci, l'âme de ce pays sans parler de quelques grands hommes qu'il vit naître et sans rappeler quelques événements transcendants.

Fidèle à l'exemple de ses prédécesseurs, on doit à Iyeyasu quelques très belles constructions, tel ce *palais du Nijo* où

il vécut. Bien que ce palais fût détruit par trois fois lors des incendies qui sont la rançon ordinaire de toutes ces constructions en bois. Selon l'usage japonais on le reconstruisit absolument pareil, chaque fois, en enrichissant ses jardins. Les peintures furent épargnées ainsi que les sculptures sur bois et sur métal. On pénètre d'abord dans de vastes vestibules et, chose étrange, on s'aperçoit en marchant que le plancher est légèrement sonore. On m'explique que cela est fréquent dans les palais, et que cela permettait au prince de savoir que des visiteurs approchaient et qu'il avait à se méfier. La méfiance régnait dans l'entourage des shôguns et derrière les riches cloisons étaient cachés des hommes d'arme prêts à bondir au premier appel. Nous arrivons bientôt dans une grande salle de réception où l'on a disposé d'admirables mannequins revêtus de robes somptueuses représentant les « daimios », ou seigneurs. Ils sont assis sur leurs genoux à la manière japonaise et des ministres les isolent du shôgun, qui est assis au bout de la salle n'ayant auprès de lui qu'un page qui porte sa grande épée. Après le parcours des immenses vestibules, lorsque l'on se trouve brusquement devant cette évocation du passé, elle surprend, inquiète et amuse. La visite se poursuit dans des salles dont les murs, mobiles, et qui rentrent les uns dans les autres, sont décorés de fresques à l'encre de Chine, du plus bel effet, représentant soit des saules au bord d'un lac, soit des tigres et des lions dans une forêt de bambous, des oies sauvages ou des hérons blancs. Le grand salon du Shôgun est décoré avec d'énormes pins (signe de la force). Une grande salle des armes se pare d'aigles et de gros et étincelants médaillons métalliques. Des sculptures ornent les boiseries de cèdres, représentant des animaux très variés. Dans les pièces des femmes : l'inévitable décoration des cerisiers en fleurs, des bouquets très colorés dans des vases, des pivoines. La chambre à coucher du Shôgun est tapissée de branchages sur lesquels des moineaux endormis ont l'air de veiller sur le sommeil. Tous ces motifs ont été peints par les plus grands artistes de l'époque (XVIIe). Les plafonds ne le cèdent en rien à ce luxe et les moindres ornements, poignées des panneaux, incrustations d'or et d'argent, ajoutent encore, s'il est possible, à la perfection d'une telle décoration. Ajoutons à cela que si vous faites glisser les panneaux dans leurs rainures, le jardin apparaît : un jardin japonais, c'est tout dire ! Tous les toits de cette somptueuse demeure, relevés en forme de tentes dans le style de Hafu de l'architecture japonaise, sont recouverts d'ornements d'argent et de grosses tuiles cylindriques portant le sceau du Maître. Le château est entouré de douves profondes sur l'eau

desquelles nagent des cygnes. C'est un des plus beaux lieux du monde.

Dans ce Kyoto qui recèle tant de merveilles, comment ne pas se rappeler les Temples d'Or et d'Argent (les Kinkakuji et Ginkakuji) qui restent comme une évocation du grand passé luxueux du XIVe siècle ! Le Temple d'Or se détache sur un fond de hautes verdures et baigne dans un lac. Son apparition est féerique. Il a été rebâti depuis peu avec la plus grande exactitude, selon la tradition. Il venait en effet d'être incendié en 1950 par un jeune bonze révolté, et son bois nouvellement doré a pris juste la patine qu'il faut pour ne pas accuser l'or, toujours excessif dans sa fraîcheur nouvelle. Cette merveille se réfléchit dans l'eau d'un petit lac, et l'on croit, de loin, voir les jolies dames de la Cour du Shôgun Yoshimasa, son constructeur, monter dans de légères embarcations parmi les pépiements d'oiseau de la jolie langue japonaise, les froissements de la soie des kimonos et le bruit sec des éventails. Les barques contournent les rochers, disposés pour figurer des tortues géantes dont on devine parfaitement la tête qui se dresse au-dessus de la carapace. Autour du lac les arbres, les fleurs, les brumes éternelles du Japon se déroulent comme en un rêve de féerie, et le cortège des barques se dirige vers quelque pavillon où va s'accomplir la « cérémonie du thé », le « cha no yu » : cha = thé, no yu = eau chaude.

Le cha no yu et le zen.

C'était, c'est toujours dans un endroit élu pour son calme que la fameuse Cérémonie du Thé doit s'accomplir, et la petite pièce du pavillon choisi doit remplir les conditions essentielles : pauvreté et pureté. Il s'agit d'y réunir plusieurs personnes et de créer avec elles un climat de paix. Oh ! comme l'on rêve aujourd'hui de telles cérémonies qui grouperaient autour d'un grand maître les petits maîtres dont nous dépendons ! Si les chefs d'État consentaient à s'asseoir autour d'un « cha no yu », observant le plus profond silence pendant une heure, je suis sûr que son envoûtement spirituel ferait sur eux un grand effet ! C'est ce que faisaient les terribles daïmos autour de Hideyoshi et les colères s'apaisaient aussitôt. L'union du Japon est sortie d'une tasse de thé vert faite en cérémonie. Pourquoi celle du monde n'en sortirait-elle pas? Sommes-nous donc devenus si barbares?

J'ai assisté à un tel rituel au Daitoku-ji (le monastère de la vraie perle) et j'en ai été fort impressionné. Né dans la religion bouddhiste, le cha no yu appartient à la secte zen

et s'attache surtout à la création d'un état d'âme où le geste, la pensée silencieuse, le dépouillement total, le maintien du corps, jouent un rôle prédominant autour d'une simple opération : verser avec une cuiller de bois de bambou de l'eau chaude au fond d'un bol sur des feuilles de thé, délayer et présenter le breuvage à un invité qui vous a regardé faire *en silence*. Cela n'a l'air de rien, c'est considérable ! En apprenant dans le silence à découvrir la beauté des humbles choses et à prendre conscience de la noblesse des gestes ordinaires, « on montre clairement à nos âmes ce que nos corps obscurément accomplissent » comme le dit si justement Paul Valéry.

Le mot zen provient étymologiquement d'un mot chinois : ch'an (méditation), et c'est un moine hindou qui en transporta la doctrine en Chine au VIe siècle. De là elle vint, plus tard, au Japon, vers le XIVe siècle. Doctrine aristocratique par excellence, certes, que celle de ce Zen qui cherche à créer dans l'homme l'état de « satori », c'est-à-dire illumination, l'euphorie suprême qui, en nous détachant de l'épreuve de la vie, ne nous interdit pourtant pas de saisir en un éclair tous les éléments de cette épreuve. C'est donc par la vie *vécue* que l'on arrive à cet état et non par les livres, les philosophies ratiocinantes ; dans une vie vécue selon la règle sainte du *tao*, mot créé par Lao-tseu et qui signifie la *voie*, le chemin vers une sorte de « néant », principe et raison de toutes choses, qui partent de lui et retournent à lui dans une double évolution sans fin, agissant à travers les oppositions du « yang » (mâle, soleil, terre) et du « yin » (féminin, lune, eau). Que vient faire la raison raisonnante de notre Occident dans ce complexe oriental, si simple mais qui dirige depuis tant de siècles la foule des Orientaux? Ils n'ont pas besoin de notre fameuse connaissance et de notre intelligence toujours insatisfaite. L'Oriental est plus proche de la vie que nous, qui sommes empêtrés de représentations intellectuelles. Et quand je dis la vie, c'est de celle qui anime les étoiles, les fleurs, les hommes, que je veux parler. Mais entendons-nous : pour saisir la vie il faut la connaître ! Le Zen ne nie pas la connaissance, il la possède au besoin, mais pour l'éliminer ensuite.

Ce sont les principes zen qui ont influencé les artistes des grandes époques, ceux qui ont fait les décorations des palais, ceux qui ont écrit ces poèmes japonais parfois goûtés chez nous et imités (Mallarmé), ceux qui ont imaginé la « cérémonie du thé », ceux qui ont développé l'art exquis des fleurs, des bouquets et des jardins. De même que dans un poème la rareté et l'isolement de quelques mots rend l'idée plus tendre et plus significative, de même dans un vase une fleur, une *seule* fleur peut vous éblouir par sa richesse, vous plonger dans un

abîme de réflexion, de rêverie, de souvenir. Et l'arrangement de plusieurs fleurs disposées en bouquet peut signifier que l'homme n'est sur la terre qu'en fonction du ciel. Voilà pourquoi, en définitive, c'est dans l'art des jardins que les grands esprits japonais du passé ont trouvé leur expression suprême :

D'un brin d'herbe que tu recueilles
Fais un très grand Bouddha doré.

Ce dicton zen donne la clé de tout cet art. Et j'en veux pour modèle le jardin de la Villa impériale de Katsura.

Les jardins de Katsura et du Ryoan-ji.

C'est à la fin du XVIe siècle que le grand Shôgun Hideyoshi eut l'idée de faire bâtir une villa entourée de jardins, qui seraient à la fois un ermitage de plaisirs et de méditations. Hideyoshi destinait ce lieu à un petit-fils d'empereur, le prince Toshihito, qui devait devenir un des princes les plus raffinés et les plus cultivés de son temps.

Il s'adressa au plus grand maître des jardins, Kobori Enshu, qui dessina et exécuta l'un des plus beaux jardins du monde, celui de la Villa Katsura. L'on peut à Kyoto visiter d'autres jardins impériaux presque aussi beaux. Dans l'un d'eux je remarquai une multitude d'énormes pierres non travaillées et disposées avec une irrégulière harmonie, près d'un vaste étang. J'appris qu'elles avaient été amenées de très loin, par des seigneurs, en hommage à leur empereur. On les groupait au cours des temps séculaires qui s'écoulaient aussi harmonieusement que se déroulent les événements de la nature. De même qu'il révère les arbres, les plantes, les eaux, le Japonais respecte la pierre qui concourt aussi à faire vibrer son âme amoureuse de cette divine nature.

Dans le jardin du Ryoan-ji ou temple du Dragon Pacifique, quinze pierres sont groupées dans un terrain rectangulaire cerné d'un mur bas recouvert de tuiles en auvent. Ce terrain, d'une cinquantaine de mètres de longueur sur le plus grand de ses côtés, est situé en contrebas des marches du temple sur lesquelles on peut s'asseoir pour méditer devant cette curieuse disposition. Un gravier très fin recouvre le terrain où sont enterrées quinze pierres moussues de différentes tailles, disposées de telle sorte que l'on ne peut en compter que quatorze à la fois. Le gravier, ratissé avec beaucoup de soin par les bonzes, exécute des volutes autour de chacun de ces petits rochers, pareil à l'eau qui se heurte en tourbillons autour d'un obstacle. Depuis le XVIe siècle on se

demande ce qu'a voulu signifier le moine zen Soami, d'ailleurs grand maître de la Cérémonie du Thé. D'après les principes du Zen, forme supérieure du bouddhisme, ce jardin enseigne, je crois, qu'il faut découvrir l'essence de l'homme non dans la ressemblance des choses, mais dans leurs aspects les plus secrets, les plus réduits, les plus dépouillés, qu'il faut arriver à la connaissance « Wu », c'est-à-dire à l'état dit de « Satori » vers lequel tendent tous les adeptes du bouddhisme zen, état que les Occidentaux peuvent difficilement atteindre et même soupçonner. Mais, m'affirmait un maître zen, le Satori tombe sur vous à l'improviste, quand vous avez épuisé toutes les ressources de votre être, quand vous avez éliminé de votre esprit la masse des croyances confuses amassées au cours d'une vie. Ces croyances il faut donc d'abord les bien connaître, mais quand vous les avez absorbées, rejetez-les de la même façon qu'André Gide disait à Nathanaël : Lorsque tu auras a lu ce livre rejette-le et sors pour vivre ! « Ne vous attardez pas où se trouve le Bouddha (c'est-à-dire le Sage, l'Éclairé) et passez rapidement où il ne se trouve pas. » Car l'ultime but des choses n'est pas limité par des règles et des mesures et il s'agit d'éveiller notre mental sans le fixer sur aucune chose. Lâcher prise, laisser les choses comme elles peuvent être, obéir à la nature de ces choses est le moyen d'être en parfait accord avec la vie. Tel est l'esprit de l'Orient bouddhiste qui me semble en parfaite opposition avec nos natures d'Occidentaux. Et pourtant comme l'exprimait une grande affiche dans le hall du Festival d'Osaka : *Why not East and West couldn't meet* (Pourquoi l'Est et l'Ouest ne pourraient-ils se pénétrer?) Serait-ce une question de temps et la civilisation universelle ne commence-t-elle pas? — A peine !

PIERRE BERTIN.

L'Europe vue de l'extérieur

(Schweizer Monatshefte, octobre 1960.)

Pour que la situation de l'Europe par rapport au monde non-européen ressorte en pleine lumière et avec tout le relief voulu, sans doute est-il besoin d'une expérience comme la mienne. Quatre ans durant, dans la force de l'âge, j'ai vécu, en effet, à Kadikoy, l'antique Calcédoine, sur la rive asiatique de l'Hellespont ; presque chaque jour, j'ai franchi la ligne de démarcation entre l'Asie et l'Europe, pour conduire mes enfants à leur école, située à Péra, et pour gagner ensuite l'Université, qui se trouvait au cœur du vieil Stamboul, et, soir après soir, nous avons contemplé de notre maison d'Asie le coucher du soleil sur la rive européenne. Mais que signifiaient ces termes? Où finissait l'Asie et où commençait l'Europe? Quel rôle jouait ici la géographie physique? Aux yeux du voyageur empruntant l'Orient-Express en direction de Vienne, il fallait attendre, semblait-il, d'avoir atteint le sol hongrois pour se sentir vraiment en Europe. Mais, dans le sens inverse, dès Budapest, bien des traits asiatiques et orientaux s'imposaient déjà. Et, pour le passager du bateau de Brindisi au Pirée, qui suivait cette route pour la première fois, c'était bien un monde levantin qui surgissait à son regard dès le débarquement ; mais, à l'arrière-plan de l'estaminet où il buvait un café turc, le même voyageur apercevait la silhouette de l'Acropole ; comment eût-il pu oublier qu'Athènes est assurément la source principale de la culture que nous appelons européenne? Au reste, dans cette ville où je ne trouvai le moyen de faire comprendre au garçon, en aucune langue que je connusse, le désir que j'avais d'une paille pour boire mon café glacé, dès que me revint à l'esprit le vieux terme homérique qui, dans *l'Iliade*, désigne le roseau, le contact aussitôt se rétablit entre nous et le garçon comprit mon vœu.

Un autre souvenir encore. Au cours de ces années d'exil en Turquie, nous nous étions rendus un jour en excursion à Brousse, cette ancienne capitale des Osmanides, dont les splendeurs architecturales s'étendent noblement, dans un paysage grandiose, aux pieds de l'Olympe de Bithynie. Revenu à Stamboul, je décrivis avec enthousiasme à l'un de mes collègues turcs ce joyau de son art national, mais il m'expliqua en souriant qu'il n'avait jamais mis les pieds à Brousse et n'avait aucune intention de suivre mon exemple ;

en matière d'architecture, il préférait l'Opéra de Paris. Et comme je lui confiais que j'avais honte, pour ma part, d'instituer fût-ce une simple comparaison entre les lourdes fontaines néo-romantiques de la Place de l'Hippodrome à Stamboul — don de Guillaume II au sultan Abdul-Hamid — et les ravissantes fontaines rococo de Ahmed III, mon ami turc m'exprima sans hésitation sa préférence décidée pour l'art berlinois. Aussi bien, lorsque nous dûmes liquider notre mobilier, trouvâmes-nous sans peine des amateurs pour notre tapis européen, tissé à la machine, et autres horreurs du même genre, tandis que nous avions le bonheur de pouvoir mettre la main sur quelques précieux tapis de Ouchak, chefs-d'œuvre de l'ancien art ottoman. Ainsi nous trouvions-nous confrontés à de nouvelles questions concernant l'Europe, sa nature essentielle et sa situation par rapport au reste du monde. Alors que, en vrais Européens, nous n'éprouvions que dégoût pour les produits d'une civilisation vouée à la machine, il semblait justement qu'à de pareils produits se trouvât lié le prestige même de l'Europe, un prestige dont nous n'avions jusqu'alors aucune idée. Que signifiait ce phénomène? Que signifie aujourd'hui l'Europe pour le monde non-européen?

Nature et frontières de l'Europe.

A partir de ces expériences personnelles, deux problèmes se posent, qui sont peut-être aujourd'hui plus pressants que jamais. D'abord, qu'est-ce que l'Europe et jusqu'à quelles frontières s'étend la réalité que nous pouvons désigner par ce terme? Ensuite — et la seconde question tient de très près à la première, — quelle est la place de cette Europe dans le monde actuel, quel rang faut-il lui attribuer et quelle impression fait-elle aux parties non-européennes de la terre?

Pour ce qui est, d'abord, de la première question, personne ne contestera aujourd'hui qu'une définition géographique de l'Europe n'a qu'une signification très limitée et que, si elle ne se fonde sur des critères plus larges, elle reste arbitraire. L'Europe est une réalité spirituelle qui, au cours de l'histoire universelle, s'est constituée dans une certaine région et qui y a déterminé un certain type de civilisation ; cette unité de civilisation, spirituelle et morale, distingue le concept d'« Europe » des concepts comme « Asie », « Afrique » et même « Amérique », qui ne sont que des notions collectives ressortissant à la géographie culturelle, des termes artificiels nés d'une certaine propagande politique, sans vrai contenu racial et biologique, tandis que l'« Europe » constitue une authentique et réelle unité de civilisation.

La prétendue réalité commune que s'attribuent Asiatiques ou Africains n'est, dans le meilleur des cas, qu'un lien qui dérive lui-même de la vraie communauté — celle de l' « Europe » — et qui se fonde sur le combat mené contre cette communauté, quelque chose, par conséquent, de purement négatif, et que viennent perturber en sens opposés les influences idéologiques qui tiraillent Asiatiques et Africains entre les pôles adverses de l'Europe libre et du monde communiste. Au reste, en tant que l' « Europe » constitue un ensemble civilisationnel, une des plus grandes civilisations de l'histoire mondiale, un patrimoine commun, d'ordre religieux, spirituel et moral, un système original de valeurs liant entre eux tous les « Européens », on ne saurait, à ce titre, la mettre en comparaison qu'avec ces ensembles civilisationnels bien définis que représentent la Chine, le Japon, l'Inde ou l'Islam. Le cas de l'Amérique est d'une extrême complexité, et nous y reviendrons tout à l'heure.

En fait, on peut appliquer à l'Europe ce que dit Fustel de Coulanges à propos de chaque nation singulière : que le véritable patriotisme se fonde moins sur l'amour du sol que sur le passé d'une communauté à laquelle nous appartenons, sur le respect que nous éprouvons pour les générations qui nous ont précédés, sur notre profession de foi à l'égard du patrimoine spirituel qu'elles ont amassé et qu'elles nous ont légué. Plus forts sont ces sentiments et plus l' « Europe » est authentique et vivante. C'est selon ce critère qu'il faut mesurer le degré d'authenticité de l'enthousiasme actuel pour l'Europe, et constater alors combien, malgré tout, l' « Europe » était plus vivante dans le passé, lorsque les bases spirituelles et morales propres et communes aux peuples européens — traditions antique et chrétienne et tout ce qui est issu de leur fusion — constituaient une réalité intangible et incontestée, tandis qu'à l'heure présente elles sont devenues la risée de certains intellectuels.

Cela ne signifie aucunement que, si nous voulons échapper au péril d'un chauvinisme étendu à tout un continent, il ne nous faille, bien entendu, considérer d'un œil critique l'histoire des peuples européens avec tout ce qu'elle comporte d'erreurs et de fautes. Mais, bien loin d'exclure notre devoir de fidélité à l'égard de ce patrimoine, pareil examen de conscience suppose, tout au contraire, une telle continuité ; seul, en effet, ce patrimoine est en mesure de fournir à notre autocritique ses étalons spirituels et moraux et, sans lui, nous n'éprouverions même pas le besoin d'examiner notre passé. C'est pourquoi un ouvrage comme celui de Karl Schmid, *Orgueil et angoisse*, qui, pour inspirer aux Européens le

besoin plus pressant d'une radicale *metanoia*, va jusqu'à nier cette continuité, porte lui-même, de façon paradoxale, un très authentique témoignage en faveur de ce dont il fait cependant si bon marché.

Il n'y a pas lieu de décrire ici le contenu de ce patrimoine, d'en chercher les origines et d'en suivre la croissance. Il nous importe bien plutôt de nous demander si cette considération nous est d'un grand secours pour définir les frontières de l'Europe. Ne sommes-nous pas réduits à cette alternative : ou renoncer à tenir compte d'aucune référence géographique, ou bien, pour aboutir à une définition plus rigoureuse, limiter à l'excès les frontières géographiques de l'Europe? Devons-nous y inclure l'Amérique ou la Russie (pour autant que nous soyons en droit d'opérer, à l'égard de ce pays, une soustraction idéologique et d'admettre l'existence d'une Russie simplement ensevelie sous la pluie de lave surgie du cratère communiste)? Mais, si nous refusions cette inclusion, comment pourrions-nous justifier que ces deux immenses pays partagent avec nous des éléments essentiels de notre civilisation?

Il est clair qu'une seule solution est ici possible : reconnaître que le terme « Europe », en tant qu'il désigne un système commun de civilisation, de valeurs et de sentiments, renvoie à une notion fort différenciée, brillant de multiples facettes et comportant un grand nombre de degrés. Pareille notion n'a rien de monolithique, rien de cliché et, encore que cette affirmation soit aussi méconnue que véridique, il faut bien voir que ce qui constitue l'essence même de l'Europe est unité dans la diversité ; c'est pourquoi tant d'entreprises qui visent aujourd'hui à l' « intégrer » dans un esprit centralisateur reposent sur une erreur tragique et ne sont pas loin de trahir sa vraie nature.

L'Angleterre et l'Espagne.

Il suit de là que le domaine propre à la civilisation européenne répugne à se trouver enserré dans des frontières rigides, car l'un de ses principes est l'extrême variabilité de son thème de base. A cet égard il n'est guère meilleur exemple que celui de l'Angleterre, dont on n'a jamais reconnu à son vrai prix la signification originale et l'importance capitale du point de vue européen. Aujourd'hui encore, des deux côtés de la Manche, nous sommes victimes de graves malentendus quant aux relations entre le « continent » et ce royaume insulaire qui se trouve situé, de façon quasi providentielle, à ses avant-postes. Il faut bien voir que l'Angleterre atteste, de la manière la plus éclairante, ce que nous avons défini

comme le caractère le plus essentiel de l'Europe — le fait qu'elle soit une unité dans la diversité, — car, si ses traits originaux sautent aux yeux, il n'est pas moins évident qu'elle appartient à l' « Europe », en tant que centre bien défini de civilisation. Depuis l'époque où des missionnaires partirent de Grande-Bretagne pour évangéliser l'Europe centrale, l'apport de l'île a toujours été fort important dans cette œuvre de l'histoire qu'on désigne par le terme « Europe ». Caractérisée par ce double trait — qui lui est propre — de faire partie de l'Europe et d'en être cependant séparée par un étroit bras de mer dont la signification est considérable pour l'histoire du monde, elle a joué dans l'évolution spirituelle, politique et économique de la civilisation européenne un rôle de tout premier ordre, dont on ne saurait faire abstraction et qu'aucun autre peuple n'aurait pu jouer à sa place. Grâce à sa situation insulaire, elle a pu se tenir, dans une certaine mesure, à l'écart des querelles continentales, suivre sa propre voie au sein de la civilisation européenne et se consacrer librement, à travers la terre entière, à une expansion grâce à laquelle une si grande part de cette terre est devenue « européenne ».

C'est à plusieurs nations — dont ces peuples d'Europe orientale et sud-orientale aujourd'hui submergés par le flot de lave communiste : Polonais, Hongrois, Serbes, Croates — que revient en commun l'inappréciable mérite d'avoir protégé l'Europe contre la tyrannie arbitraire, contre le rouleau compresseur asiatique, de lui avoir épargné, par conséquent, le terrible destin que devait connaître la Russie. Mais, si l'Europe à pu échapper également à tous les despotismes surgis de son propre sein, si elle a pu se développer comme unité dans la diversité, elle le doit avant tout à l'Angleterre et à la situation de ce pays.

Il a fallu pour cela que les Anglais poursuivissent inlassablement une politique de renversements d'alliances, de froide réserve, de constant investissement des forces extra-politiques, cette *balance of powers* qui leur a valu une si suspecte réputation et qui, même s'ils l'avaient toujours menée avec le maximum d'intelligence et en évitant toute sécheresse de cœur, les eût nécessairement rendus odieux aux continentaux. Le résultat final a été l'anarchie de l'Europe. Il n'en importe que davantage que, maintenant que la page est tournée sur cette époque de l'histoire, l'Angleterre éprouve elle-même le sentiment de constituer une partie de l'Europe, et qu'elle soit reconnue comme telle par les États continentaux, eux-mêmes unis entre eux par des liens politiques et économiques. Mais cette association de l'Angleterre doit se faire sous une forme qui tienne compte de la situation parti-

culière de la Grande-Bretagne aux lisières du continent, comme centre d'un monde anglo-saxon qui constitue une part si importante de l' « Europe d'outre-mer », et comme intermédiaire politique et économique entre l'Europe et le reste du monde. Si, faute de prendre en considération cette situation particulière, l'Europe s'organisait en rejetant l'Angleterre, elle se mutilerait elle-même de la façon la plus impardonnable.

Mais il existe un autre État européen, l'Espagne, qui, à beaucoup de titres, ressemble à l'Angleterre. Il connaît lui aussi le demi-isolement d'une situation géographique qui le tient aux lisières du continent, au-delà de la barrière pyrénéenne qui correspond à ce qu'est la Manche pour la Grande-Bretagne ; et, malgré tout, depuis Sénèque jusqu'à Ortega y Gasset, en passant par Cervantès et par Ignace de Loyola, sa contribution à la civilisation européenne et au développement historique de l'Europe est quasiment inestimable. En même temps l'Espagne est le pays européen qui, dans l'expansion de l'Europe à travers l'univers, a joué un rôle qu'on ne peut comparer qu'à celui de l'Angleterre, en sorte qu'aujourd'hui l'espagnol comme langue mondiale rivalise avec l'anglais. Sur cette situation particulière de l'Espagne, on trouvera des développements très éloquents et très instructifs dans le livre, par ailleurs fort recommandable, de Luiz Diez del Corral, *le Rapt de l'Europe*, dont il vient de paraître une bonne traduction allemande (Beck, Munich, 1959).

L'Europe d'outre-mer.

Nous sommes ainsi conduits à nous demander quelle place il nous faut attribuer à ce que nous avons appelé, faute d'un meilleur terme, « l'Europe d'outre-mer », c'est-à-dire l'Amérique du Nord et du Sud et les autres régions d'outre-mer que la conquête et la colonisation européennes ont marquées de leur empreinte. Quel est le rapport entre ces régions et l'Europe « proprement dite », l'Europe métropolitaine?

Pour répondre de façon satisfaisante à cette difficile question, le mieux est certainement de voir dans ces régions des filiales de la mère patrie européenne qui sont devenues indépendantes, ou, mieux encore, en donnant à ce terme le sens qu'il avait pour les anciens Grecs, des « colonies » dont la relation à l'Europe ressemble à celle de Syracuse, de Marseille et de la Grande Grèce à l'égard de l'Hellade. Il faut cependant ici faire quelques importantes réserves et apporter de nécessaires précisions. S'il est vrai que le patrimoine européen soit devenu aussi pour ces terres lointaines un élément

constitutif essentiel, les conditions dans lesquelles s'est effectué ce processus et les alliages auxquels il a donné lieu font qu'aujourd'hui la différence est plus grande entre l'Amérique et l'Europe qu'entre les pays situés au cœur de l'Europe et ceux qui se trouvent à sa lisière, Angleterre et Espagne. Ce qui unit le tout est assez important pour que le terme d' « Occident » s'applique à une authentique réalité ; il ne permet pas cependant d'élargir jusqu'à ces colonies l'usage du concept « Europe ».

D'abord il ne faut pas oublier que la différence de civilisation entre l'Europe et ses filiales tient en partie à ce que les pays qui ont joué le plus grand rôle dans cette colonisation furent justement les deux puissantes nations situées aux lisières européennes : l'Angleterre et l'Espagne (à laquelle il faut adjoindre le Portugal). Si l'Angleterre constitue déjà un monde à part, à plus forte raison et combien davantage l'Amérique du Nord, et, si la relation de l'Espagne à l'Europe est déjà très particulière et fort lâche, il est clair qu'il ne faut pas s'attendre à un rapport très différent en ce qui concerne l'Amérique latine. Et cela d'autant moins que, dans la grande majorité des pays américano-ibériques — l'exception la plus notable étant l'Argentine, — la colonie européenne, avec les éléments dirigeants qu'elle a mis en place, s'est greffée — par opposition à ce qui se passait en Amérique du Nord — sur un fond de population indienne dont l'importance numérique était déjà considérable, qui l'emporte souvent aujourd'hui et qui, dans beaucoup de pays — surtout au Mexique —, fait de plus en plus sentir la marque de sa prédominance dans les domaines culturel et politique.

Quant à l'Amérique du Nord, s'il est vrai que du point de vue biologique et lorsqu'on envisage les composantes génétiques de sa civilisation, elle est beaucoup plus « européenne », à un autre point de vue on aboutit à une conclusion inverse. Les États de l'Amérique latine ont reçu, en effet, leur empreinte européenne d'une couche d'hommes qui avaient conservé, dans l'ensemble, la continuité culturelle, politique et morale d'un catholicisme méditerranéen ; l'Amérique du Nord, au contraire — à l'exception du Canada français, dont les sources sont comparables à celle des États américano-ibériques, — a subi, depuis les *Pilgrim Fathers*, l'influence dominante d'hommes que liait une commune protestation, à la fois politique et religieuse, contre cette continuité et qui s'efforçaient de promouvoir une nouvelle civilisation démocratique. Ainsi, pour l'Américain du Nord, Mexico, Taxco, Oaxaca ou Lima sont devenus un morceau du « vieux monde », qui constitue, pour les touristes blasés

de Detroit ou de Chicago, un ersatz d'Europe à bon marché, assaisonné d'exotisme indien, et les attire en troupes si nombreuses que l'afflux des étrangers venant des États-Unis tient aujourd'hui une place essentielle dans l'équilibre des comptes mexicains.

Tout cela n'empêche d'ailleurs aucunement ce fait étrange que les États d'Amérique latine — y compris l'Argentine dont on pouvait penser que sa population d'origine presque exclusivement européenne aurait dû faire d'elle un « Canada du Sud », — sous l'effet d'un vieil anticolonialisme, par ressentiment contre l'Amérique du Nord, si riche, si puissante, si différente aussi, par exotisme indien également, sont de plus en plus tentés de prendre, à l'O.N.U. le parti des peuples afro-asiatiques. Ils augmentent ainsi le danger que court l'Organisation mondiale de New York — où siègent et votent des tribus africaines, mais non des pays comme la Suisse et l'Allemagne — de devenir un instrument de domination des non-Européens sur les Européens (au sens large du terme).

A ces remarques, qui ne sauraient être qu'allusives, il faut ajouter que, dans les pays d'outre-mer qui, comme l'Amérique du Nord et l'Argentine, ont été peuplés presque exclusivement d'émigrants, on peut observer un caractère que, dans le cas de l'Argentine, Ortega y Gasset a mis en lumière de façon convaincante (*cf.* ses *Intimités argentines*, reproduites au tome I de ses Œuvres complètes). Ces pays, en effet, n'ont de cesse de se distinguer de la mère patrie, ne fût-ce que parce que, en face de la nation-mère, qui est typiquement une « société liée au sol et organique », ils présentent eux-mêmes l'image d'une « société abstraite et alluvionnaire ». Ortega y Gasset montre parfaitement toutes les conséquences de cet état de choses, avec toutes les réserves qui s'imposent.

On ne peut guère douter que nous ayons là une importante clé pour comprendre, dans son ensemble, la différence entre l'Europe et ses « métastases » d'outre-mer. A quoi s'ajoute une autre particularité de ces sociétés « alluviales », dont les États-Unis nous fournissent l'exemple le plus pur. Par rapport au continent d'où ils sont originairement issus, ils expriment les traits communs et les communes tendances évolutives d'une façon qu'on jugera, suivant le point de vue adopté, ou « plus grossière » ou « plus pure », sans inhibitions ni atermoiements ; constituant de la sorte ce que Leo Ferrero appelle un « miroir grossissant de l'Europe », ils se vouent entièrement à l'avenir et au progrès, et leur milieu de culture est assez particulier pour qu'ils puissent, à la limite, s'accorder avec un homme comme Khrouchtchev qui, lorsqu'on lui fit visiter la cathédrale de Reims, marqua sa répugnance, ne

s'intéressant qu'aux usines et aux ouvriers. Il n'est pas impossible que, comme l'avait déjà prédit Tocqueville, la société de masses, de type moderne, trouve, dans une telle atmosphère, un moyen de se développer plus librement, mais cela seulement pour autant et aussi longtemps qu'elle n'est pas freinée — comme c'est le cas aux États-Unis — par ses propres traditions religieuses et politiques, et par le sentiment d'appartenir à un ordre social hérité de son propre passé, et qui est en train de se défaire.

Civilisation mondiale européenne?

Mais nous nous éloignons bien davantage encore de l'Europe et de la communauté civilisationnelle qu'elle représente, lorsque nous considérons des pays comme la Turquie et le monde islamique. Il est sûr que, cette fois-ci, nous tournons délibérément le dos à l'Europe, et néanmoins il s'agit bien d'un domaine intermédiaire où l'on peut parler, entre civilisations, de très étroites relations de voisinage et d'une influence mutuelle et féconde, relations d'un type qu'on a cherché à définir au début de cet article en rappelant des souvenirs personnels. Faisons un pas de plus, et nous nous heurtons au dernier grand problème, celui de l'attitude présente de la terre entière par rapport à l'Europe. N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui la civilisation européenne triomphe sur toutes les autres, et ne peut-on prévoir l'instauration, pour la première fois, d'une véritable civilisation mondiale? En dépit de tous les ressentiments des peuples non-européens, l'Europe, avec ses filiales d'outre-mer, n'est-elle pas en train de transformer aujourd'hui le globe tout entier en une unique « colonie » européenne?

En un certain sens, le fait est indéniable. Ce sont des formes européennes de vie, des mœurs sociales européennes, des types européens d'économie qui ne cessent de se répandre jusque dans les coins les plus isolés de la terre. Grâce à ses incroyables performances spirituelles et morales, uniques en leur genre, l'Europe a réalisé ce miracle que ce petit cap avancé de l'Asie soit devenu le foyer originel d'une civilisation mondiale qui sert aujourd'hui de modèle, directement ou indirectement, au monde entier, qui lui enseigne une manière de vivre née en Europe et devenue maintenant un modèle que tous les hommes veulent imiter, et, avec ces modèles, en même temps des méthodes permettant de réaliser effectivement un tel mode de vie. C'est bien là ce que signifie, chez tous les peuples non-européens, l'aspiration de plus en plus pressante, de moins en moins liée à des traditions autochtones, vers ce qu'on

appelle le « développement ». Cinéma, microscope, moteur à explosion et machines — toutes choses qui n'ont pu naître que dans les conditions particulières de la civilisation européenne et qui sont les fruits d'un arbre dont les racines plongent vers Athènes, Jérusalem et Rome, de ce même arbre sur lequel ont mûri la religion, l'art et la science de l'Occident — règnent maintenant partout, et les langues européennes servent aujourd'hui de moyen de communication entre tous les peuples, voire entre les populations hétérogènes de maints pays d'Asie et d'Afrique.

Tout cela est aussi vrai qu'important. Comment parler d'un « déclin de l'Occident » ou simplement d'une perte d'influence pour l'Europe, alors qu'il s'agit en réalité d'un triomphe tel que n'en avait encore connu aucun centre de civilisation?

Mais il s'agit naturellement d'un triomphe fort ambigu. Comme le notait déjà Paul Valéry, il y a plus de quarante ans, dans son essai encore si actuel sur *la Crise de l'esprit*, une telle « diffusion de la culture » se paie nécessairement d'un incroyable dilution, voire quelquefois d'un véritable empoisonnement, de son idée. L'esprit d'une civilisation ne se sépare pas de ses racines, qui sont, dans le cas présent, le christianisme, l'humanisme et tout ce qui en dérive ; or de telles racines peuvent-elles se transplanter? C'est une question à laquelle il semble difficile de donner une réponse optimiste. Que les idées venues de l'Europe perdent, en se diffusant, l'essentiel de leur portée et de leur densité, la preuve en est que l'occidentalisation extérieure du monde n'a pas été jusqu'à présent capable d'universaliser, à la mesure de la terre entière, un ordre international fondé, dans le passé, sur le centre civilisationnel que constituait l'Europe (1). C'est une des raisons qui rendent si grave le problème du développement économique des pays non-européens ; font, en effet, défaut aujourd'hui les conditions juridiques et morales que présuppose un développement conforme aux règles d'une libre économie mondiale. Tant que la Belgique garantissait les emprunts congolais, ce pays pouvait trouver, pour son développement, des capitaux sur le marché financier de l'Occident à 4 %, car cet argent pouvait librement circuler au sein d'un ordre international qui est celui de la civilisation européenne ; aujourd'hui que le Congo est sorti de cet ordre, un taux d'intérêt de 20 % serait encore insuffisant.

(1) Sur ce point, je ne puis que renvoyer à mon livre, *Internationale Ordnungheute* (« Ordre international aujourd'hui »), Erlenbach, Zurich, 1954

Le danger que représente une occidentalisation du monde qui se limite aujourd'hui à la diffusion d'une *pseudo-culture matérialiste* se trouve encore aggravé dans la mesure où, dans le domaine propre de la civilisation européenne, nous assistons également davantage à un appauvrissement et à une falsification analogues et que nous donnons nous-mêmes, de plus en plus, le mauvais exemple. Et la situation est, à cet égard, d'autant plus sérieuse que, sous le poids de la diffusion chez elles de notre propre culture, les cultures non-européennes se trouvent en même temps broyées et déchirées, ce qui entraîne des conséquences destructrices dont le Japon nous offre un terrible exemple. Notre seul espoir — celui qu'ont exprimé, avec plus ou moins de confiance, des hommes comme Toynbee, Luiz Diaz del Corral et Christopher Dawson — est que le triomphe de la culture européenne à travers le globe, qui a été jusqu'ici tellement sujet à caution et si imparfait, voire si trompeur, se mue en triomphe authentique et complet, c'est-à-dire dépasse le simple niveau de la culture matérielle et instaure le règne mondial de la civilisation spirituelle et morale née en Europe.

A cet égard, notre responsabilité est plus grande que celle de personne. Pour remplir notre devoir envers nous-mêmes et envers ce monde qui, au prix souvent de bien des malentendus, prend modèle sur nous, il ne s'agit, ni de nous humilier et de nous rabaisser, ni de verser des cendres sur notre tête, mais, tout au contraire, de reprendre conscience de ce que représente l'héritage de notre civilisation, de lui demeurer fidèles avec une inébranlable conviction. Si l'Europe est devenue la mère d'une culture qui s'étend aujourd'hui sur le globe tout entier, c'est parce qu'elle se trouve plus proche des sources mêmes de la civilisation ainsi dispersée. C'est pourquoi — en dépit d'un affaiblissement politique et économique, qu'on aurait tort d'ailleurs de s'exagérer — l'Europe, à ce titre, reste maintenant, disons même qu'elle est plus que jamais d'une importance réellement exceptionnelle, d'une telle importance qu'en admettant que la disparition de l'un quelconque des grands centres de civilisation qu'on peut lui comparer dût être une tragédie, celle de l'Europe serait pour notre planète une impensable catastrophe. C'est à cette aune que nous devons mesurer notre responsabilité et choisir, en conséquence, la direction qu'elle nous indique : celle du courage, de la confiance en soi, de la fidélité à nous-mêmes.

WILHELM RÖPKE.

(Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac.)

L'Europe et les pays sous-développés

OPULENTS ET FAMÉLIQUES

Après avoir publié l'article « La Faim des Autres » dans lequel Georges Elgozy présentait les données caractéristiques du problème du « sous-développement », la Table Ronde *a demandé à plusieurs personnalités — que leurs responsabilités et leurs compétences particulières désignaient à son choix — de proposer une doctrine d'action en faveur du « tiers-monde ».*

Les réponses de MM. Pierre Mendès-France et Edgar Faure sont reproduites ci-dessous, avec les premiers commentaires de notre collaborateur. La livraison prochaine comprendra les textes de MM Georges Balandier, Alain Peyrrefitte et René Pleven, assortis des conclusions de Georges Elgozy.



RÉPONSE DE M. EDGAR FAURE

La question est qu'une partie importante de l'humanité ne veut pas être laissée en arrière dans une véritable promotion de l'espèce. Elle veut jouer le rôle d'homme à part entière, pour employer une expression à la mode. Et, pour le faire, elle se livrera, si on ne lui en donne pas le moyen par des méthodes raisonnées, à toutes sortes de mouvements violents, confus, désordonnés, peut-être absurdes, et dont elle subira les conséquences, peut-être cruellement. Mais nous aussi et peut-être d'ailleurs non moins cruellement. Comment résoudre ce problème? Comment faut-il l'aborder? Il faut l'aborder par une aide extérieure. Évidemment. Car ces pays ne peuvent pas, par eux-mêmes, résoudre la tâche qui leur est impartie.

Ils ont cependant des moyens, à condition d'être catalysés et d'être stimulés et aidés par l'extérieur. Le problème est plus facile à régler qu'on ne le pense. Car ils ont, si je puis dire, l'épargne sans épargne, un capital sans capital. Capital et épargne sont la force de travail. Dans ces pays-là la force de travail n'est jamais utilisée à plein. Les gens ne travaillent pas ou ne travaillent qu'une partie du temps, travaillent mal ou travaillent moins qu'ils ne travailleraient avec d'autres techniques. Il y a donc là une Chine où l'on applique la formule que l'on a appelé, M. Dumont, je crois, des travaux pharaonesques et lilliputiens : pharaonesques, parce qu'ils ont l'envergure et l'ambition, qui évoquent les anciens maîtres

de l'Égypte ; lilliputiens, car à défaut de toute mécanisation et d'un outillage suffisant, ils travaillent selon les méthodes les plus primitives. Nous avons vu en Chine la construction de maisons faites à la main, le transport à dos d'homme du matériel nécessaire ; le pont dépourvu de tout appareil de levage, et c'est ainsi cependant que l'on a jeté sur le Yang-tsé-kiang un pont d'un kilomètre et demi de long, avec des ascenseurs, portant un autostrade et une voie ferrée. Il y a donc là une réserve énorme de capital humain, de capital force inemployé dans ces pays. Et à condition que nous donnions l'impulsion nécessaire, il sera plus facile ensuite de progresser. Mais cette aide préalable qui est nécessaire, doit, à mon avis, remplir un certain nombre de conditions.

En premier lieu, cette aide doit être désintéressée. Elle doit n'être accompagnée d'aucune condition politique, ni, à plus forte raison, de conditions militaires. C'est une grave erreur de subordonner une aide à l'adhésion d'un pays à un bloc stratégique quelconque. Ces pays veulent échapper à la tradition coloniale et il ne faut donc pas les y replonger. L'aide extérieure doit être purement désintéressée et doit respecter les fiertés nationales. En comprenant bien, elle exige l'intervention de l'État.. On peut cependant se poser la question de savoir si le capitalisme privé ne pourrait pas suffire à remplir cette tâche. Je pense que ce capitalisme peut jouer un rôle. Car je suis un économiste libéral, quoique néo-libéral, et je crois que le moteur des économies libérales est un levier puissant, un créateur puissant de progrès et de richesse. Mais je le dis très franchement : jamais le capitalisme privé ne pourra résoudre le problème des pays sous-développés. Il peut assurer une action d'appoint, ou il peut être utilisé par canalisation par les États qui, eux, organiseront l'aide planifiée nécessaire. Il y a à cela beaucoup de raisons : insuffisance des capitaux disponibles, difficulté d'assurer des garanties suffisantes, et surtout variété de rémunération des investissements. Vous trouverez des capitaux privés pour s'investir dans une exploitation minière, par hypothèse rentable, ou dans une exploitation pétrolière, mais vous ne trouverez pas de capitaux privés pour construire des ports, pour faire l'infrastructure routière ou des barrages. Enfin, le capitalisme privé doit être utilisé avec beaucoup de prudence. Car il ne faut pas donner, aux peuples sous-développés, l'impression d'une colonisation économique remplaçant la colonisation politique. Le système d'exploitation pétrolière que l'on a appelé *fifthy fifthy* tombe déjà sous cette objection. Beaucoup de peuples arriérés, ayant des réserves pétrolifères, commencent à considérer que les compagnies étrangères les exploitent quand elles gardent 50%. C'est pourquoi d'ailleurs M. Mattéi a proposé la fameuse formule : 75-25. Donc le capital privé sera insuffisant. Il faut une intervention des puissances publiques des pays industrialisés. Et quelle intervention?

Ma troisième proposition est que les interventions ne doivent pas être bilatérales. Ou du moins ne doivent pas être seulement bilatérales. Il est normal évidemment qu'un pays comme le mien

continue de s'occuper particulièrement de la promotion technique et économique des peuples d'Afrique qui entrent dans la Communauté française. Mais ce sont là des raisons historiques et institutionnelles.

Pour résoudre l'ensemble du problème par une aide internationale, il ne faut pas se limiter à des séries d'aides isolées. Car, premièrement, elles ne pourraient pas couvrir tout le problème. Deuxièmement, elles comporteraient des gaspillages. Troisièmement, elles comporteraient des surenchères. Enfin, quatrièmement, elles comporteraient des inconvénients d'ordre politique.

En réalité, l'œuvre de promotion des pays sous-développés exige une double planification : une planification chez les États donataires (j'emploierai ce terme pour abréger) et une planification chez les États donateurs. Il faut une planification chez les États donataires, car il y a de grandes irrégularités dans ce schéma. Vous avez des pays, par exemple, qui sont petits, mais qui disposent de richesses importantes parce qu'ils ont du pétrole, comme l'Irak ou Barein. Ces pays sont qualifiés par la notion technique du *capitalisme apposé*, car ils ont un capitalisme qui n'est pas le leur. Vous avez un pays voisin qui pourrait en profiter et qui n'en profite pas. Et des économistes qui ont étudié ce problème sont arrivés à la conception selon laquelle il sera nécessaire de procéder à la construction schématique de ce qu'on a appelé les grandes unités interterritoriales qui seront le cadre d'applications de l'économie de promotion reposant sur ce que M. Perroux appelle les *pôles de développement*. En installant dans tel ou tel point du globe ce qu'on appelle un pôle de développement qui peut être une industrie, telle que l'industrie sidérurgique, une activité portuaire, ou autre, on arrive à un phénomène d'induction économique qui dépasse souvent le cadre territorial de l'État où ce pôle de développement a été investi.

D'autre part, il faut également obtenir un effort de planification analogue de la part de tous les pays donateurs, de façon qu'ils mettent leurs ressources en commun, et qu'ils puissent justement entreprendre de leur côté cette planification générale. C'est ici que j'aborde rapidement le problème qui domine ce sujet et qui est celui de la relation qui existera dans cette œuvre à accomplir entre les États capitalistes ou libéraux et les États communistes. C'est ici la grande question. Faut-il envisager un système uniforme et associé? Vous savez déjà que c'est cette seconde thèse qui a ma préférence. Et je voudrais vous en donner très brièvement les raisons. Cette controverse a été décorée par M. Moussa d'un nom scientifique. Il a parlé de la conception *agonistique* de l'aide qu'il oppose à la conception universelle. Eh bien ! je suis résolument opposé à la conception agonistique ou antagonistique et ceci pour les raisons suivantes.

Premièrement, la surenchère. La rivalité dans l'exercice de l'aide aboutira à du gaspillage et à des erreurs politiques. L'Union soviétique d'un côté, l'Amérique ou les pays occidentaux de l'autre seront tentés peut-être d'amener dans leur camp tel ou tel pays. Il en résultera des déperditions de forces et un jeu de

surenchère. En second lieu, dans cette rivalité, je crains que l'Union soviétique ne se montre plus adroite que le bloc occidental. Il me suffira de vous citer à cet égard un extrait pris dans *le Figaro* d'une déclaration qui avait été faite à la Conférence afro-asiatique du Caire par le délégué soviétique. Voilà ce que dit le délégué soviétique aux pays africains et asiatiques : « Nous pouvons vous construire une usine, un système de transport ou un centre de recherches, une université, un hôpital ou un institut culturel. Nous pouvons vous envoyer nos spécialistes. Dites-nous vos besoins. Et nous sommes à même de vous donner n'importe quelle assistance, que ce soit par des crédits, par une technique ou par n'importe quel autre moyen.

« Notre seule limite est celle des possibilités économiques de l'Union soviétique. Nous ne cherchons aucun avantage. Nous ne voulons ni profit, ni privilège, ni participation à l'administration, ni concessions, ni matériel. Nous ne vous demandons pas de participer à un quelconque bloc, de changer votre gouvernement ou de modifier votre politique extérieure ou intérieure. »

Voilà la définition même de ce que doit être une aide à des pays sous-développés. Et il est regrettable que ce soient les Russes qui la qualifient ainsi et que nous n'ayons pas toujours la même tactique. Je ne dis pas par là que j'admire tout ce que fait l'Union soviétique. Je fais naturellement toutes réserves sur la sincérité ou l'efficacité de ces déclarations, sur la disparité qui existe entre tant de ménagements à l'égard des pays afro-asiatiques et des procédés employés à l'égard des pays de l'Europe centrale.

Une autre raison est beaucoup plus forte. Elle est que le système communiste a une valeur préférentielle et une forme de séduction à l'égard des pays sous-développés, et il aura cette valeur, tant que nous n'aurons pas mis au point un système que nous proposerions, nous, ou un système commun. Pourquoi? Parce que le régime communiste offre d'abord un schéma d'application connue et qui a une force d'attraction, de propagande. On a parlé d'un certain messianisme de l'économie communiste. En second lieu parce que ce régime arrive à diminuer au maximum la consommation pour faire une large place à l'investissement. Il y arrive par deux procédés fort différents. L'un est le procédé de la contrainte avec tous les aspects que vous connaissez. Mais l'autre est un procédé plus intellectuel et qui est la suppression du profit. L'ouvrier supporte plus aisément le blocage du salaire, pour employer cette expression, s'il sait qu'il n'y a pas de profit capitaliste dans l'entreprise. En jouant sur ces deux éléments, le régime communiste arrive à maintenir la consommation à un niveau très bas, donc à faire une ponction maximum pour l'investissement. En troisième lieu, il évite tout gaspillage résultant de l'utilisation, bonne ou mauvaise, des profits capitalistes. Nous voyons, dans des pays d'Orient, que des hommes qui gagnent de l'argent par l'industrie, le placent en achetant des Cadillac, alors qu'ils n'ont pas de routes, ou en achetant des bijoux ou objets de luxe. Ce n'est pas évidemment l'usage le plus utile que l'on puisse faire pour l'infrastructure du

pays. Ce danger est évité dans une économie collectiviste. Enfin, le système collectiviste permet une hiérarchie autoritaire des investissements, qui est nécessaire pour assurer l'infrastructure qui n'intéresse pas, en général, le capitalisme privé. Tous ces éléments réunis donnent à la thèse communiste, à la propagande communiste un privilège dans ces pays. Et l'exemple de la Chine qui tout de même avance, avec les procédés les plus étonnants dont la dernière incarnation est celui des communes populaires, peut exercer une certaine force d'attraction. Je conclus qu'il ne faut pas engager une rivalité entre le bloc de l'Est et le bloc de l'Ouest, mais au contraire rechercher une collaboration entre ces deux blocs. Vous me direz peut-être que le bloc de l'Est ne l'acceptera pas. C'est à voir. Mais nous aurons au moins eu l'avantage, moral et peut-être économique, de poser le problème et de le mettre au pied du mur. Je pense d'ailleurs, pour ma part que dans certaines conditions, il ne se déroberait pas à cet effort. Car les hommes que dirigent l'Union soviétique sont capables de comprendre l'importance que présente ce problème pour eux comme pour nous. Et je pense que nous pourrions appliquer justement cette collaboration entre deux systèmes économiques différents pour arriver à des formules de synthèse dominant la controverse actuellement, à mon avis, périmée entre l'économie socialiste et l'économie libérale pour appliquer celui de l'*économie généralisée*, reposant sur des notions économiques que transcendent les données de cette très ancienne controverse. Si nous arrivons à cette entente, l'aide aux pays sous-développés pourra prendre des formes différentes. Je les énumère. Je cite, pour ne pas l'oublier, ce qu'on a appelé le joséphisme d'un nom assez imagé puisqu'il provient du fameux apologue des vaches grasses et des vaches maigres. La conception joséphienne de l'aide ou le joséphisme, si vous voulez, consiste à garantir aux pays sous-développés une certaine régularité de débouchés et de prix pour leurs matières premières, en compensant, comme le faisait Joseph, les vaches maigres par les vaches grasses. Ce système joséphien peut être, en effet, employé, mais il n'est pas suffisant.

Ce n'est pas uniquement en donnant des garanties de régulation des prix de matières premières, de débouchés, que nous parviendrons à résoudre le problème. Il faudra donc que nous allions jusqu'à ce que l'on a appelé l'économie de don ; que ce soit un don définitif ou une avance à très faible intérêt, l'économie de don qui doit être faite, je le répète, sans esprit politique, sans esprit d'asservissement, sans esprit d'influence, d'une façon totalement désintéressée et en collaboration avec le pays qui doit en bénéficier, avec une double planification entre les donateurs et les donataires. Il faudra pour cela un système. On a proposé un prélèvement sur le revenu national. C'est la thèse de mon ami Pineau, qui a proposé que les États industrialisés accordent 2 à 2,5 % du revenu national pour les États inférieurs. On a répondu que ça ne ferait pas beaucoup, que cela ferait 9 à 13 milliards de dollars. Ce ne serait déjà pas mal.

Le problème du désarmement, le problème des rapports Est-

Ouest et le problème des pays sous-développés. Chacun d'eux est insoluble. Tous les trois réunis sont faciles, je dis bien et je répète, faciles à résoudre. Pourquoi le désarmement est-il difficile? Comment se fait-il que plus les armes deviennent terribles, moins on désarme? Comment se fait-il qu'on n'avance jamais? Parce que nous avons fait maintenant du désarmement un jeu de société. C'est un ma-jong politique. Cette affaire est laissée entre les mains d'experts qui sont, je le dis avec toute l'amitié que je porte à M. Jules Moch, devenus des médecins de Molière, des apothicaires de M. de Pourceaugnac poursuivant le malade avec leur énorme seringue. Ils se réunissent sans arrêt pour calculer le nombre de fusils qu'ils vont supprimer dans chaque régiment, le nombre d'hommes qu'ils vont renvoyer dans leurs foyers. Au moment où l'on crée une bombe atomique, ils vont compter un certain nombre de fusils, de canons démodés et de ceinturons qui vont être mis à la retraite et que personne d'ailleurs ne pourra jamais contrôler. Les expériences du désarmement dégénèrent en farces. Chacun dit : « C'est la faute de l'autre. » Je crois que pour résoudre ce problème du désarmement, il faut le transcender. Tant qu'on cherchera à faire des réductions qui n'ont aucun intérêt en elles-mêmes, même si on les acceptait et qu'on ne fera d'ailleurs pas, tant qu'on cherche à imposer un contrôle à des gens qui ont au moins l'honnêteté de dire qu'ils n'accepteront pas, alors que s'ils l'acceptent, ils auraient tous les moyens nécessaires pour le rendre complètement inefficace, comme on l'a vu dans d'autres cas, tant que nous continuerons à suivre sur ces voies et à faire du désarmement un problème qui n'intéresse personne, qu'un scepticisme général de la part de populations dont la vie même est cependant en jeu, nous n'avancerons pas. Si, au contraire, nous lions le désarmement à un problème positif, si, au lieu de dire simplement : « Nous allons supprimer des fusils et des canons », nous disons : « Nous allons supprimer des fusils et des canons avec lesquels nous ferons du pain, des bateaux, de l'éducation, de la culture, des hôpitaux », est-ce que ce n'est pas tout de même une cause plus exaltante et plus séduisante? Et est-ce que nous n'avons pas en même temps la solution automatique du problème du contrôle et des sanctions? Mais le contrôle et la sanction sont évidents. Je vous demande simplement d'y réfléchir un instant. Le problème est le suivant. Les États qui ont désarmé se réunissent. Ils décident par hypothèse de réduire leur armée de 10 %. Si nous avons dit par exemple, nous, Français, que nous réduirons notre budget militaire de 100 milliards sur 1 000 milliards, par hypothèse 10 % ; nous avons comme obligation de contrepartie d'apporter ces 100 milliards au Fonds international des pays sous-développés.

Il s'agit évidemment des transferts compatibles avec les économies modernes et comportant l'utilisation des industries nationales qui permettra justement d'éviter la crainte du chômage et de la déflation consécutifs au désarmement. Cette parenthèse étant faite, est-ce que le contrôle et la sanction ne sont pas évidents? Moi gouvernement français, j'ai dit que j'allais limiter

mes armements et les diminuer de 100 milliards. Ces 100 milliards, je vous les apporte. Alors, que se passe-t-il? Est-ce que j'ai tenu mes engagements ou non? Si je ne les ai pas tenus, si j'ai dépensé tout de même ces 100 milliards, il en résultera que, au lieu de dépenser 1 000 milliards pour mon budget militaire, j'en aurai dépensé 1 100. Par conséquent, la sanction sera automatique et sera de 100 milliards. Je le ferai peut-être un an. Si l'année suivante, on fait encore 100 milliards de plus, et si je triche encore, je serai donc obligé de dépenser en tout 1 200 milliards. Il y a donc là un mécanisme de sanction et de contrôle absolument automatique. Et, en même temps, nous résolvons un troisième problème : celui de l'antagonisme entre le communisme et le capitalisme, antagonisme qui, je le répète, est un antagonisme vain, est un faux problème, car actuellement, la ligne de démarcation du monde ne passe pas entre les pays communistes et les pays capitalistes. Elle ne passe pas entre l'Amérique, l'Angleterre d'un côté et la Russie de l'autre. Elle passe entre les pays industrialisés et les pays non-industrialisés. Par rapport à cette grande démarcation, les Russes se trouvent du même côté que les Français, les Belges, les Italiens, car la Russie est un pays industrialisé.

Je ne vois donc pas, je le répète, pourquoi on n'adopterait pas ce plan. Il y a des personnes qui m'ont dit : « Ce plan est utopique ! » C'est justement pourquoi je suis heureux d'avoir eu moi-même l'occasion de le professer et de le promouvoir.

Ce plan n'est pas utopique, ce plan n'est pas irréalisable. Comment? L'idée serait irréalisable, de transférer une partie de ces centaines de milliards engloutis à fabriquer des bombes et des matériels qui ne servent à rien dans la meilleure hypothèse pour en faire de la vie, pour en faire du pain, pour en faire du bonheur, pour en faire de l'intelligence? Et ce ne serait pas possible? La plus haute autorité spirituelle du monde, S. S. le Pape, a abordé cette idée dans une de ses allocutions prononcées l'année dernière et lui a donné ainsi une consécration irrécusable.

EDGAR FAURE.

★

RÉPONSE DE M. PIERRE MENDÈS-FRANCE

Lorsqu'on évoque — de plus en plus fréquemment ces dernières années — le problème du sous-développement de nombreux pays d'Afrique et d'Asie, voire d'Amérique latine, et que l'on conclut sur le devoir qui incombe aux nations industrialisées d'Europe et d'Amérique du Nord de leur apporter leur aide, on s'exprime presque toujours en termes sentimentaux ; on invoque le devoir de solidarité humaine et les obligations morales des pays nantis ou mieux pourvus. Et certes, cette justification doit servir de fondement à toute action d'assistance. Mais pour être pleinement valable, pour être comprise à la fois des opinions publiques des pays développés (de plus en plus éprises de justifications

techniques et de critères d'efficacité) et des opinions des populations assistées (très sensibles à la notion humiliante de « charité internationale » par laquelle certains tenteraient de résumer le problème de l'assistance), il importe d'expliquer aux unes et aux autres, en partant de données concrètes, la complémentarité inéluctable qui lie désormais le monde industrialisé et le monde sous-développé.

Le fait du sous-développement.

Le fait dominant, lorsque l'on étudie l'économie des pays sous-développés ou des « pays intermédiaires », c'est l'écart qui existe entre leur niveau de production par tête et celui qui prévaut dans les pays industrialisés. Pendant longtemps on a cru que cet écart tendrait naturellement à se réduire et que les pays retardataires, par leur progrès propre, même s'il devait être lent, rattraperaient petit à petit ceux qui sont plus avancés. Les dernières années ont détrompé ces espoirs. L'écart entre les pays évolués et les pays sous-développés, loin de se réduire, s'accroît sans cesse.

Entre 1928 et 1957, la production industrielle mondiale s'est accrue de 146 %, tandis que les exportations des pays producteurs primaires n'ont progressé que de 53 % (encore faudrait-il réduire ce chiffre à 23 % si l'on ne tenait pas compte de la production pétrolière qui n'intéresse qu'un petit nombre de pays exportateurs). Dans ces conditions, la distance entre les plus avancés et ceux qui sont en arrière, loin de se réduire, devient de plus en plus grande. D'un côté, les conditions de vie s'améliorent assez régulièrement ; de l'autre, elles restent stagnantes ou même se détériorent. Le niveau moyen d'existence aux États-Unis, quinze fois plus élevé que celui de l'Inde en 1938, lui était devenu trente-cinq fois supérieur en 1952.

Lutte des classes à l'échelle mondiale?

Nous assistons aujourd'hui, sur le plan international, à des événements tout à fait semblables à ceux qui se sont déroulés au sein des pays européens aux XIXe et XXe siècles, et qui sont connus sous le nom de *lutte des classes*. Ils sont caractérisés par l'opposition entre privilégiés et défavorisés (un tiers du monde dispose de 83 % des ressources, tandis que les deux tiers restant se partagent 17 % et sont notoirement sous-alimentés).

L'événement a démenti les prophéties de ceux selon qui l'antagonisme des classes devait conduire inévitablement en Europe à des crises de plus en plus violentes ; les cas de l'Angleterre, des nations scandinaves, etc., montrent qu'une évolution vers une plus grande justice sociale est possible par l'action concertée des dirigeants politiques, syndicaux, et même de la fraction moderne de la classe capitaliste. De même, on peut considérer que l'opposition sur le plan mondial entre pays pourvus et pays pauvres n'est pas irrémédiable ; que des mécanismes de solidarité peuvent

être mis en mouvement pour éviter des conflits aigus ; que ces mécanismes servent finalement l'intérêt général, *y compris celui des pays auxquels un effort de solidarité et même un sacrifice doivent être tout d'abord demandés.* C'est la justification de l'aide aux pays sous-développés, ou de l'assistance technique.

Si les pays pauvres ou retardataires devaient assurer seuls, ou presque seuls, leur promotion économique, il en résulterait pour eux et pour le reste du monde des conséquences politiques d'une extrême ampleur. A l'intérieur, ils seraient conduits partout à mobiliser les énergies par le recours à des méthodes dont l'efficacité ne saurait faire oublier les rigueurs inhumaines. Et à travers le monde, le conflit entre les *have* et les *have not* menacerait bientôt la paix.

D'autre part, l'aide matérielle aux pays dépourvus peut être un facteur d'expansion économique des pays industrialisés dans la mesure où un accroissement du rythme de développement interne permet de dégager les ressources qui seront consacrées à l'aide extérieure. C'est une notion sur laquelle nous reviendrons.

Les conditions du progrès.

L'objectif est d'engager les populations des pays dépourvus dans la voie du progrès économique et social ; ou plus exactement de les aider à s'y engager, car l'impulsion doit partir des populations elles-mêmes, de leurs dirigeants, de leurs cadres politiques ou syndicaux. L'aide extérieure sera complémentaire *d'un effort interne*, sans lequel elle ne serait qu'une forme dégradante et inefficace d'entretien.

Pour assurer aux pays sous-développés des perspectives de modernisation et de croissance, il faut en premier lieu leur assurer une rémunération équitable de leur travail, c'est-à-dire *un écoulement régulier de leur production;* cela équivaut à assurer la stabilisation des marchés des matières premières. Il faut en second lieu *leur fournir, en capitaux et en matériel, les moyens de s'équiper* et de s'élever graduellement au niveau des pays qui, les uns depuis un siècle, les autres depuis quelques dizaines d'années, jouissent des bienfaits de l'industrialisation ; cela pose le problème de la contribution financière et technique des pays riches au développement des plus pauvres. Nous allons examiner ces deux aspects du problème.

1° *La stabilisation des marchés des matières premières.*

La plupart des pays jeunes tirent le principal de leurs ressources de l'exportation d'un petit nombre de produits (quelquefois même d'un seul produit) ; en 1952, parmi les 56 pays dont les statistiques commerciales sont publiées par le Fonds Monétaire international, il y en avait 32, pour lesquels 50 % des exportations ne portaient que sur deux produits et pour 7 de ces pays, cette proportion atteignait 90 % ! Il suffit dès lors qu'un produit

voit se réduire ses capacités d'écoulement ou que son prix de vente tombe (fût-ce légèrement) pour que l'ensemble de l'économie d'un ou plusieurs pays exportateurs soit bouleversé dans une mesure catastrophique.

Même si un effondrement des cours est suivi plus tard par une augmentation, les « coups d'accordéon » qui en résultent ne sont aucunement favorables à l'établissement et à la réalisation de plans à long terme. Ce qui intéresse les pays exportateurs, c'est de jouir d'une stabilité au moins relative, dans les possibilités d'écoulement et dans les prix qui leur sont payés, afin de pouvoir lancer des programmes à moyen et à long terme.

Ces constatations devraient conduire les gouvernements à reprendre, dans un esprit positif, divers travaux préparatoires élaborés depuis longtemps en vue de la constitution de stocks stabilisateurs. Le principe du système proposé est simple. Qu'une institution, créée à cette fin, se porte acheteur de quantités déterminées d'un produit à un prix déterminé et vendeur du même produit à un prix légèrement supérieur, et la stabilisation est pratiquement acquise. En fait, des modalités diverses et complexes peuvent et doivent, bien entendu, être imaginées pour améliorer les résultats recherchés et éviter certains risques. Mais l'action préconisée, pour remédier aux périls qui découlent de l'instabilité des produits de base, serait essentiellement fondée sur *l'organisation du stockage par un ou plusieurs organismes internationaux spécialisés.*

Des précautions devraient être prises pour empêcher que le stockage continu de tel ou tel produit dont l'utilité et les débouchés diminuent, n'en stimule la production devenue inutile (c'est le cas, par exemple, d'un produit naturel qui est progressivement remplacé par un produit synthétique moins coûteux). Il n'est pas très difficile d'éviter cet inconvénient si, pour déterminer les modalités et l'ampleur des interventions sur le marché, on tient compte non pas des variations du prix d'une matière première déterminée, mais plutôt des variations d'un indice moyen des cours de l'ensemble des matières premières.

Toutefois, l'une des principales objections faite à un système de stockage organisé, découle de la crainte de voir encourager dangereusement, non pas la production d'une seule matière première dont l'utilisation tendrait à se contracter, mais de toutes les matières premières ou de la plupart des matières premières dont les stocks s'accumuleraient ainsi sans limite, cependant que leur contrepartie monétaire créerait de graves dangers d'inflation.

En réalité, les nouvelles perspectives de la politique internationale, la compétition économique de plus en plus vive entre l'Est et l'Ouest, la nécessité de réaliser une croissance plus rapide de nos économies et l'industrialisation des pays neufs... tout cela modifie profondément les perspectives. Si nous assistons, dans les prochaines années, à un effort général vers le plein emploi (dans nos pays modernes comme dans les pays neufs, sans parler des pays communistes), alors ce n'est pas d'une pléthore, mais bien plutôt d'une insuffisance de matières premières que le monde

pourrait être menacé. Il y a quelques années, un rapport publié par un éminent spécialiste américain, M. Payley, laissait déjà entrevoir la probabilité de cette insuffisance à moyen et à long terme. Dans ce cas, les objectifs souvent opposés à une politique de stockage concerté paraissent beaucoup plus contestables.

2º *Pour une contribution des pays riches à l'équipement des pays pauvres.*

L'adoption d'une politique de régulation des prix des matières premières nécessitera la mise en œuvre de moyens financiers importants qui seront fournis, dans une large mesure, par les pays les plus riches. Ceux-ci, au surplus, devront encore aider les pays sous-développés sous d'autres formes, par exemple, en vue de réaliser leur équipement. Tous ces problèmes sont discutés depuis des années sans qu'ils aient vraiment progressés. Les débats ouverts ont, au contraire, montré qu'il était extrêmement difficile, pour des raisons politiques évidentes, d'organiser les financements nécessaires sur une base collective ou multilatérale, c'est-à-dire, à travers les institutions internationales existantes. Il est à craindre que, longtemps encore, on se heurtera de ce côté à des obstacles presque insurmontables.

D'un autre côté, si l'on demande aux populations des pays industrialisés de réduire leur consommation, de se priver pendant cinq ans, dix ans, quinze ans, pour venir en aide aux peuples plus malheureux — ou si on leur demande seulement de renoncer, pendant la même période à l'amélioration lente, au mieux être progressif considéré aujourd'hui comme correspondant à une cadence devenue normale du développement dans nos pays — une réponse négative est à redouter et on ne pourrait probablement pas, dans ces conditions, réunir rapidement les sommes considérables nécessaires. Leur mobilisation ne pourra être obtenue que si l'on demande aux populations appelées à les fournir — non de se démunir d'une partie de leur niveau de vie actuel ni de renoncer à l'amélioration à laquelle ils sont habitués — mais d'affecter à cette fin une part du surcroît de ressources auquel elles ne s'attendent pas et qui viendrait d'une expansion de la production obtenue par une politique générale plus dynamique. C'est la seule manière de dégager les moyens qui doivent être mis à la disposition des pays à économie faible et, en ce sens, M. Hammarskjoeld, secrétaire général des Nations Unies, avait raison lorsqu'il disait, il y a peu de mois, que « l'expansion à un rythme soutenu des grands pays créanciers est une condition nécessaire et préalable du développement économique dans les pays sous-développés ».

Compte tenu de ces divers facteurs, je voudrais suggérer, au moins à titre provisoire, une procédure souple, rapide et empirique qui permettrait à mon avis de « désembourber » une affaire enlisée depuis des années. Chaque pays — et tout d'abord les pays les plus industrialisés — devrait, à l'appel d'une instance internationale, par exemple l'O.N.U., s'engager solennellement à

consacrer un certain pourcentage de son revenu national pour l'assistance aux sous-développés (disons, en moyenne 2 %) ; ce serait une sorte d'impôt international volontaire.

L'utilisation des sommes dégagées ainsi pourrait, au moins dans la première période, être laissée à l'initiative des donateurs. Ceux-ci agiraient soit par l'intermédiaire des agences internationales existantes ou de telles autres qui pourraient être créées plus tard, soit en participant au financement du fonds de stabilisation des matières premières, soit dans le cadre d'accords contractuels directs (comme la France le fait avec les pays de la Communauté ou l'Angleterre avec les pays du Plan de Colombo, par exemple).

Une fois par an, chaque pays soumettrait le compte rendu de ses opérations à l'O.N.U. qui établirait un rapport global faisant ressortir le développement de l'ensemble de l'action entreprise et la part prise par chacun.

Cette large publicité impliquerait un contrôle efficace de l'opinion publique, ce qui interdirait ou tout au moins limiterait dans une large mesure, certaines des erreurs passées : pressions politiques accompagnant l'aide économique, affectation des sommes fournies à des dépenses improductives ou, en tout cas, peu prioritaires, etc. Au surplus, l'opinion internationale serait désormais mieux informée de l'importance de la contribution de chacun à l'effort général ; et ceux qui ne feraient pas pleinement leur devoir, et qui ne rempliraient pas l'obligation morale proclamée par les autorités internationales, seraient conduits à élargir rapidement leur effort.

Un appel des Nations Unies dans ce sens serait revêtu d'une force morale et politique quasi irrésistible. C'est pourquoi cette formule qui, certes, dans sa simplicité, n'est pas parfaite, suffirait à mettre en route une utile machinerie pour amorcer la pompe, créer le mouvement.

Nécessité de l'expansion.

Quelle que soit la formule d'assistance financière finalement retenue, elle ne pourra être facilement acceptée par l'opinion des pays donateurs, comme nous le soulignons plus haut, que dans la mesure où elle ne lèsera pas le niveau de vie des habitants des États pourvus, dans la mesure où elle ne compromettra pas leur propre croissance. Pour réussir, il faut consacrer à la solidarité internationale les surplus de la production nationale sur lesquels les consommateurs des pays riches ne comptent pas ; autrement dit, la croissance plus rapide des économies occidentales est la condition préalable de la mobilisation des crédits susceptibles d'être mis à la disposition des sous-développés.

Si, dans tel pays occidental, un rythme de développement de l'ordre de 2 ou 3 % par an, avec une amélioration correspondante dans le niveau de vie, est devenu habituel, il ne sera certainement pas possible d'obtenir que cet accroissement, au lieu d'être normalement attribué aux besoins nationaux, soit affecté au développement international ; mais si une politique de croissance plus

audacieuse permet de porter la croissance moyenne à 5 ou 6%, par exemple, on pourrait, sans trop de difficulté, faire admettre par tous qu'une fraction de l'amélioration réalisée soit consacrée à la politique internationale décrite plus haut.

Ainsi donc il n'y a pas de contradiction — bien au contraire — entre les intérêts des pays industrialisés et ceux des pays neufs. Les solutions vers lesquelles nous devons nous acheminer, sont valables tout aussi bien pour faire face aux problèmes intérieurs de nos économies insuffisamment dynamiques et actives, que pour contribuer à résoudre ceux qui se posent dans les pays les moins développés afin de leur permettre de s'orienter, à leur tour, vers la promotion et le progrès.

Aide-toi et le ciel t'aidera.

Stabilisation des marchés de matières premières, contribution financière des nations industrialisées à la constitution des fonds de stabilisation et à l'équipement des pays pauvres, telles sont, s'agissant de l'aide extérieure, les deux grandes directions dans lesquelles les États pourvus peuvent aider de manière décisive au développement des États retardataires.

Pourtant, si indispensable qu'elle soit, l'aide extérieure ne peut tout faire. Il appartient aux pays sous-développés de mettre eux-mêmes en œuvre tous leurs moyens en personnel et en ressources, pour réaliser, par l'épargne locale et le travail de tous, ce qui peut être fait sans recours à une aide externe qui, en toute hypothèse, restera toujours insuffisante par rapport aux besoins. Le vieil adage « aide-toi le ciel t'aidera » vaut en matière de sous-développement comme en d'autres.

La mobilisation des masses et les travaux de petit équipement.

Il faut distinguer, lorsqu'on parle de l'équipement d'un pays neuf, entre deux catégories d'entreprises. Il y a d'une part, tout ce qu'on appelle, d'une expression d'ensemble, *les grands travaux,* ceux qui représentent des dépenses très lourdes et ne peuvent être réalisés qu'avec des moyens en argent, en matériel et en techniciens rares : construction d'usines modernes, d'aciéries, par exemple, de laminoirs, de barrages, de ports, de grands moyens de transports, etc. A ces grands travaux, qui requièrent une concentration de capitaux et qui n'offrent de garanties de rentabilité qu'à moyen terme, on devrait consacrer en priorité les ressources en capitaux, en équipement, en experts provenant de *l'aide extérieure,* complétées, dans la mesure du possible, par l'épargne locale, par exemple sous forme fiscale.

Mais il y a d'autre part, présentant une importance considérable et insuffisamment comprise, *une multitude de petits travaux* disséminés partout à travers le territoire, jusqu'au fond des villages les plus éloignés, les plus inaccessibles, petits travaux qui, cependant, peuvent modifier, dans une proportion considérable,

la productivité générale sans nécessiter les moyens rares et précieux réservés aux grands travaux. Il s'agit, dans telle vallée, d'enlever la caillasse, la pierraille qui empêchent une terre autrement fertile de fournir ses récoltes ; il s'agit ailleurs de réaliser des aménagements de petite hydraulique, pour éviter qu'une partie de l'eau précieuse et rare soit gaspillée, pour que jusqu'à la dernière goutte elle soit recueillie et bien employée afin de créer des richesses supplémentaires ; il s'agit de forer des puits, d'ouvrir des sentes, peut-être des routes. Il y a toujours des réalisations à faire dans ce domaine, surtout dans l'agriculture dont le rendement peut être considérablement augmenté.

Ces travaux sont réalisables par la main-d'œuvre disponible sur place. Dans ces régions existe une paysannerie (quel que soit son statut juridique, petits propriétaires, fermiers, ouvriers agricoles) qui travaille généralement entre 100 et 200 jours par an. Demander à cette population sous-employée 50 ou 100 jours de travail de plus par an, en l'organisant sur d'innombrables petits chantiers élémentaires, c'est augmenter la production dans une proportion insoupçonnée.

De pareilles entreprises ne peuvent réussir, toutefois, que si l'on a suscité dans la population intéressée un mouvement collectif, ce que d'aucuns appellent une mobilisation des masses, pour la rectification de tous ces éléments de sous-productivité, de malthusianisme qui, ici ou là, réduisent trop souvent la production.

Ces genres de travaux ne nécessitent pas de capitaux étrangers, pas d'équipements coûteux, pas de spécialistes rares, nationaux ou étrangers ; ils exigent seulement le développement d'un climat nouveau, je dirai d'un esprit de croisade. Des initiatives de ce type sont possibles et fructueuses si elles sont entourées d'une adhésion et même d'un enthousiasme populaires qui en assurent le succès. Leur rendement peut être considérable, en tout cas sans commune mesure avec les moyens rudimentaires qui y seront consacrés et qui sont actuellement inutilisés. Dans les pays où ont été tentées des expériences de ce genre (par exemple en Israël), dans de bonnes conditions psychologiques et sociales, le rendement a été inespéré.

La nécessaire planification.

Enfin, la mise en œuvre simultanée, dans un pays retardataire, de mécanismes d'aide extérieure et de mécanismes internes de développement, ne peut réussir sans *un plan d'action précis*. On ne peut pas ne pas être frappé par le fait que les économistes modernes qui se sont penchés sur les problèmes du monde sous-développé — depuis M. Gunnard Myrdal, dont le livre est devenu classique, jusqu'à M. Gabriel Ardant — ont tous recommandé aux pays jeunes le recours à *la planification centralisée et à l'orientation économique*. Non par préférence doctrinale car beaucoup d'entre eux appartiennent à l'école bilatérale et, pour leur propre pays, s'en tiennent aux principes classiques et orthodoxes ; mais

lorsque ces mêmes hommes se penchent sur les problèmes des pays neufs, ils sont unanimes à recommander le recours à une planification centralisée. Et cela se comprend ! Moins il y a de ressources disponibles, plus sévèrement il faut déterminer comment on parviendra à ne pas les gaspiller, à les utiliser le plus rapidement possible et pour l'usage le plus productif possible.

C'est à la planification qu'il faudra demander de dresser, en fonction des besoins, la liste des « grands » et « petits » travaux visés plus haut, et de décider de l'affectation à l'une et l'autre catégorie, des ressources financières et humaines disponibles.

Conclusion.

Ainsi pouvons-nous dégager, en quelques données simples, les principes d'une action concertée entre pays pourvus et « nations prolétaires », susceptible, si elle est entreprise sans délai, d'éviter à l'humanité la nouvelle « lutte des classes » à l'échelle mondiale. Une vaste partie est engagée, dont le terrain est le tiers-monde et dont les moyens sont la concurrence économique entre l'Est et l'Ouest appliquée au développement des pays pauvres. Il est superflu de rappeler quelles sont, par-delà les techniques mises en œuvre, les idéologies qui s'affrontent, les semences jetées en germe par les uns et les autres sur le terrain vierge des pays neufs. Il appartient au monde occidental de faire en sorte que l'épreuve tourne en sa faveur. Il est, j'en suis sûr, le mieux placé pour fournir aux pays neufs l'aide dont ils ont un si pressant besoin. Mais il tâtonne encore, il hésite sur les moyens, il n'a pas encore défini les conditions dans lesquelles il remplira cette mission. A quiconque, ayant conscience de la marche rapide du temps, se rend compte des conséquences de tout retard dans notre action, ces atermoiements apparaissent comme autant de fautes dont les effets s'accumulent. Chaque fois que s'écoule une saison, une année de plus sans que l'œuvre ait été vraiment et largement entreprise, l'échéance se rapproche, l'échéance après laquelle toute relance sera devenue impossible.

PIERRE MENDÈS-FRANCE.



COMMENTAIRES DE GEORGES ELGOZY

Les sentiments des premières personnalités consultées coïncident aussi bien sur l'urgence d'une véritable croisade contre la misère que sur l'insuffisance et l'incohérence de l'aide actuelle.

Le président Mendès-France insiste tout particulièrement sur la nécessité d'engager « sans délai » une action d'importance « pour éviter à l'humanité une nouvelle lutte des classes à l'échelle mondiale ». Les atermoiements de l'Occident lui paraissent « autant de fautes dont les effets s'accumulent », alors que ne cesse d'aug-

menter l'écart qui sépare les pays arriérés des pays évolués (1). C'est au cours des dix prochaines années que l'Occident doit fournir aux peuples assistés la preuve qu'ils peuvent accéder à une vie raisonnablement prospère.

Dans une série d'articles intitulés « Situation explosive du tiers-monde », le président Edgar Faure parvenait l'an dernier à des conclusions à peu près identiques. Les puissances occidentales devraient proposer aux pays de la zone socialiste d'exécuter un plan commun d'assistance — échelonné sur quinze ans — et d'assortir cette action à long terme de distributions immédiates de surplus alimentaires afin de limiter les ravages de la famine. Ce dépannage doit cependant être considéré comme un élément secondaire, la tâche essentielle demeurant de procurer au tiers-monde les moyens nécessaires à sa promotion intellectuelle et technique.

Cette notion d'urgence n'apparait pas également impérative à tous les responsables.

Des sentiments plus mesurés semblent animer — ou plus exactement paralyser — les membres du « Groupe d'assistance pour le développement » *(sic)* qui s'est réuni à Londres le mois dernier. Les délégués des dix nations (2) — faute de parvenir à s'entendre sur une définition préalable de l'aide — se sont bornés à confronter les montants des crédits alloués aux pays sous-développés depuis une dizaine d'années ; inventaire que l'O.E.C.E. avait, du reste, dressé au cours des mois précédents. Ainsi le bilan de la quatrième session de ce « D.A.G. » se solde par la résolution unanime... de fixer la cinquième session à Tokyo, le 11 juillet.

Alors que la famine progresse sur presque tous les continents, qu'elle menace l'indépendance économique et politique de jeunes États vacillants, les Occidentaux piétinent sous une avalanche d'informations réciproques. Pendant qu'ils délibèrent, le monde compte, à chaque seconde, un être humain de plus — africain ou asiatique — dont on peut présumer qu'il manifestera bientôt la plus mauvaise volonté à survivre dans la misère, dans l'ignorance, dans la faim.

La philosophie stoïcienne comprend fort peu d'adeptes dans les pays incultes.

Rhétorique et philosophie de l'aide.

Le président Edgar Faure estime qu'il faut renoncer à « toute approche du problème à partir d'un concept de philanthropie et de secours », pour la raison que la coopération est tout aussi indispensable aux pays « prolétaires » qu'aux nations « parvenues ».

En cette deuxième moitié du XXe siècle, l'assistance au tiers-

(1) Les pays « en voie de développement » demeureront pour la plupart « en voie de sous-développement » tant que l'Occident ne leur apportera pas tout le soutien nécessaire.

(2) États-Unis, Canada, Japon, Grande-Bretagne, Allemagne fédérale, Italie, Belgique, Pays-Bas, Portugal, France.

monde conditionne la sécurité de l'Occident et plus généralement sans doute, celle de tous les pays industrialisés qui occupent la moitié nord du globe, Russie soviétique « comprise ».

L'aide doit donc être pure de toute intention mercantile, politique, militaire : c'est avec désintéressement que les peuples évolués doivent « s'intéresser » aux nations misérables. Sait-on que sur deux milliards de dollars — montant global annuel de l'aide américaine — plus d'un milliard était jusqu'ici alloué à des fins militaires?

Dans la mesure où il devient « obligé », l'assisté est porté à ressentir plus d'humiliation que de gratitude; il ne reste à la reconnaissance qu'à passer dans le camp des bienfaiteurs et à y demeurer discrète.

Par quelles manifestations politiques le Cambodge pourrait-il, par exemple, traduire sa particulière bienveillance envers chacune des nations dont il consent, sans aucune discrimination, à recevoir les subsides : la Chine, l'U.R.S.S., le Japon, les États-Unis, la France?

Sur le plan international comme sur celui de la cité, l'assistance est obligation morale pour les plus favorisés. De même que dans chaque État les citoyens doivent (ou devraient) s'acquitter de leurs impôts à proportion de leurs gains — ce qui tend à redistribuer, d'une manière moins inéquitable, le revenu national — tous les privilégiés du monde doivent affecter une part de leurs profits à secourir les plus déshérités de leurs semblables.

Pour le président Mendès-France, la justification philanthropique et morale sert sans doute de fondement à toute action d'assistance, mais c'est la « complémentarité inéluctable » des deux mondes, dont l'opposition n'est pas fatale, qui doit en fournir la raison essentielle. Pour lui, les mécanismes de solidarité peuvent éviter des conflits aigus; il est donc de l'intérêt égoïste des opulents d'aider les faméliques.

Les difficultés.

Un premier danger serait que le citoyen « atlantique » n'éprouve aucune mystique à pourchasser la misère en terre étrangère alors qu'elle s'étale insolemment chez soi, qu'elle cerne d'un trait sombre ses cités les plus radieuses et qu'elle prolifère jusque dans la plus luxueuse des capitales de la civilisation. Nombre d'Occidentaux préféreraient que l'on boutât d'abord pauvreté et analphabétisme hors de leurs provinces avant que d'engager une croisade aléatoire dans les pays lointains et ingrats à tous égards.

Il reste tant à faire aux États-Unis où des millions de citoyens ne mangent pas à leur faim, et dans un « désert français » où les deux tiers des communes ne possèdent pas encore l'eau courante!

Sans doute a-t-on raison d'avancer qu'un « Français privé de tout-à-l'égout ou un chômeur américain sera peu sensible au fait que son niveau de vie national est vingt ou trente fois supérieur à celui d'un Arabe du Moyen-Orient ». Mais le drame est plutôt ailleurs, car l'Arabe-du-Moyen-Orient, lui, est déjà sen-

sible au fait que son pouvoir d'achat demeure misérablement inférieur à celui du chômeur américain. Son sentiment, ou son ressentiment, croîtra à mesure que cette disparité augmentera, ne fût-ce que par les progrès de la technique et les fruits des investissements. C'est l'aggravation de ce déséquilibre qui crée l'acuité du problème et qui peut précipiter une catastrophe générale.

Malgré les avertissements des économistes qui redoutent les excès des générosités nationales, une diffusion épidémique du « complexe de Saint-Martin » n'est pas à craindre : les nations européennes, habituées à compter, possèdent des trésors de générosité qu'elles ne gaspillent que très raisonnablement. Les gouvernements, comme les individus, sont peu enclins à se laisser entraîner à la ruine par débordements de prodigalité. L'économie est une vertu nationale que tous les États ont élevée à la hauteur ou à la dignité d'une institution ministérielle. Ce temps n'est pas encore celui où les ministères de l'Économie et de la Défense céderont leur place à ceux de la Dépense et des Loisirs ; ministères « capitaux », puisqu'ils auront la fonction d'améliorer le sort de l'homme en dilapidant des fonds publics à des fins sociales et culturelles, sur les plans de la nation, de la communauté, du monde.

Pour l'instant, on peut davantage redouter que les Occidentaux ne consentent pas « de bon cœur » à comprimer leur pouvoir d'achat dans le généreux dessein d'étendre celui des peuples arriérés (1). Pour empêcher que ce réflexe de protection ne vienne entraver l'action en faveur des moins favorisés, M. Mendès-France préconise de consacrer à la solidarité internationale les « surplus de la production nationale sur lesquels les consommateurs des pays riches ne comptent pas ». L'expansion de la production occidentale — agricole et industrielle — devient condition préalable de toute action en faveur du tiers-monde.

Il est évidemment moins difficile de partager un supplément de bonheur futur que de distraire pour autrui une part de ses ressources présentes. Il n'est pas douloureux de sacrifier un des deux « tu l'auras », si l'autre vient s'ajouter au « tiens ».

Le problème de la faim est un problème de distribution ; il ne doit pas être impossible de répartir les surplus agricoles des pays civilisés, d'accroître la productivité des terres arables, d'étendre les surfaces cultivées.

Il y a exactement deux cents ans, en 1761, Diderot lançait à l'administration responsable — puisqu'elle gouvernait les princes de l'époque — cette condamnation qui conserve de nos jours toute sa congruité : « L'administration est la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer si, faute de liberté du commerce, l'abon-

(1) Les citoyens admettent plus facilement de réduire leur train de vie pour faire une guerre que pour l'éviter.

dance devient pour une province un fléau aussi redoutable que la disette. »

Pour la plus grande honte de l'homme, abondance et disette coexistent aujourd'hui à l'échelle des continents.

Les aliments ne manquent pas, seuls les moyens de payements font défaut : à l'homme de nourrir l'homme, s'il le veut bien.

D'après une théorie séduisante — mais cohérente — de Josué de Castro le taux de natalité croît en proportion inverse de la quantité de protéines absorbées. Ainsi la faim, ou la malnutrition, serait en grande partie responsable de la surpopulation.

Mais le moyen le plus sûr — et le plus humain à la fois — de ralentir l'allure d'une démographie galopante, c'est, à mon sens, d'élever les niveaux de vie afin de faire accéder les bénéficiaires à une nouvelle philosophie. Ce qui, selon l'expression consacrée, « ramène au problème précédent. »

Sur toutes les autres difficultés — elles sont nombreuses — qui proviendraient de l'inefficacité administrative des pays sous-développés ou du manque de méthode des nations industrialisées, les opinions des personnalités consultées concordent au point qu'il n'est pas utile de les confronter ici.

C'est pour éviter toute déperdition de forces que le président Edgar Faure recommande justement d'imposer une double planification, aux donataires comme aux donateurs. Il importe, en effet, d'éviter surenchères et gaspillages qui ont jusqu'ici dénaturé et amenuisé la valeur des sacrifices occidentaux.

Pour les pays évolués, il s'agit donc d'engager simultanément une campagne sur trois fronts : sur le plan moral par l'éveil des consciences ; sur le plan intellectuel par l'emploi de méthodes rationnelles ; sur le plan financier par la mobilisation de ressources dont l'affectation ultramarine ne devra pas « peser sur le moral » du continent.

La faim et les moyens.

Depuis plusieurs mois, le « sous-développement » figure à l'ordre du jour des Conseils de tous les gouvernements et de tous les organismes internationaux. Il y figurera longtemps, car la dernière des choses que parvient à discerner une Communauté, c'est son intérêt à long terme, souvent en contradiction avec ses intérêts immédiats.

Reprenant l'une des idées directrices du plan Marshall, le nouveau Président des États-Unis vient de proposer aux Chefs d'États atlantiques de fonder une organisation régionale qui serait chargée de collecter un pourcentage raisonnable (1 %) de leurs revenus nationaux. Ainsi pourraient être rassemblés 8 milliards de dollars par an, dont plus de la moitié serait allouée par les États-Unis.

Estimant que l'aide fournie jusqu'ici est insuffisante, le président Mendès-France formule une proposition du même ordre. Pour lui, c'est à l'appel des Nations Unies que les pays industrialisés devraient répondre afin d'engager une action commune.

L'originalité du projet du président Faure consiste à prélever ces ressources dans les budgets d'armement. Il est aussi confortant pour l'esprit que pour le cœur de penser que les mêmes crédits, antérieurement destinés à l'extermination d'autrui, seraient désormais affectés à une besogne d'humanité.

M. Edgar Faure estime également que les puissances occidentales devraient demander aux pays de la zone socialiste d'agir en commun pour aider les peuples du tiers-monde à franchir leur « seuil de modernité ». Proposition d'autant plus séduisante que son application résoudrait du même coup trois problèmes insolubles isolément : désarmement, rapports Est-Ouest, aide aux pays sous-développés. On peut craindre néanmoins que les pays socialistes ne préfèrent poursuivre une action distincte de celle des Occidentaux et que chaque nation continue à invoquer de désarmantes raisons pour ne pas désarmer la première.

Aussi bien devra-t-on se contenter de mobiliser les moyens de bord atlantique, au sein de l'O.C.E.D. ou du « Groupe de l'Assistance pour le Développement ».

Le président Mendès-France insiste sur la nécessité d'assortir l'aide extérieure, qu'il qualifie de complémentaire, d'un effort interne « sans lequel elle ne serait qu'une forme dégradante et inefficace d'entretien ».

Pour que les populations arriérées puissent progresser sur la voie du progrès économique et social, il faut en premier lieu rémunérer leur travail d'une manière équitable. D'où l'intérêt d'assurer l'écoulement régulier de leurs productions et — mieux encore — de stabiliser les marchés des matières premières.

Aucun résultat décisif n'est à espérer tant que l'Europe des Six ou que l'O.C.E.D. n'aura pas entrepris de stabiliser les cours des produits d'origine tropicale. Un effondrement des prix, qui peut atteindre 20 % comme en 1958, prive les pays pauvres de près de 5 milliards de dollars environ, au bénéfice des pays riches.

Depuis un demi-siècle, d'autre part, le cours de ces matières brutes ne cesse de baisser par rapport aux prix des produits manufacturés. De là vient qu'en échange des mêmes tonnages de production, le tiers-monde obtient de moins en moins de matériel d'équipement... et que ses revendications sont de plus en plus justifiées.

Dans l'intérêt commun des opulents et des faméliques, n'est-il pas préférable de combattre les causes mêmes de la misère, plutôt que de condamner les peuples attardés à la peine de charité à perpétuité?

GEORGES ELGOZY.

A propos de « Dieu et Mammon » (1)

Tous ces textes, nous les avions déjà lus. Pourquoi Mauriac les rassemble-t-il sous une même couverture vert pâle (du même vert que les jeunes fougères qui viennent battre les basses branches des chênes, dans le jardin des Desqueyroux) ? Baluchon de passager prudent, qui craint que sa cargaison romanesque ne soit bientôt jetée par-dessus bord, et prend ses précautions. Quand, il y a vingt-cinq ans, Mauriac affirmait que la plupart des romans n'ont guère de chances de survie, sans doute pensait-il à tel ou tel de ses contemporains, mais point à lui-même. *Le Nœud de Vipères* et *Destins* prolongeaient la voie de Fromentin-Barrès (avec, sur les bas-côtés, une plantation de peupliers balzaciens) ; rien ne semblait annoncer que bientôt cette voie ne serait plus pratiquée. A la Libération, on inaugure l'autoroute Malraux où se ruent les jeunes romanciers. L'univers de Thérèse Desqueyroux paraît presque futile auprès de celui de Kyo, de Meursault et même de Mathieu Delarue. Vains, les tourments de Daniel Trasis, de Paule de la Sesque, les fiévreux élans d'Yves Frontenac. Mauriac ne compte plus parmi les maîtres du jour. Et je pensais alors : « Heureux Mauriac, qui connaît le privilège de faire, de son vivant, son temps de Purgatoire ! Quand viendra le jour où l'homme renaîtra en chacun de nous, on comprendra que la vérité essentielle ne réside ni dans l'action (ce qu'on appelle l'action), ni dans l'exaltation de certain risque (qui engage le corps plus que l'esprit), mais dans la méditation et l'examen de conscience. Alors les personnages de Mauriac retrouveront leur pouvoir. » En 1955, après dix ans de circulation à sens unique et sans limitation de vitesse, l'autoroute Malraux est embouteillée : on vend à la ferraille les récits imités de l'américain, l'Hemingway fabriqué à Courbevoie et les Cadillacs du club Saint-Germain. Prévoyant, Mauriac a déjà présenté son dernier modèle — *l'Agneau* — au Salon de l'automne 1953. Mais l'autostrade du nouveau roman vient d'être percée ; un ingénieur agro-

(1) François Mauriac, *Dieu et Mammon* (Édit. Grasset).

nome dirige les travaux. Désormais les voitures rouleront toutes seules, plus de passagers, plus de mains crispées sur le frein ou le volant, plus de pied sur l'accélérateur. « Les choses sont là » (Robbe-Grillet) et congédient les personnages. Les romans de Mauriac rejoignent au Musée de la Poste l'omnibus Huysmans et la berline Sénancour.

Il serait injuste de nous reprocher un pessimisme systématique. Le touriste des cabinets de lecture ne prend plus les chemins de la mer : les dernières nouveautés et les magazines lui proposent des villégiatures de week-end d'un accès trop facile. Le fleuve de feu ne saurait brûler des corps rompus au nudisme des plages et aux strip-teases cinématographiques. La bourgeoisie se dérobe aux coups de Mauriac, qui ne doit plus compter sur le masochisme des nouveaux John Durand pour perpétuer le succès de *Préséances*. Et les techniciens du jeune roman, si attentifs aux leçons de Faulkner, ignorent que le *flash back* de *Lumière d'août* n'est ni plus fascinant, ni plus audacieux que celui du *Désert de l'Amour;* rarement la conscience du temps s'imposa-t-elle, dans toute sa force et sa complexité, comme elle s'impose à Raymond Courrèges, au cours de cette nuit qui se déroule, à la fois, en 1925 et en 1910, dans le petit bar où dansent des couples fatigués et dans un jardin de la banlieue bordelaise. Peut-être un Gide ou un Gourmont de l'an 2000 redécouvrira-t-il les romans de Mauriac.

En attendant, il serait temps de découvrir le véritable Mauriac, que nous dérobent les écrans de la gloire et de la polémique ; je ne suis pas de ceux qui (à l'instar de Claude Roy, par exemple) voient dans le *Bloc-notes* le meilleur exercice de style mauriacien, l'actualité politique y serre de trop près l'anecdote ; et puis, le piéton de la Lande va d'une foulée plus ample entre les fûts des pins qu'entre les colonnes d'un journal, sa vue doit porter sur quelque lointain incendie et non sur les astérisques qui bornent le paragraphe. Ce bouquin à couverture vert pâle nous apporte bien plus encore que la joie de retrouver des pages que nous aurions pu oublier : il nous livre le visage secret de Mauriac. C'est le visage d'un janséniste, toujours prêt à céder aux attraits du monde. (Peut-on aller jusqu'à dire que les contemporains littéraires de Mauriac sont Pascal et Racine, comme ceux de Gide et de Bernanos sont respectivement Rousseau et Agrippa d'Aubigné?) De cette tentation, Mauriac a su faire le ressort de ses romans ; il ne faudrait pas attribuer à un souci naïf (et vain, au fond) d'édification les dénouements du *Nœud de Vipères* ou du *Fleuve de feu;* mais un personnage de Mauriac recherche trop avidement l'absolu pour ne pas être contraint

de se prosterner au pied de la Croix. Avant d'en arriver là, un Gradère ou un Courrèges n'en auront pas moins cédé à tous leurs démons, de telle sorte que Mauriac artiste semble vouloir tenir la balance égale entre Dieu et Mammon.

On compte certainement des esprits honnêtes parmi ceux qui dénoncent l'amateur de soufre et le romancier morbide. Mauriac semble leur donner raison, quand il écrit : « Nos livres nous ressemblent profondément, et on a le droit de nous juger et de nous condamner d'après eux. » (« Les âmes basses, déclarait déjà Aristote, peignent de préférence les sentiments bas, quittes à les condamner. ») Vérités relatives, car il est bien des coquins fort à l'aise dans les grands sentiments. Contre-vérités, si l'on considère que le rôle de l'écrivain n'est pas d'abuser, mais de démystifier. Affirmations redoutables, en outre, qui mettent le romancier à la merci de la sottise ou de la mauvaise foi. Nos livres nous ressemblent, mais qui a le droit de nous identifier à tel ou tel de nos personnages?

De tels scrupules, en le rendant si vulnérable, rapprochent Mauriac de Nicole et de Duguet. Jansénisme atténué par les douceurs des collines qui dominent la Garonne, ou par l'odeur du pollen, sous les pins de Saint-Symphorien. Jansénisme, qui atteint tout de même à un admirable dépouillement, lorsque Mauriac nous confie ses impressions sur les lieux de sa jeunesse : « Tout s'en va, tout se consume de l'héritage des ancêtres, sauf le fond d'idées qui nous sont transmises. » C'est là que l'hiver surprend Mauriac et son lecteur. La neige ne tombait jamais dans ses romans. C'est la pluie de printemps qui noie les lilas dans le jardin de Maryan ; c'est l'orage d'été qui éclate dans le ciel de Thérèse ou sur la maison de Maria Cross. Il fallait que Mauriac atteigne le seuil de la vieillesse pour se rappeler les engelures du collégien et les sombres matins sous le préau de Grand-Lebrun.

La vie et la mort d'un poète « recueilli dans ce même volume ne se rattache pas à la crise de midi », écrit Mauriac dans sa préface. Mais cette crise eût-elle été dominée sans la leçon d'André Lafon? Il semble, au contraire, que ce récit si intense et si pur résolve toutes les contradictions du romancier, en accordant les bons sentiments et la bonne littérature, en lâchant sur la terrasse de Malagar un ange aux ailes blanches, en donnant un frère à Jean Pèloueyre et à Yves Frontenac. Portée par les cadences de la confession et du souvenir, la biographie dérobe à la fiction son pouvoir d'envoûtement et André Lafon devient un personnage de Mauriac. Si Mauriac veut être jugé par un de ses textes, c'est celui-ci que nous choisirons.

WILLY DE SPENS.

La littérature dans le royaume de Dieu

Nous devons à l'initiative de Mme Charles Du Bos et de deux parmi les plus fidèles amis du grand critique de pouvoir relire dans une anthologie intelligente et commode (1) quelques-unes des pages les plus justement célèbres de l'auteur des *Approximations* et du *Dialogue avec André Gide*. E. Gilson dans une trop courte préface nous dit de Du Bos qu'il « édifiait une sorte d'ordre spirituel qui lui appartenait en propre, une société des esprits sans analogue et dont pourtant la citoyenneté nous est ici gracieusement offerte. ... Des écrivains, des philosophes, des peintres et des musiciens de son choix se rejoignent grâce à lui seul, à une altitude où leurs œuvres semblent participer pour un moment d'une vie commune, passer et glisser les unes dans les autres. Comme s'il était... une sorte de ciel habité par toutes les grandes œuvres où leur sens le plus haut apparaîtrait le même ». Ce point mystérieux de rencontre, ce lieu enchanté, ce ciel où des hommes et des œuvres conviés à des confrontations posthumes arrivent à constituer non seulement une extraordinaire comédie littéraire mais un monde, un univers aussi caractérisé que celui de la psychanalyse ou de l'assyriologie, c'est ce que, faute de mieux, Du Bos a appelé la *littérature*, et l'on pourrait dire que tout son effort a tendu à doter ce monde de la littérature de constances et de caractéristiques qui lui fussent propres, et qui, dans une nouvelle et toute chimérique classification des sciences, seraient parvenues à faire figurer la création littéraire à côté des grandes créations de la philosophie et de la science. C'est dans un essai appelé justement *De la littérature* que Du Bos s'en est le mieux expliqué. Le texte, admirable, est maintenant classique : « La vallée où se façonnent les âmes... qui met l'intelligence à l'épreuve et fait d'elle une âme, c'est cela même qu'est la vie, — et la littérature, elle, n'est rien d'autre que cette vie même lorsque, dans l'âme d'un homme de génie, elle joint sa plénitude d'expression... Sans la vie, la littérature serait sans contenu, mais sans la littérature la vie ne serait qu'une chute d'eau, cette chute d'eau ininterrompue sous laquelle tant d'entre nous sont submergés... Vis-à-vis de cette chute d'eau, la littérature remplit les fonctions de l'hydraulique, capte, recueille, conduit et élève les eaux... Si la littérature doit à la vie son contenu, la vie doit à la littérature sa survie, lui doit cette immortalité

(1) Choix de textes de Charles du Bos, péfacés par E. Gilson, de l'Académie française. La Colombe, 1959.

qui ne s'arrête qu'au seuil de l'éternel... La vie doit plus à la littérature que la littérature ne doit à la vie... »

Les références, cette générosité de l'esprit.

Il suffit donc de céder à l'invitation à ce merveilleux voyage, au fil des pages, en lisant Du Bos :

PASCAL : Personne avec les mots ne joua un jeu aussi serré... Les lignes sur les fleuves de Babylone dont la lourde volute contrite s'apparente à tel adagio des derniers quatuors de Beethoven...

BERGSON : Un jour que Bergson me faisait l'honneur de s'entretenir avec moi de ce problème auquel on revient toujours, celui de la nature du génie, il me disait : « Le génie consiste peut-être essentiellement à garder le contact avec un certain courant intérieur. »

FLAUBERT : *L'Éducation sentimentale :* rien n'y aggrippe, et tout y suinte... Flaubert y restitue les ultimes dépôts que la vie a laissés en lui.

MUSSET : C'est vraiment l'arabesque et le lilas...

CLAUDEL : Chez Claudel, ainsi qu'il en va avec tous les grands génies, la voix est tout...

GIRAUDOUX : Quand je suis né, une étoile dansait...

KEATS : Chez lui, l'élément immatériel sort toujours de l'élément nourri... Un lys, cette alliance — d'un tel prestige — de l'épaisseur et de l'allégresse...

SHAKESPEARE : L'homme des globules rouges...

HOFMANNSTHAL : Le grand seigneur de ceux qui pensent avec leur cœur...

BACH : Quelques mesures de lui, et le trouble, la paresse, la veulerie ne peuvent plus tenir là-contre...

WATTEAU : Tais-toi. Au seuil du bois, je n'entends pas les paroles que tu dis inhumaines.

RENOIR : Il est vraiment tout végétal et édénique, le peintre d'avant le péché.

Une religion sans esthétique.

On n'éludera pas la question. Ce monde que tant de noms illustres viennent d'évoquer, ce monde qui, pour tant de nos contemporains aux yeux desquels la douce lumière du Christ n'a pas lui, et qui, pour les meilleurs d'entre eux, constitue la seule forme de spiritualité qui les fait émerger, à de trop rares instants, au-dessus du monde de leurs affaires et des machines, quelle est sa

valeur propre au jugement de la conscience chrétienne? La réponse est très simple. Dans la mesure où cette conscience chrétienne a vomi l'humanisme (ce mot que nos maîtres nous apprenaient encore, il y a trente ans, à vénérer, et qui est devenu, dans la langue de quelques-uns de leurs médiocres épigones, comme une insulte), cette conscience chrétienne prétendra encore connaître de ce monde, mais elle en fera une réduction cléricale. Elle ne connaîtra jamais ce moment d'entière gratuité, où l'objet est considéré et aimé pour lui-même, mais elle l'utilisera prématurément à ses fins exclusives, qui sont l'édification du Royaume de Dieu, ou, hélas ! de ce qu'elle croit tel. A ce régime, une conscience chrétienne absorbera tout, et il n'est d'art si coriace qu'elle ne finisse par neutraliser et annexer, mais à quel prix ! Il n'est que de voir ce que devient le cinéma au crible moralisateur de ses ciné-clubs.

Il s'est récemment constitué en France une religion qui se donne pour kérygmatique et antihumaniste, et dont le radicalisme, si l'on n'y prend garde, déferlera sur tout ce qui nous reste de culture chrétienne comme les barbares ont déferlé sur Rome. Elle ne considère plus les choses et le monde que comme matière à un occasionalisme qu'elle croit biblique. C'est une religion sans esthétique. Mais c'est bien là parler à nos religionnaires une langue formelle, qu'ils ne connaissent plus : l'esthétique ne saurait désigner pour eux que des domaines assez légers, pour ne pas dire suspects, alors que ce mot, aux beaux temps du romantisme allemand, servait encore de titre à des œuvres pour le moins austères et indigestes, et qui ne contenaient rien d'autre qu'un système du monde.

Comme les chrétiens ne revendiquent plus comme un bien propre cette esthétique, ce sont aujourd'hui les païens qui nous la conservent. Tout se passe aujourd'hui comme si des valeurs fondamentales étaient possédées par des païens qui les tiennent en réserve, alors qu'un certain monde catholique, d'ordinaire fervent et touchant, en est affreusement dépourvu.

Le sacré chrétien est la promotion dans le monde de la grâce et de l'adoption divine de ce mystère de l'existence, des choses, du monde et de l'homme. Mais là où ces formes naturelles n'existent plus, là où l'existence humaine a perdu sa saveur, la grâce du Christ a perdu son sol nourricier. Elle n'est plus qu'une réalité « surnaturelle », comme on dit, et elle ne dit plus rien aux hommes. Le Christ n'est pas seulement divin, il est humain. Et chez lui la grâce surnaturelle par excellence, celle de l'union hypostatique, a opéré au profit d'une nature ; il est le fils d'une femme de Judée, et le plus beau des enfants des hommes. Il a été homme, et il s'est inséré dans la trame de l'existence humaine et terrestre. Il n'a pas été une apparence d'homme, mais il a pesé lourdement sur la terre ; et les siens l'ont vu, l'ont aimé et l'ont entendu, — et il leur a dit quelque chose.

Dans un monde chrétien qui n'est plus attentif à cette solidité des formes de la nature et à la consistance propre de l'existence, la grâce, au lieu de faire des hommes, ne fait plus que des ludions.

Un monde de ludions.

Ils flottent, ils ne sont pas assez lourds pour entrer dans la vie réelle. Il y a, par contre, des païens qui sont paradoxalement plus religieux, plus reliés au mystère des choses que certains chrétiens. Il y a plus de sacré dans *les Pommes* de Cézanne, ou dans *le Café le soir* de Van Gogh, que dans la production des marchands accrédités auprès de la clientèle catholique. Il y a plus de religion dans Homère, « saint Homère », comme l'a répété Érasme après les Pères de l'Église, que dans bien des sermons. Il y a des prêtres vertueux, zélés, qui manipulent du sacré à longueur de journée, et qui sont par rapport aux mystères qu'ils traitent dans la position où se trouve l'honnête gardien du Louvre devant la *Victoire de Samothrace*. Ils baptisent un enfant, mais ils ne savent pas ce que c'est qu'un homme, et le monde auquel cet enfant devra renoncer. Ils font le catéchisme, mais ils n'ont jamais regardé vivre un enfant. Ils chantent la messe, mais ils n'ont jamais entendu le son de la voix humaine, et, moins que tout autre, comme vient de le faire remarquer le P. Régamey, le son de leur propre voix. Ils administrent des mourants, mais ils ne savent pas ce que c'est que la mort, et ils n'ont jamais vraiment consolé un vieillard. Ils parlent de force et de combat, — ils vont jusqu'à l'engagement (pas militaire), — mais ils ne se sont jamais battus...

Le monde de leurs rites, de leur prédication, patine sur celui des choses et des gens. Il ne mord pas, il ne mouille pas. Le Christ est une réponse. Avant de s'ouvrir à la réponse, il aurait fallu entendre la question. Et la question, c'est ce mystère fondamental des choses, celui de la vie, — et très souvent celui de la vie comme magnifiée, mythifiée et signifiée par l'art et la « littérature » (au sens défini plus haut par Du Bos) — qui nous la pose. Il y a quelque chose de plus redoutable qu'une question sans réponse, c'est une réponse sans question... L'Évangile est une bonne nouvelle. Mais qu'est-ce qu'une nouvelle peut apporter de joie et de surprise à des hommes qui ont décidé une fois pour toutes qu'il ne se passait rien, qu'il n'y avait rien? L'homme auquel s'adresse le Christ est un homme qui attend, qui espère, qui doute et qui redoute, qui aime, qui se pose les questions de César comme il se pose les questions de Dieu, qui sait qu'il y a des lys qui filent dans les champs, et comment on s'y prend pour ordonner un festin de noces. Mais là où il n'y a plus rien au niveau même de cette existence, que *signifie* (je dis bien : signifie, au sens où la signification est l'expression suprême de l'existence), que *signifie* la grâce? Sans visiteur (au moins possible), les Salles du Louvre perdent leur existence. Elles ne sont plus que des toiles et des pierres. En dehors de leur signification artistique, en dehors de leur existence artistique, il est vain d'en appeler à leur existence physique : elles ne sont plus rien. Un concert sans auditeur, une lettre d'amour sans destinataire, un festin sans convives. Une grâce sans nature. Pour faire court et pour finir avec Du Bos, avec qui j'ai commencé, j'ajouterai : une vie sans littérature.

PIE DUPLOYÉ O. P.

Sciences sociales

RAYMOND ARON : DIMENSIONS DE LA CONSCIENCE HISTORIQUE (1).

Ce livre est constitué par l'ensemble de huit études qui étaient soit des communications faites devant des assemblées savantes, soit des contributions à des ouvrages collectifs importants, tels que la *Chamber's Encyclopoedia* ou l'*Encyclopédie française.* Elles concernent toutes de façon très précise le sujet évoqué par le titre général, et elles se complètent sans jamais se répéter.

L'ouvrage présente donc une réelle unité d'inspiration, à quoi s'ajoute la position très ferme de l'auteur, malgré ses nuances, et aussi, bien sûr, l'unité de ton et de style. Raymond Aron aborde toujours les problèmes de front, il les ramène à leurs éléments essentiels, expose lucidement les diverses solutions proposées, avec leurs avantages et leurs défauts, si bien que la conclusion paraît s'imposer d'elle-même. La concision des développements, le choix très sûr des expressions et des mots, la sobre élégance des phrases contribuent à donner l'impression de clarté qui se dégage à la lecture de tous ces textes en dépit de la complexité des questions traitées. Pourtant, si tout devient plus perméable à l'intelligence, ce n'est jamais au prix d'une arbitraire simplification. Bien au contraire, il semble que l'esprit du lecteur puise la joie de comprendre dans l'aisance avec laquelle l'auteur maintient sous son regard toutes les difficultés et complexités d'un problème ou d'une situation. C'est en général pour avoir masqué celles-ci que les théories évoquées et critiquées paraissent d'emblée inadéquates, et c'est en vertu de ces échecs et de leurs multiples raisons que la solution de l'auteur paraît couler de source.

Quels sont les sujets abordés dans cet ouvrage? Sous quels aspects est révélée la conscience historique? Les titres des huit études groupées dans ce volume en donnent déjà une idée. Les voici dans l'ordre d'entrée en scène : La philosophie de l'histoire. La notion du sens de l'histoire. Évidence et inférence. De l'objet de l'histoire. Thucydide et le récit historique. Nations et empires. L'aube de l'histoire universelle. La responsabilité sociale du philosophe.

Deux ordres de considérations se succèdent ou se mêlent dans ces pages : les unes sont d'ordre théorique ; les autres se rapportent à la situation actuelle du monde. Cette convergence de l'abs-

(1) Plon.

trait et du concret répond à la vocation du philosophe, telle qu'elle est définie dans les dernières pages. Il appartient à l'émule de Socrate et de Platon de déterminer le bien universellement valable et le régime le meilleur, cela est incontestable. Mais peut-il, sans devenir un simple sophiste, descendre dans l'arène, participer aux discussions politiques et « passer de la notion de l'existence bonne en elle-même ou du régime le meilleur à un jugement sur le préférable *hic et nunc?* » En vérité, le philosophe n'est pas nécessairement l'homme qui vit dans les nuages ; il peut et même il doit se soucier de ce qui se passe autour de lui ; sa mission est à la fois éternelle et actuelle. Il doit prendre parti, mais en restant impartial et sans céder au fanatisme ni au scepticisme.

Les hommes, dit Raymond Aron, oscillent entre le relativisme historique et l'attachement irraisonné à une cause ; « le philosophe est celui qui dialogue avec lui-même et avec les autres, afin de surmonter en acte cette oscillation. Tel est son devoir d'état, tel est son devoir à l'égard de la cité. »

Ces mots sont l'ultime conclusion du livre ; ils auraient aussi bien pu en être la préface ; ou plutôt l'envelopper comme Jean Cocteau le proposait en écrivant pour un de ses ouvrages une préface en guise de post-face. Car les huit études sur la conscience historique sont la mise en œuvre de cette profession de foi du philosophe qui se penche sur le monde actuel et sur son passé. De ce point de vue, le sujet général de l'œuvre apparaît comme à la fois théorique et pratique, de sorte que pour présenter ce livre on pourrait poser deux questions principales : qu'est-ce que la conscience historique selon Raymond Aron? comment voit-il la conjoncture historique actuelle en fonction de sa conception même de l'histoire?

Déjà d'autres volumes du même auteur avaient apporté des réponses à ces questions : en particulier, à la première, son *Introduction à la philosophie de l'histoire* (1) et, à la seconde, son récent essai sur *la Société industrielle et la guerre* (2) que nous avons analysé ici naguère. Dans *les Dimensions de la conscience historique,* les considérations théoriques et les réflexions sur l'actualité se mêlent davantage et prolongent, par cette alliance même du concret et de l'abstrait, les écrits précédents.

A quoi sert l'histoire, en tant que science du passé? Si elle n'est pas vaine érudition, elle doit, d'une certaine manière, tendre à une fin actuelle. Ainsi pensait Nietzsche, dans ses *Considérations inactuelles* que Raymond Aron a bien raison de citer dès le début de son chapitre sur la philosophie de l'histoire. A juste titre aussi, il signale le danger d'une opposition entre « deux types d'historien et d'histoires, ceux qui se bornent à rassembler les matériaux, ceux qui en tirent la signification ». La critique de la connaissance historique d'inspiration kantienne a rétabli l'unité en faisant intervenir la notion de valeur, tout en insistant sur la relativité des valeurs qui, selon les époques, donnent son intérêt au passé. Les

(1) Gallimard.
(2) Plon (cf. Revue La Table Ronde n° 147, mars 1960).

efforts d'un Rickert pour trouver à l'histoire une validité universelle à partir d'une décision libre ne font que noyer le relativisme dans le formalisme. Après cette revue des tentatives malheureuses pour justifier la science historique, on trouve beaucoup de sagesse à la solution que propose notre auteur. « Le relativisme historique, écrit-il, est pour ainsi dire surmonté, dès lors que l'historien cesse de prétendre à un détachement impossible, reconnaît son point de vue et, par suite, se met en mesure de reconnaître les perspectives des autres. »

La philosophie de l'histoire se propose un but plus vaste et passe tout de suite des faits à l'évolution humaine dans son ensemble. Le marxisme en est un exemple. Aujourd'hui, ce sont plutôt des tentatives d'histoire universelle ou de sociologie comparée des cultures, à la manière de Spengler ou de Toynbee que l'on voit apparaître. Mais ce ne sont pas des philosophies de l'histoire à proprement parler, car elles ne visent pas ouvertement à atteindre la vérité de l'homme. Si l'on dépasse l'expérience, c'est plutôt dans le sens de la pluralité que dans celui de l'unité. Ce qui, de ce point de vue, caractérise notre époque, selon Raymond Aron, c'est à la fois l'absence et le besoin d'une philosophie de l'histoire.

On a souvent dit que celle-ci correspondait toujours plus ou moins à une sécularisation de la vision judéo-chrétienne. Cela est doublement inexact. D'abord, pour le chrétien, la véritable histoire est transcendante au déroulement des faits politiques et économiques, et seules les interprétations hérétiques et immanentistes ont tenté de donner un sens profane à l'histoire. D'autre part, les philosophies laïques de l'histoire se sont plutôt développées en opposition à la conception chrétienne et procèdent d'une confiance impie dans les seules forces de l'homme-démiurge.

Le sens de l'histoire, tel qu'il apparaît dans les doctrines hégeliennes et marxistes, recèle, selon Raymond Aron, une ambiguïté, car il se fonde à la fois sur le déterminisme et sur la vocation humaine, dont rien ne peut garantir la convergence. A cela s'ajoutent plusieurs difficultés d'ordre critique et historique qui sont fermement résumées en quelques pages de ce livre. Quant aux conceptions existentialistes du sens de l'histoire, elles sont réfutées avec sévérité. Merleau-Ponty a d'abord essayé de maintenir la définition marxiste du régime final sans y voir l'aboutissement fatal de l'évolution historique, et il a fini, dans un ouvrage plus récent, par retirer au processus socialiste le privilège exorbitant qu'il lui avait accordé.

Jean-Paul Sartre préfère juger le socialisme sur ses seules intentions, ce qui lui permet une justification subtile qui n'a pas à s'embarrasser des réalités. Mais alors, dit Raymond Aron, sa philosophie du sens de l'histoire est singulièrement fragile et précaire. En définitive, il est bon de penser que l'histoire a un sens, car cela est stimulant ; mais il est nuisible de le croire donné d'avance. Aux affirmations de « l'optimisme catastrophique » des marxistes et aux finesses des existentialistes, Raymond Aron oppose les nécessités de l'humanisme, en accord avec le rôle social qu'il reconnaît au philosophe. « L'homme, écrit-il, aliène son humanité

s'il renonce à chercher et s'il s'imagine avoir dit le dernier mot. »

Revenant à l'histoire proprement dite, notre auteur en scrute les intentions. Cela l'entraîne à étudier les notions de compréhension et d'explication dans cette science, à critiquer la méthode de Toynbee pour fonder sur l'expérience l'élaboration des unités historiques et retrouver, à propos du problème des schémas de changements, la leçon d'humanisme qui découle des incertitudes de l'avenir. Examinant ensuite les tendances diverses des écoles entre lesquelles se répartissent les historiens modernes, et qui s'opposent moins qu'on le croit parfois, il opte pour une interprétation « qui, sans nier les relations réciproques des activités et des œuvres, mettrait en lumière l'*originalité* irréductible de chaque sorte de création par rapport au milieu socio-économique ». L'historien, face au passé, peut adopter l'attitude de la contemplation ou celle de l'action ; à l'égard du futur, il peut opter pour la répétition et le cycle ou pour le devenir orienté. Dans tous les cas, la connaissance historique doit tenir compte à la fois de la conjoncture réelle et de la condition humaine.

Dans un brillant chapitre consacré à Thucydide et au récit historique, l'auteur reprend et corrige les comparaisons établies par plusieurs écrivains, en particulier Toynbee et Thibaudet, entre la guerre du Péloponnèse et la guerre de 1914-1918. En fait, les historiens modernes ne pourraient pas écrire à la manière de Thucydide. Dans le monde actuel, le récit de l'événement paraît moins central et le contraste est trop grand entre les intentions et les faits. Cependant l'œuvre de Thucydide continue de nous captiver parce qu'elle se situe dans l'ordre politique et que cet ordre conserve une certaine autonomie, malgré l'importance des facteurs économiques. C'est là un des principes directeurs de la vision de l'histoire que nous présente Raymond Aron. Et cette autonomie du politique apparaît nettement dans le tableau qu'il brosse de l'histoire contemporaine.

Pour le rendre clair, il lui faut d'abord dissiper les équivoques autour des notions-clefs de la politique internationale : celles de nationalisme et d'impérialisme. Ayant distingué et classé les sens nombreux et différents de ces concepts, il étudie successivement la destruction du système européen à la suite des deux guerres mondiales, la formation du système asiatique avec sa très relative autonomie, la désagrégation des empires européens, à propos de laquelle il énonce en quelques formules frappantes les caractères spécifiques de la lutte anticoloniale (« Les rebelles gagnent pourvu qu'ils survivent »), la diversité des nationalismes (« Les Européens ont exporté à travers le monde des nationalismes plutôt que des nations »), pour mettre finalement en relief l'originalité de la conjoncture présente que caractérise à la fois la diversité et l'unité du monde politique. Son interprétation pluraliste met l'accent sur « l'hétérogénéité des États qui, pour la première fois vivent ensemble », et, par conséquent, ne méconnaît pas le caractère global et unitaire de l'histoire contemporaine.

Selon Raymond Aron, les marxistes-léninistes, dont il réfute l'interprétation des événements récents, et, d'une autre façon,

Auguste Comte ont eu le tort de méconnaître l'autonomie de l'ordre politique, dont nous avons signalé l'importance dans la philosophie de l'histoire humaniste qui est ici présentée. L'histoire contemporaine s'explique, dans ce livre, à la fois par l'originalité de la société industrielle et par l'action politique, c'est-à-dire « l'histoire *as usual* ». Si l'on tient compte seulement d'un de ces deux éléments en négligeant l'autre, on ne peut bien comprendre ce qui se passe actuellement. Par exemple, la comparaison avec la guerre du Péloponnèse est instructive, parce que de nos jours subsiste le jeu politique en ce qu'il a d'éternellement humain ; mais l'analogie ne peut être poussée trop loin, à cause de l'hétérogénéité entre la société industrielle et les sociétés du passé. Inversement, le matérialisme dialectique minimise à l'excès et tente de réduire à des circonstances principalement économiques ou idéologiques l'événement politique.

On le voit, en toute occasion Raymond Aron ajoute à la lucide vision des faits et à l'étude critique des diverses théories une sagesse personnelle qui répond à la conception qu'il se fait du rôle du philosophe. Il maintient toujours l'équilibre entre les tentations auxquelles succombent en général les doctrinaires. Et pourtant, son humanisme, qui conduit à ce que l'on a nommé un « optimisme raisonné » par les voies d'un pluralisme cohérent, forme une totalité et donne de la conscience historique à l'époque actuelle une conception à la fois originale, structurée, souple, et, il faut bien le reconnaître, séduisante non seulement par son argumentation mais aussi par l'harmonieuse union d'une certaine élévation de pensée et d'une attention constante aux réalités de notre temps.

JEAN CAZENEUVE.

D'un livre à l'autre

ÉMILE OLLIVIER : JOURNAL (1).

Dans le premier volume de son *Journal* qui couvre une période allant de 1846 à 1860, Émile Ollivier parle fréquemment de son père. C'était un curieux personnage, prénommé Démosthène et, nous dit M. Raymond Dumay, dans sa préface, « un de ces hurluberlus toujours en retard d'une facture et en avance d'une révolution », militant, complotant, inapte à la vie quotidienne, du reste fort sympathique. Émile Ollivier vénérait ce père, « le tourment et l'adoration de ma vie », a-t-il écrit. Il réussit, au coup d'État de 1851, à lui épargner le bagne, mais non pas l'exil. Sans doute, Démosthène, passionné de politique, contribua-t-il fortement à fixer les idées de son fils. Celui-ci se déclare dans ce *Journal* républicain et socialiste. Il ne faudrait d'ailleurs pas donner à ce mot un sens que ne lui accordait certainement par Émile Ollivier (encore qu'il se dise quelque part bouleversé par la lecture de Proudhon). « Social » conviendrait mieux. « Être utile aux malheureux, soulager leurs souffrances par l'étude et le dévouement », voilà son programme. Mais toute conception collectiviste est fort éloignée de sa pensée. On a même remarqué que lui qui lisait avec avidité semble avoir complètement ignoré Karl Marx et *le Capital*. Sur un autre point il est (du moins, dans ce volume) déiste avec ferveur. (Je m'en tiens, dira-t-il, à la profession de foi du Vicaire savoyard), mais fort hostile à toute religion révélée.

Il débuta dans la vie publique à un âge où l'on aborde à peine la carrière administrative et se trouva d'emblée à un poste de haute responsabilité. La Révolution de 1848 avait besoin d'hommes. Démosthène connaissait Lamartine, et Ledru-Rollin. Ceux-ci nommèrent son fils commissaire de la République pour le Var et les Bouches-du-Rhône. Il avait vingt-deux ans. Après quelques mois de proconsulat, il fut nommé préfet de la Haute-Marne. Révoqué le 14 janvier 1849 il revint à Paris et se mit en devoir — ce qui ne fut pas très facile — de se faire une place au barreau.

Le *Journal* ne contient que peu de choses sur le séjour à Marseille. Mais on y découvre la confiance que Émile Ollivier avait dans le pouvoir de la parole, de la sienne. « Mon moyen efficace de gouvernement, note-t-il, fut de monter sur une borne et de haranguer. » Sa désillusion fut rapide et il ajoute presque aussitôt : « Je m'aperçus un jour qu'on ne gouverne pas les hommes par les harangues. »

Cette constatation pourtant n'enleva pas certainement à Émile

(1) Julliard, édit.

Ollivier toute sa foi dans l'éloquence. C'est qu'il était essentiellement un orateur et l'on peut tenir pour assuré qu'il était admirablement doué. « Il avait, dira Bergson, son successeur à l'Académie française, le privilège d'enchanter les délicats en entraînant la foule. » On regrette même de ne pas trouver dans ses notes plus de détails sur les procès qu'il plaida et la façon dont il les plaida, d'autant qu'il est pour lui-même un bon juge, appréciant sans fausse modestie ses succès, mais relevant avec soin les erreurs ou les lacunes. Il travaillait beaucoup, étudiant méticuleusement ses dossiers, prenant force notes, écrivant même en totalité ou en partie ses plaidoiries. Mais il n'était nullement enchaîné à sa rédaction. Tout ce travail préliminaire lui fournissait en définitive un plan gravé dans sa tête et il parlait en toute liberté, sans s'embarrasser d'un texte. C'est en tenant compte de cette méthode qu'il faut sans doute comprendre sa fameuse boutade : « Je n'ai connu que trois hommes qui improvisaient : Lamartine, M. Thiers et moi-même. D'ailleurs nous n'improvisions jamais. »

Avait-il préparé « l'improvisation » du 15 juillet 1870 où il acceptait d'un cœur léger « la responsabilité de la guerre »? Cette phrase continue de peser sur sa mémoire. Le contexte indique cependant que son auteur ne lui prêtait pas le sens dans lequel elle s'est figée. Il semble même que l'orateur ait eu sur-le-champ le sentiment qu'il venait d'employer une expression qui se retournerait contre lui. Et d'expliquer : « Je veux dire d'un cœur que le remords n'alourdit pas, d'un cœur confiant parce que la guerre que nous ferons, nous la subissons, parce que nous avons fait tout ce qu'il était humainement et honorablement possible de tenter pour l'éviter. » La postérité n'a retenu que la légèreté.

La politique ne tient pas la plus grande place dans ce premier volume. Sans doute le suivant apportera-t-il des explications sur le ralliement à l'Empire où Morny semble avoir joué un grand rôle. La haute situation procurée par la Révolution de 1848 ne fut qu'une aventure extraordinaire. Terminée, il fallut bien, comme n'importe quel débutant ,se lancer à la conquête de la vie. Si ces années d'apprentissage furent assez rudes, du moins l'ascension fut-elle rapide. Dès 1857, Émile Ollivier est député de Paris. Au Corps législatif, il est un des cinq opposants au Régime. Il a gagné au Palais l'estime de confrères réputés. Des hommes comme Lamennais et Michelet lui ont accordé leur amitié. Peu de temps après avoir été élu, il épouse la fille de Liszt et de Marie d'Agout. Avant ce mariage il avait eu un premier amour pour une jeune fille de Marseille, dont la mort prématurée le plongea dans l'affliction.

Ces vicissitudes sentimentales sont dépeintes dans le *Journal* où l'on trouve aussi le reflet des lectures, des études, des préoccupations philosophiques d'Émile Ollivier, des impressions d'art et de voyage, le tout, le plus souvent noyé dans une grande mélancolie. Le style est d'un bon écrivain, plutôt que d'un grand écrivain. Il a de l'aisance, du mouvement, de la couleur, mais aussi une certaine mollesse, et surtout il y a trop d'apostrophes, trop de vocatifs, trop d'effusions. Un romantique, aurait dit M. Thiers, qu'Émile Ollivier n'aimait pas.

JULES-FRANÇOIS BLONDEL : AU FIL DE LA CARRIÈRE (1).

M. J.-F. Blondel entra dans la Carrière au mois d'avril 1911 et en parcourut tous les échelons jusqu'au grade le plus élevé d'ambassadeur de France. Entre 1911 et 1950, où prit fin ce qu'il appelle drôlement « sa tournée de cheval de cirque à plumet », il a été en poste, comme on dit, en de nombreuses capitales. Le caractère « nomade » de la profession diplomatique lui plaisait et il ne semble pas avoir eu le goût de séjours prolongés à l'administration centrale.

Dans ce livre pourtant M. Blondel n'a pas voulu égrener tous les souvenirs, qu'il a engrangés dans les légations et les ambassades où ses fonctions successives l'appelèrent. Il arrête son récit à la fin de 1938, au lendemain de Munich, ce qui représente déjà pas très loin de trente années. Faut-il espérer qu'un autre volume dépeindra la période qui suivit? M. Blondel n'y paraît pas très décidé puisqu'il écrit : « Je n'ose, faute d'un suffisant matelas d'années écoulées, me lancer dans l'ère insondable qu'ouvrit 1939. »

Durant la période qu'il a choisie, il nous emmène successivement à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Londres, à Washington, à Mexico, à Constantinople, à Athènes, à Buenos Ayres, à Rome enfin. Oui, vraiment cette existence était « nomade ». Mais combien instructive pour qui a le goût d'observer... Le moment où M. Blondel débute dans la Carrière coïncide avec ce qu'on a nommé « la Belle époque », un « monde heureux » qui devait finir en 1914. Ainsi a-t-il pu connaître une société, une manière de vivre, des usages, un protocole, qui ont pris, en un temps en somme assez court, un recul historique tel qu'ils nous paraissent déjà fort éloignés dans le passé.

Mêlé de près aux événements, M. Blondel a aussi approché la plupart des hommes qui ont tenu dans ces événements un rôle important. On attend toujours dans un livre de cette nature des portraits. L'auteur de *Au fil de la Carrière* ne décevra pas sur ce point ses lecteurs. Il dessine de la manière la plus vivante, passant du croquis rapidement enlevé au crayon plus longuement médité. Les deux Cambon, Delcassé, Jusserand, Tardieu, bien d'autres « étoiles » de la politique, défilent à travers ces pages, et des souverains aussi.

Secrétaire à l'ambassade de Londres en 1914 et 1915, M. Blondel devait passer à Washington le reste de la guerre pour regagner la capitale britannique en 1919. Washington était un bon endroit pour regarder et voir. Le tableau que trace M. Blondel des États-Unis avant leur entrée en guerre, ses remarques sur le président Wilson et sur ses principaux collaborateurs, le colonel House et M. Lansing sont de grand intérêt et éclairent plus d'un aspect du conflit mondial.

Les circonstances valurent à M. Blondel d'être témoin d'un

(1) Hachette, édit.

autre moment passionnant. Nommé à Rome, il assista à l'évolution du facsisme et au tournant que prit la politique internationale lors de l'affaire d'Éthiopie. En qualité de ministre conseiller, il assuma la gérance de l'ambassade après le départ de M. de Chambrun. De novembre 1936 à novembre 1938 il lui fallut, dans des conditions particulièrement difficiles, représenter la France. Sa mission prit fin avec l'arrivée de M. François Poncet.

M. Blondel ne dissimule pas les erreurs des pays démocratiques dans ces années qui précédèrent le nouveau conflit. Elles ouvrirent les portes à toutes les ambitions des dictateurs. « Un peu de fermeté manifestée en temps voulu » eût sans doute changé les choses.

Ces ambitions étaient, on l'a bien vu, pernicieuses pour la paix et M. Blondel juge avec sévérité Mussolini et le régime mussolinien. S'il a peu d'attirance pour le premier, sans lui dénier d'indéniables qualités, il tient son système pour « absurde ». Et il ajoute : « Par comparaison avec les désastres qu'engendra le fascisme de quel poids ont pesé ses réalisations positives? » D'autant que ces réalisations sont, depuis, souvent apparues précaires et la vanité qu'elles inspiraient, peu justifiée.

ROSE VALLAND : LE FRONT DE L'ART (1).

Mme Rose Valland raconte dans ce livre l'histoire passionnante des trésors artistiques de la France pendant les années 1939 à 1945. Ils coururent les plus grands dangers dont le plus grave venait de la convoitise de l'occupant qu'ils avaient excitée au plus haut point. Un certain nombre de « seigneurs » du IIIe Reich, et tout premier, Goering, avaient jeté leur dévolu sur ces œuvres et entendaient bien en grossir leurs collections particulières. Il en résulta des conflits, des discussions aigres-douces, des difficultés entre autorité civile et pouvoir militaire, chacun s'efforçant plus ou moins de dissimuler son activité personnelle derrière l'intérêt de l'État et le service de la culture germanique. Finalement Hitler arbitrera ou plutôt tranchera en déclarant qu'il avait seul la disposition des objets d'art saisis quels qu'ils fussent.

Dès 1938, devant la tournure que prenaient les événements, un plan d'évacuation des musées était entré en application. Les grands chefs-d'œuvre du Louvre n'étaient déjà plus à Paris quand survint Munich. Le répit fourni par l'accord de septembre permit de réviser et de mettre au point les mesures arrêtées. Et puis, ce fut la guerre et l'exode des œuvres d'art. Elles allaient gagner des refuges en province, des châteaux en différents coins de France (Chambord, Brissac, Valençay en reçurent un grand nombre) qui leur serviraient d'abri en attendant qu'il leur fût permis de retrouver leur place accoutumée. L'avance ennemie contraignit à de nouveaux déménagements et l'abbaye de Loc-Dieu, dans l'Aveyron, devint un des principaux dépôts.

Si la mise à l'abri des collections publiques posait de délicats

(1) Plon, édit.

problèmes, combien plus difficile encore apparaissait la protection de collections privées (surtout quand elles appartenaient à des Israélites). Les dangers d'actions de guerre étaient grands, les bombardements redoutables (ils valurent, à la Libération, des jours d'angoisse aux conservateurs), mais la volonté de mainmise nazie sur nos richesses artistiques fut pendant longtemps la menace capitale. D'autant que ce programme d'expropriation était mis en œuvre avec une méthode toute allemande, bureaux et services ayant été créés à cette fin. Contre eux que pouvaient les représentants français? Ils menèrent le combat — il n'était pas sans périls — avec une ténacité et une habileté admirables, utilisant les dissentiments chez l'adversaire, découvrant des arguments juridiques et des embarras matériels, discutant, protestant, esquivant. Par leur diplomatie et leur fermeté, M. Jaujard et ses collaborateurs ont rendu au pays un éclatant service. On est heureux que témoignage en soit porté, avec une parfaite simplicité d'ailleurs, par celle qui fut elle-même un des principaux acteurs de ce sauvetage.

CHARLES DIEHL : BYZANCE (1).

La réimpression du *Byzance* de Charles Diehl est une très heureuse initiative. Le livre est devenu classique, et beaucoup, qui ne sont point des spécialistes en histoire, lui doivent, en somme, à peu près tout ce qu'ils savent sur l'Empire byzantin, sa grandeur et sa décadence.

Il est remarquable qu'après plus de quarante ans (puisqu'il parut en 1919) cet ouvrage n'ait pour ainsi dire pas vieilli. Certes, d'autres recherches ont été effectuées et certains points appelaient des rectifications. Mais il ne s'agit que de détails et, dans l'ensemble, les travaux de M. Charles Diehl ne modifient pas sensiblement le tableau que celui-ci a brossé de la civilisation byzantine. Comme le note M. Rodolphe Guilland qui s'est chargé d'une brève présentation, la valeur intrinsèque de cette magistrale « synthèse » n'en est en rien diminuée. Une bibliographie mise à jour aidera d'ailleurs les lecteurs qui voudraient se livrer à certaines comparaisons ou compléter leur information.

Un public étendu — on le souhaite du moins — a donc maintenant à sa disposition un moyen de connaissance d'indiscutable valeur d'une période historique de haut intérêt. La civilisation byzantine n'est pas seulement décrite dans cet exposé, la philosophie de l'histoire de cette civilisation y est dégagée. Et cette réédition d'un livre solide et brillant est aussi un hommage à son auteur dont la place est marquée parmi les hommes qui ont fait le plus honneur à l'érudition française.

(1) Flammarion, édit.

UN ROMAN PRÉSUMÉ DE MADAME DE LA FAYETTE (1).

La découverte par M. Marc Chadourne — lui-même bon romancier et fin connaisseur — d'une œuvre de Mme de La Fayette, est, à coup sûr, un événement de la vie littéraire. De cette découverte les circonstances sont elles-mêmes romanesques et le récit qu'en donne M. Marc Chadourne, en guise d'introduction à sa « trouvaille » est si attachant qu'on en suit les péripéties avec autant de curiosité que s'il s'agissait d'une fiction bien venue.

L'auteur de *Cécile de la Folie* réside le plus souvent en Amérique et c'est dans la bibliothèque d'un de ses amis de Baltimore qu'il fit connaissance avec *Isabelle*. Tel est le prénom de l'héroïne de ce petit roman auquel il sert de titre, mais qui s'intitule aussi : *le Journal amoureux d'Espagne*. Frappé, dès l'abord, par les analogies que ce texte qu'on lui présentait offrait avec *la Princesse de Clèves*, M. Marc Chadourne voulut en avoir le cœur net. Grâce à l'obligeance de son hôte, il emporta le petit volume relié en maroquin bleu, et alors commença, aux États-Unis et en France, une longue enquête qui conduisit, en vue d'une attribution définitive, à plusieurs éliminations de possibles auteurs.

Finalement, et pour simplifier autant qu'il est possible, disons que l'exemplaire du *Journal amoureux d'Espagne* que M. Marc Chadourne avait en main grâce à son ami américain avait été imprimé en 1675, soit à Cologne, soit en Hollande. Or cette même année 1675 l'ouvrage avait paru simultanément à Paris chez le libraire Barbin, éditeur habituel de Mme de La Fayette. Barbin avait publié en 1669 et 1671 un roman intitulé *Zaïde*, histoire espagnole, signé il est vrai de M. de Segrais. Mais celui-ci n'aurait été, en la circonstance que le prête-nom de Mme de La Fayette avec laquelle il formait une équipe littéraire dont faisaient aussi partie Huet et La Rochefoucauld. Après la publication de *Zaïde*, Barbin s'assura l'édition du prochain roman qu'écriraient M. de Segrais et ses amis. *La Princesse de Clèves* ne parut que sept ans plus tard. M. Marc Chadourne demande s'il n'est pas raisonnable de supposer que l'éditeur a obtenu, pendant ce délai, et, en quelque sorte, pour « meubler » l'attente, la livraison d'un ouvrage qui ne serait autre que *Isabelle* ou *le Journal amoureux d'Espagne*. Il se trouve d'ailleurs qu'un érudit allemand aurait découvert à Munich un manuscrit de ce récit et l'aurait attribué à Mme de La Fayette. Le fait a été rapporté par M. Bernard Pingaud. M. Marc Chadourne qui le cite, se déclare incapable, dans l'état de ses recherches, de dire s'il y a relation entre ce manuscrit de Munich et l'édition de Cologne.

Quoi qu'il en soit, les spécialistes et les érudits ont, comme on dit, du pain sur la planche. L' « inventeur » du roman inconnu, M. Marc Chadourne, tient ferme pour l'attribution à Mme de La Fayette tout en se déclarant prêt à accepter sans « aigreur

(1) Jean-Jacques Pauvert, édit.

les objections qu'on pourra lui opposer. Il faut reconnaître que les rapprochements auxquels il se livre entre ce *Journal d'Espagne* et *la Princesse de Clèves* sont assez troublants. Aux similitudes de caractères s'ajoutent des particularités de style et de vocabulaire que M. Chadourne relève à l'appui de sa thèse. Il a trouvé au surplus une alliée en Mme Marie-Jeanne Durry qui a souligné de son côté les analogies entre ces personnages et qui voit dans les deux « héros » masculins du *Journal*, Alphonse et Don Ramir, les homologues du Prince de Clèves et de Nemours.

Est-ce à dire que cette longue nouvelle soit à mettre littérairement sur le même plan que le roman célèbre auquel on la compare? On ne le pense pas. Et *la Princesse* elle-même si nous la relisons aujourd'hui, nous procure-t-elle un plaisir sans mélange et emporte-t-elle une admiration sans réserve. C'est un problème délicat que celui du vieillissement des chefs-d'œuvre et de leur position par rapport à l'optique actuelle des lecteurs. *Isabelle* en pose un autre déjà soulevé par *la Princesse de Clèves*. On sait que ce roman parut sans nom d'auteur. Mais plus d'un témoignage atteste que La Rochefoucauld apporta une collaboration importante à Mme de La Fayette. Même on a prétendu qu'il était l'unique auteur de *la Princesse*. Dans *le Journal amoureux d'Espagne* M. Marc Chadourne relève en maints endroits des maximes d'une frappe telle qu'il ne paraît guère imprudent d'admettre que La Rochefoucauld en a lui-même parsemé le récit. *Isabelle* serait donc le fruit d'un travail en commun entre l'auteur des *Maximes* et son amie Mme de La Fayette. Sans doute ne pourra-t-on jamais définir exactement ce qui revient dans ce cas à l'un et à l'autre. Il en va de même pour *la Princesse*. N'est-ce point en définitive à La Rochefoucauld que cette histoire d'amour devrait la qualité d'analyse qui assure son prestige?

FRANCIS POULENC : EMMANUEL CHABRIER (1).

Les éditions de La Palatine viennent de publier presque simultanément un *Rivarol* de M. Ivan Loiseau, des souvenirs de l'ambassadeur Adrien Thierry qui fut longtemps à Londres le collaborateur de M. Paul Cambon et le *Chabrier* de Francis Poulenc. Des deux premiers je parlerai à loisir dans une prochaine chronique, mais je voudrais tout de suite signaler à ceux qui aiment la musique le livre de Francis Poulenc.

On y prend d'abord le plaisir qu'on prend toujours à entendre quelqu'un parler de ce qu'il connaît à fond. Et personne, à coup sûr, ne contestera dans le domaine musical l'autorité de Francis Poulenc. Ayant été lui-même l'élève de Ricardo Vinès l'un des premiers interprètes de Chabrier, il peut donner aux pianistes quelques conseils techniques sur la manière de « jouer » le grand musicien.

Mais ce n'est point ici un ouvrage réservé aux seuls spécialistes.

(1) La Palatine, édit.

Certes, qu'il s'agisse des œuvres pour piano, des œuvres symphoniques ou des œuvres pour le théâtre, Francis Poulenc les analyse avec netteté. Il en dégage les caractères, il en fait valoir les beautés. Mais, comme il le dit lui-même ; il s'est proposé de faire aimer Chabrier autant que de le faire admirer. De bonne heure, il a eu une véritable passion pour sa musique « si accessible et si haute ». En parlant de lui il a l'impression de parler d'un « grand-père musicien ». Et de fait, ne retrouve-t-on pas dans l'œuvre de Poulenc un écho des « vertus » musicales de l'auteur d'*Espana* et du *Roi malgré lui*. « J'ai beaucoup pensé à l'*Étoile*, avoue-t-il, lorsque j'ai écrit *les Mamelles de Tirésias*. »

L'homme forçait la sympathie. Il était gai, généreux, toujours prêt à se dépenser pour ses amis. Entré dans l'administration, il y demeura assez longtemps pour que pendant plusieurs années on ne voulût voir en lui qu'un amateur bien doué. Volontiers exubérant, il n'avait rien du bohème et menait une existence familiale entre sa femme et ses deux enfants. Cultivé (« je suis le moins illettré des musiciens », disait-il en plaisantant) il n'eut pourtant pas le choix heureux pour les livrets de ses opéras ou opérettes. Francis Poulenc déplore à juste titre qu'il ait été si mal servi.

La médiocre qualité des « arguments » qu'on lui offrait, ne l'a pas empêché cependant d'épanouir son génie musical. *Briséis* en est peut-être la meilleure preuve. Car il a bien fallu finir par admettre que l'amateur bien doué avait du génie et le placer au premier rang des musiciens français.

Francis Poulenc le fait vivre devant nous. Son livre est écrit avec familiarité, avec chaleur, avec tendresse ; avec cette éloquence qui, venue du cœur, va droit au cœur.

JEAN MISTLER : A BAYREUTH AVEC RICHARD WAGNER (1)

Répondre aux principales questions que peut se poser l'amateur de musique en arrivant à Bayreuth, tel est, défini par son auteur l'objet de ce livre. Le festival reçoit autant d'auditeurs qu'autrefois. Et ces pèlerins ne sont ni moins enthousiastes ni moins passionnés que leurs devanciers. Bayreuth demeure un des hauts lieux de l' art. Pourtant ces auditeurs, toujours fervents, ne ressemblent pas à ceux qui les ont précédés. Dans l'ensemble ils ne se préparent pas à assister au Festival wagnérien avec le soin patient qu'on y apportait au temps où Albert Lavignac écrivait « on devrait se rendre à Bayreuth à genoux ». On étudiait donc les livrets et les partitions ; on emportait avec soi, après l'avoir consciencieusement interrogé, le livre — de Lavignac précisément — *le Voyage artistique à Bayreuth* — qui constituait une excellente introduction aux représentations wagnériennes.

Peut-être, note M. Jean Mistler, les amateurs actuels n'éprouvent-ils pas le désir d'une préparation si minutieuse. Question d'époque. La nôtre « avec le disque et la radio ne croit plus que

(1) Hachette, édit.

les sommets de l'art aient besoin d'une lente approche. On veut les aborder directement, comme on accède aux cimes des Alpes par le funiculaire ».

Cependant l'œuvre complexe de Wagner ne se laisse pas appréhender si facilement. Il faut une certaine initiation. Et puis, depuis les débuts du Festival, des choses ont changé à Bayreuth et notamment la mise en scène. Dans ce domaine Wieland et Wolfgang Wagner, les petits fils du compositeur, ont entrepris à partir de 1951, une rénovation totale et créé un nouveau style « à la limite entre l'art figuratif et l'art abstrait ».

Le nouveau guide a été conçu en fonction des changements survenus à Bayreuth depuis la fondation du Festival. Il fournit sur la ville et ses environs tous les renseignements utiles (les indications purement pratiques, hôtels, restaurants, moyens de transport, n'ont pas été omises). Sur Wagner et sa vie l'essentiel est dit en peu de pages. Mais ce qui rend particulièrement précieux ce livre, c'est la suite des analyses dramatiques et musicales remarquablement claires des œuvres de Wagner. Mythes et symboles y sont expliqués et les thèmes conducteurs indiqués. Impossible de se perdre dans les méandres du drame. A ce titre on aimera avoir sous la main l'ouvrage de M. Jean Mistler, même si l'on n'entreprend pas le voyage de Bayreuth.

ROGER DARDENNE.

Chronique religieuse

Vers le concile.

Nous pourrions donner ce titre de livre à toute une série de publications, provoquées par le futur concile. Parmi elles, il en existe de sérieuses, venant surtout de ceux qui ont de tout temps eu à cœur certains problèmes posés au concile. Il est ainsi de *l'Unité visible des chrétiens et la tradition* (1) de Max Thurian. La communauté de Taizé n'a pas attendu l'annonce du concile ni les feux de la publicité pour se consacrer à l'unité de l'Église. Ceux qui la connaissent depuis près de quinze ans savent l'authenticité de leur recherche évangélique.

Le théologien de la communauté, Max Thurian, développe dans le présent ouvrage trois questions : l'unité visible des chrétiens actuelle et celle qui est à retrouver ; la tradition, vie de l'Évangile dans l'Église et ses organes ; enfin, la conversion spirituelle et la prière pour l'unité. Parmi ces trois chapitres, le second apparaît comme le plus fondamental pour une confrontation des diverses églises. Mais l'ensemble de l'œuvre représente une contribution de prix pour développer un dialogue sans équivoque et sans trahison.

Le Père Villain est un ouvrier de la première heure de la cause de l'unité. Après son *Introduction à l'œcuménisme*, il semble se recueillir, comme pour confier à Dieu cette cause majeure de l'Église, dans *la Prière de Jésus pour l'unité chrétienne.* Il nourrit ici la prière du « monastère invisible », en méditant la prière sacerdotale de Jésus, dont il retient huit thèmes majeurs : l'Heure, la Gloire, le Nom, les Apôtres, les Croyants, l'Unité, le Monde, Père, je veux.

Aucun lecteur, aucun chrétien soucieux de l'unité ne sera insensible à ces brûlantes « élévations ».

Nous manquions d'une bonne étude sur l'Anglicanisme. Trop de livres, surtout écrits par des catholiques, ressemblent à ces traités sur le mariage rédigés par des célibataires professionnels. La collection « les Univers » vient de faire paraître en traduction *l'Anglicanisme*, paru sous le même titre, par l'évêque missionnaire Stephen Neill, un des initiateurs de l'Église du Sud, maintenant adonné à la cause de l'Unité.

Le livre est né de nombreuses conférences et rencontres, où

(1) Delachaux Niestlé, Neuchâtel, 1961.
(2) Casterman, Tournai, Paris, 1960. Collection « Église vivante ».
(3) S. Neill, *l'Anglicanisme*, Paris, Édit. du Seuil, 1961. Traduction Jeanne Marrou. Collection « les Univers ».

l'auteur a pu mesurer l'ignorance des uns, les idées préconçues des autres. Il répond à quatre questions : Quel est cet étrange organisme étendu à la terre entière qu'on appelle la Communion anglicane? Comment est-elle devenue ce qu'elle est? Que représente-t-elle parmi les nombreuses communautés chrétiennes, dont l'ensemble constitue la chrétienté? Quelles sont les forces qui l'animent aujourd'hui?

Le livre est solidement documenté, il se lit avec aisance, grâce à l'humour, à l'honnêteté de l'auteur. Stephen Neill est sans cesse soucieux de faire saisir de l'intérieur l'esprit profond de son Église, et de le faire sans apologie, dans l'intention très lucide de contribuer à la rencontre des chrétiens. La partie la plus neuve est l'exposé du rayonnement missionnaire de l'Église anglicane à travers le monde, qui s'étend à présent à quinze provinces.

Une bibliographie raisonnée, des tables commodes permettent de prolonger cette lecture d'initiation et de s'y référer commodément. Nul doute que de pareilles études servent la cause de l'Unité.

Dans la collection « Que sais-je », vient de paraître une *Histoire du protestantisme*, par Émile Léonard. Peu d'auteurs étaient mieux préparés à donner cette esquisse que Léonard dont les travaux précédents avaient fait remarquer l'information et la solidité. Les formes modestes de cette plaquette ne doivent pas donner le change sur la qualité de cette histoire, racontant les origines « autonomes » de la réforme, ses crises et son renouveau. Ce précis essentiellement historique fait grandement honneur à la collection « Que sais-je ».

Pour informer les chrétiens et situer le futur concile dans le contexte des autres conciles universels qui l'ont précédé, le professeur Hubert Jedin, historien allemand bien connu du concile de Trente, a esquissé cette *Brève histoire des Conciles* (2). Elle va du concile de Nicée (225) à celui du Vatican. Pour chacun des conciles œcuméniques, c'est-à-dire universels, l'historien donne une vue de l'essentiel.

Cette petite histoire permettra mieux de savoir ce qu'il faut attendre et ne pas attendre du prochain concile. Rien ne renseigne mieux que l'histoire sur l'essentiel et l'accessoire. Une courte bibliographie permettra de poursuivre l'enquête pour ceux qui ont été « mordus » par la présente esquisse, traduite par A. Vidick.

Plus journalistique est le livre de Georges Huber : *Vers le concile* (3). Il ne faut pas demander à un journaliste, à un laïc de s'embarrasser de questions dogmatiques. L'auteur a interrogé évêques et théologiens qui participent aux commissions préparatoires du concile. Ce sont ces dialogues, « sous la colonnade Saint-Pierre », qui nous sont rapportés ici. Ils instruisent sans fatiguer le lecteur qui se laissera prendre par la vivacité des entretiens.

(1) E. Léonard, *l'Anglicanisme*, Paris, Presses universitaires, 1960.
(2) Desclée et Cie, Tournai, Paris, 1960.
(3) Édit. Bonne Presse, Paris, 1961.

L'Église à la conquête de sa musique.

Nous manquons d'études sur les origines de la musique religieuse. L'abbé Huot-Pleuroux nous a brossé un tableau d'ensemble. Mais il ne s'est guère penché sur les premiers siècles. Cette lacune vient d'être comblée par Solange Corbin dans *l'Église à la conquête de sa musique* (1). A la condition de ne pas lui demander ce qu'elle ne veut pas apporter, cette étude renseignera sur quantité de questions : le rôle de la musique dans l'Église, l'influence de l'Orient sémitique, puis grec sur l'Occident chrétien, les hymnes (ce chapitre nous a paru plus décevant), saint Grégoire, la schola et l'entrée du Grégorien.

Si l'étude n'est pas toujours de première main, si la littérature allemande n'a pas été suffisamment utilisée, il reste que sur quantité de questions l'auteur s'est solidement documenté. Son travail répond à un réel besoin.

Livres de morale chrétienne.

Nous manquions d'un abrégé court et solide de morale chrétienne. Le *Précis* (2) de Stelzenberger, qui vient d'être adapté en français par A. Liefooghe et J. Alzin, est appelé à rendre de précieux services. Son premier mérite est d'être court, de présenter son exposé typographiquement de façon très nette. Il dégage surtout la morale de l'orientation casuistique, en le fondant sur l'Écriture et la théologie. L'auteur appuie la morale chrétienne sur le royaume de Dieu, qui lui donne vie dans le Nouveau Testament. Les devoirs envers Dieu reposent sur les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. La partie sociale est honnêtement développée.

L'on eût aimé des tables pour tirer meilleur bénéfice de la matière développée et une bibliographie qui permette au cours des exposés de prolonger l'étude. Il sera facile d'y remédier dans une des prochaines éditions.

Sur le point précis de la *Théologie du péché* (3), nous possédons désormais un ouvrage collectif, qui présente un éventail largement ouvert d'études pour éclairer la question. Il sera d'ailleurs suivi par un nouveau volume consacré à *la Pastorale du péché*. Nous avons, plutôt qu'une synthèse, un dossier où les contributions de qualité et d'ampleur diverses permettent de cerner le sens du péché. L'abbé Delhaye, dans son introduction, expose fort nettement l'actualité et l'importance du sujet, au-delà des laïcisations et des déviations de l'individualisme du XIXe siècle. Il souligne

(1) Gallimard, Paris, 1960. Collection « Pour la musique ».
(2) Desclée et Cie, Paris, Tournai, 1960.
(3) *Théologie du péché*. Desclée et Cie, Paris, Tournai, 1960.

aussi l'importance de fonder la notion du péché sur l'Écriture comme l'ont fait Pères et grands Scolastiques.

Les deux contributions du regretté chanoine Gelin, sur la morale de l'Ancien Testament, et surtout de Mgr Descamps, sur le Nouveau Testament, sont de grande qualité. Le Père Gœtz étudie le péché chez les Primitifs, le chanoine Jagu chez les Grecs. Le Père Boyer donne l'enseignement classique sur le péché originel. Plus neuve et fort suggestive nous a parue l'étude de V. Palachkovsky, sur la doctrine du péché dans l'Église orientale. A des titres divers ces contributions éclairent une question difficile, en écartant équivoques et approximations meurtrières.

L'étude du péché originel s'enrichit d'une contribution de valeur qu'il faut verser au dossier précédent : *Péché d'Adam et péché du monde* (1), par Louis Ligier. Cette thèse de l'Université grégorienne a comme sous-titre : *Bible-Kippur-Eucharistie*. Elle est appelée à être complétée par un autre volume : *De la liturgie juive à la liturgie chrétienne*.

Le premier volume couvre l'Ancien Testament. Soucieux à la fois des questions littéraires et exégétiques comme des données théologiques si décisives en pareille matière, l'auteur a soin de ne point suivre l'ordre des livres de la Bible mais de rechercher la genèse du péché en Israël. La condition pécheresse commune aux nations comme au peuple de Dieu se dégage de ses composantes sociologiques au moment de l'exil surtout. L'homme prend conscience que « dans le péché sa mère l'a conçu ».

Du péché personnel il recherche la source héréditaire. L'homme est pécheur dès les origines. Mais il n'est pas sorti pécheur de la main de Dieu, le péché d'Adam est responsabilité et œuvre humaines. Au récit de la Genèse qui nous raconte en parabole la création de l'homme et sa condition, le Père Ligier consacre toute la deuxième partie de son livre : l'enjeu de la mort, le drame de l'homme et de la femme, Parabole royale.

Avec une documentation impressionnante, une solide connaissance de la littérature rabbinique et un sens théologique aigu, l'auteur dégage l'enseignement de ces pages qui sont parmi les plus difficiles de l'Écriture. Son étude s'achève sur « la conversion messianique du thème d'Adam ».

Ceux qui veulent étudier cette question ne trouveront pas guide plus exigeant, mais aussi plus sûr. Aussi attendons-nous avec impatience le volume qui éclairera la question par la liturgie.

Copie non conforme (2).

Sous ce titre, qui ne traduit pas exactement l'original, le franciscain italien Girolamo Moretti étudie le visage des saints d'après leur écriture. Graphologue éminent, l'auteur a élaboré les lois

(1) Éditions Aubier, Paris, 1960.
(2) Éditions Casterman, Paris, Tournai, 1960.

d'une graphologie scientifique, tenant compte des acquisitions modernes qu'il applique à l'écriture des saints.

Le Père Moretti avait été consterné au départ par une lettre de saint Joseph de Cupertino où il avait pu discerner des signes de faiblesse de caractère et des désirs de vengeance. Il continua son enquête, en appliquant ses méthodes à une cinquantaine de saints dont les noms ne lui furent pas révélés. Il se contenta d'analyser leur écriture. Cette dernière montrait les saints dans toute leur humanité, avec les inclinaisons les plus inquiétantes. Que penser du « sadisme psychologique » de Philippe Néri, de l'esprit de vengeance de saint Ignace de Loyola, du scepticisme de saint Jean de la Croix? Est-il vrai que sainte Thérèse de Lisieux aurait pu devenir modiste, modèle ou mannequin?

Dans le présent livre le Père Moretti analyse toute une galerie de saints dont il donne l'écriture en fac-similé. Vous y trouverez Vincent de Paul et François de Sales ; vous y verrez que saint Alphonse de Ligori « accède facilement à la sympathie féminine », que saint Jean-Baptiste de la Salle est d'une timidité innée, qu'il ne possède pas toute la clarté désirable, qu'il est sujet au ressentiment qui va chez lui jusqu'à la susceptibilité.

Ce livre passionnant montre que l'on ne naît pas saint, que Dieu façonne ses saints avec l'argile du potier. Il faut une bonne fois nous dégager de l'image « saint-sulpice » des saints et nous consoler qu'ils soient comme nous de la terre et de notre condition. Rien de plus stimulant que de découvrir les défauts des saints, fût-ce à travers leur écriture.

A. HAMMAN.

Les lettres étrangères

GRAHAM GREENE : LA SAISON DES PLUIES. — VIRGIL GHEORGHIU : PERAHIM.

Le dernier roman de Graham Greene appartient à la série de ses romans catholiques et il n'est pas certain qu'il y ait lieu de s'en féliciter. Car si nombreux sont les lecteurs catholiques que trouble l'œuvre romanesque d'un Mauriac (sans parler de sa position politique), ils ne pourront manquer d'être déconcertés plus encore par cette *Saison des pluies* (1), dont tous les personnages catholiques sont conventionnels ou même caricaturaux, sans qu'un seul au moins soit exemplaire. L'un d'eux, le plus antipathique il est vrai, un directeur d'une fabrique d'huile de noix en Afrique noire du nom de Rycker, laisse échapper cet aveu dont l'humour lui demeure du reste inconscient : « *Je suis bon catholique, j'espère, mais cela ne m'empêche pas d'avoir des problèmes spirituels.* » Cet ancien séminariste, que les injustices d'un maître de novices ont rejeté dans le siècle, s'est marié avec une femme beaucoup plus jeune que lui parce que, comme l'a dit saint Paul, il vaut mieux se marier que brûler et que, sans doute, son épouse, d'après ses calculs, *restera jeune assez longtemps pour lui épargner la fournaise.* Il établit une curieuse corrélation ou, comme il le déclare, un parallèle entre l'amour de Dieu et ces devoirs du lit auxquels il arrive à Mary Rycker de prétendre se soustraire. *L'inquiétude religieuse,* écrit Graham Greene, *telle une porte ouverte dans une rue à lanternes rouges, le conduisait inévitablement à faire l'amour.* Ce scrupuleux, que scandalise la négligence de sa femme à se signer lorsqu'il récite le bénédicité après les repas, n'hésitera pas, à la fin du livre, à tuer le héros, Querry, parce que celle-ci s'est vantée de l'avoir eu pour amant. Dès le début de leurs relations, d'ailleurs, il a conçu à son égard des sentiments ambivalents : une grande admiration pour le *saint* que, contre l'évidence, il s'obstine à voir en lui et une obscure jalousie pour l'homme non seulement célèbre mais supérieur qui ne lui dissimule pas son mépris. Marie, qui a pourtant reçu chez les Sœurs une très solide éducation religieuse et qui apparaît d'abord comme une épouse honnête, fidèle et bornée — le modèle du genre — cède soudain à une crise de bovarysme, se persuade qu'elle est amoureuse de Querry et ne craint pas, en affirmant qu'il est le père de l'enfant qu'elle porte, de commettre le plus grave des mensonges, puisqu'il aura pour conséquence non seulement de transformer son mari en meurtrier mais

(1) Robert Laffont.

de déshonorer celui qu'elle aime. Quant aux Pères de la léproserie perdue dans la brousse congolaise qui est le décor de l'action, ils sont définis — et condamnés — en une phrase (que le romancier, sans doute par pudeur, a mise dans la bouche de Rycker) : « *Ils s'intéressent plus à l'électricité et aux constructions qu'aux choses de la foi.* » Un seul parmi eux, le Père Thomas, souffre de ce pragmatisme un peu infantile auquel se réduit schématiquement leur psychologie ; c'est un tourmenté qui a jadis rêvé du martyre et qui est souvent assailli par le doute. Mais il n'est ni très pitoyable ni même très humain : après avoir voulu à toutes forces prouver à Querry qu'il était un catholique sans le savoir, qui, peut-être même, marchait sur les traces de saint Jean de la Croix, avec qui il partageait le privilège d'avoir *reçu la grâce de l'aridité* et de qui, en tout cas, ils auraient tous, selon ses propres termes, *beaucoup à apprendre*, il est le premier à l'accabler lorsque les fausses déclarations de Marie Rycker travestissent ce saint en séducteur.

Querry, qui, non seulement est le personnage central du livre, mais est chargé de lui donner son sens, est une figure déconcertante moins par sa complexité que par son obscurité ; sans doute délibérément, l'auteur ne l'éclaire que par bribes, en laissant l'essentiel de sa personnalité dans l'ombre. Il commence par piquer la curiosité du lecteur en montrant dans les premiers chapitres ce mystérieux passager du bateau de l'évêque du Congo si soucieux de son anonymat, comme s'il avait un crime à cacher — ou à expier. Lorsque le lecteur apprend que le voyageur n'est ni un assassin ni un homme politique mais simplement un architecte qui a renoncé à son métier pour venir s'enfermer dans une léproserie, il ne peut manquer d'être déçu. Son intérêt se reporte alors de l'identité du personnage sur ses mobiles. Mais, par la volonté ou la maladresse du romancier, ceux-ci paraissent simplistes, voire arbitraires. La première notation psychologique sur lui est cette confidence du héros à son journal intime par laquelle s'ouvre le roman, mais qui, en fait, n'est qu'une boutade : *Je me sens mal à l'aise, donc je suis.* La seconde est sa réponse à l'un des Pères qui lui demande, à son arrivée à la mission, s'il a tout ce qu'il lui faut : « *Tout? Rien ne me manque* » et son commentaire muet : *C'est le mal dont je souffre.* Par fragments, d'autres traits au cours du récit viendront compléter un portrait qui restera jusqu'à la fin une esquisse. Le grand architecte catholique, spécialisé dans la construction d'églises, ce grand amateur de femmes s'est rendu compte soudain qu'il n'avait toujours agi que pour son plaisir — jamais par amour — et qu'il ne croyait pas plus en Dieu qu'il n'avait vraiment aimé. *Je me suis délivré de la foi en même temps que des femmes*, dit-il, et il ajoute, comme si c'était une explication suffisante : *Peut-être le désir sexuel et la vocation naissent-ils et meurent-ils ensemble.* Ainsi expédie-t-il en deux phrases la genèse de son incroyance qui est pourtant l'une des assises même de l'ouvrage.

L'analyse de sa décision de rompre avec le monde n'est pas moins sommaire que celle de la perte de sa foi. Cet homme qui se vante de n'avoir pas *connu la moindre souffrance depuis vingt ans*, non plus que le moindre remords (car, déclare-t-il, *il est possible de*

se retirer de tout sentiment aussi naturellement qu'on se retire des affaires) se refuse, du moins, *à faire semblant. Tout ce qui me reste,* dit-il, *c'est un certain respect de la vérité.* En découvrant qu'il ne s'intéressait plus à rien, qu'il n'avait plus *envie de coucher avec une femme ni de dessiner un monument,* l'ennui le plus profond l'accabla, cet ennui qui selon ses propres termes, est *pire dans le bien-être.* Il avait alors eu l'idée de se retirer dans une léproserie d'Afrique noire où *il pourrait y avoir assez de souffrance et assez de peur pour distraire l'esprit.* Employé d'abord à des tâches subalternes puis chargé de la construction d'un hôpital il n'avait pas tardé à s'y sentir heureux — au point de déclarer, lorsque les indiscrétions d'un journaliste menacent de le contraindre à quitter cette retraite : « *Je me bats pour ma vie. Il n'y a pas d'endroit où je puisse aller si je m'en vais d'ici.* » Et pourtant la fatalité veut que cet homme égoïste mais honnête, qui déteste plus que tout l'imposture, soit la victime de sa réputation (et de l'interprétation tendancieuse que ses compagnons donnent de chacun de ses actes) avant de l'être des hâbleries d'une hystérique. Il a beau constater dans son Journal : *Les êtres humains ne touchent plus assez ma sensibilité pour que je fasse quelque chose pour eux par pitié* ; il a beau affirmer que, s'il a sauvé son boy indigène, enlisé dans un marais, en le soutenant toute une nuit à bout de bras, c'était par curiosité et par orgueil, non par amour chrétien, il n'en est pas moins considéré comme l'un de ces saints dont, ainsi que le proclame un journaliste, *le monde a grand besoin en cet âge atomique.* La seule petite allusion à une persistance possible de la foi chez cet athée, c'est lui-même qui la glisse dans l'apologue qu'il raconte à Marie Rycker et qui est une transposition symbolique de sa propre histoire : « *On m'a dit que par moments il* (le héros de la fable) *se demandait si son incroyance n'était pas en somme une preuve finale et concluante de l'existence du roi.* »

Le dénouement, absurde jusqu'à la dérision, achève de dérouter le lecteur, en rendant plus opaque encore le dessein du romancier. Il est manifeste que *la Saison des pluies* n'est ni un roman de mœurs ni un roman d'aventures mais un roman à thèse. La construction massive, le style épais et terne, la rareté des images, des traits d'humour et des réflexions psychologiques prouvent que Graham Greene s'est moins soucié d'art que d'enseignement. Mais la leçon à en tirer est ambiguë : cet incroyant tué par un catholique et enterré civilement dans un coin du cimetière où le rejoindra l'autre athée du livre, le Dr Colin, qui a consacré sa vie aux lépreux et qui est l'incarnation de la charité, était-il resté un chrétien sans le savoir? Et sera-t-il sauvé parce que les œuvres sont, en définitive, plus importantes que la foi? Le lecteur ne peut que demeurer perplexe et se demander si Graham Greene a pris soin de rendre sa pensée imprécise ou si elle est naturellement flottante.

***

Il est difficile d'imaginer deux livres plus différents de ton que *la Saison des pluies* et le dernier roman de Virgil Gheorghiu,

Perahim (1), qui allie la simplicité presque enfantine du conte à la précision et à la concision du fait divers. Un seul trait commun à ces deux histoires dramatiques : le fond de mysogynie sur lequel elles reposent. Comme Querry des divagations d'une épouse insatisfaite, Perahim meurt de la jalousie d'une maîtresse délaissée : dans les deux cas, c'est l'Ève éternelle qui cause la perte d'Adam.

Maximilien Perahim « Barricade » est un jeune gangster *beau comme les portraits des anges* qui, après avoir régné encore adolescent sur la pègre de Bucarest, a été arrêté pour le meurtre d'un agent et condamné au bagne à perpétuité. Mis, au bout de dix ans, en liberté conditionnelle *pour conduite exceptionnelle*, il est farouchement résolu à pratiquer jusqu'à la fin de ses jours une vertu qu'il hait mais qu'il préfère *aux chaînes, à la torture et aux cellules souterraines*. Il rompt tous les liens avec son passé, refuse même de renouer avec son ancienne maîtresse, Rosa Clima, et vit seul avec sa mère du métier d'ébéniste qu'il a appris en prison. La crainte pourtant ne cesse de l'obséder, crainte entretenue par les menaces du commissaire, de Rosa et du curé qui lui prédisent qu'il retournera dans les mines de sel, le premier s'il ne veut pas travailler pour la police, la seconde s'il ne veut pas l'aimer, le troisième s'il ne veut pas croire en Dieu.

Il est constant que la peur finit par provoquer la catastrophe qu'elle redoute. Chez Perahim, c'est la pitié, le plus dangereux des bons sentiments, qui est l'instrument du destin. Attendri par l'amour romantique qu'il a inspiré à une gamine de la campagne, Lafleur, domestique chez le commissaire puis employée dans une pâtisserie, il consent pour ne pas lui faire de peine, à l'accompagner au cinéma et, à leur seconde rencontre, au moment de la quitter pour toujours, il accepte d'elle un médaillon sur lequel sont gravés ces mots : « A toi pour l'éternité. » Rosa, l'ayant découvert, simule un empoisonnement afin d'attirer Perahim dans sa chambre d'hôtel et, pour qu'il soit accusé de l'avoir poussée, se jette par la fenêtre sous ses yeux. Dès lors tout s'enchaîne ; sa mère meurt de saisissement en apprenant la fin de Rosa ; Lafleur à qui avant de se tuer il est allé offrir son butin, s'accroche à lui et l'oblige à l'entraîner dans la mort. C'est le type même de la tragédie de la fatalité. Elle est, ici, d'autant plus pure qu'est plus grande la rouerie du destin. Car Rosa n'est pas morte ; sa chute n'était qu'un simulacre. Elle réapparaît pour obtenir du commissaire que les deux amoureux — qui n'ont même pas été amants — ne soient pas enterrés l'un près de l'autre, comme, dans un message trouvé sur leur lit mortuaire, ils en avaient exprimé le désir. Mais l'amour, finalement, prend sa revanche. L'amour, ou un destin qui s'amuse, par un suprême raffinement, à se déjouer lui-même, car si leurs tombes sont séparées et si la croix de l'homme ne porte que *Perahim* et celle de la femme *Lafleur, ils dorment pour l'éternité sous le même nom :* ainsi qu'on l'a appris plus tard *Perahim signifie en langage hébraïque Lafleur.* Récit émouvant comme les grandes légendes et d'une beauté presque élémentaire.

JACQUES DE RICAUMONT.

(1) Plon édit.

Les essais

JEAN GUÉHENNO : CHANGER LA VIE (1).

Le dernier ouvrage de Jean Guéhenno est, il me semble, l'analyse et l'essai de conciliation d'une double tragédie intérieure. D'abord, le rapport d'un intellectuel avec le monde d'où il est sorti. Question toute stoïcienne qui occupa la pensée antique, soit qu'on la prenne au plus bas niveau avec Épictète : l'esclave, maître du monde ; soit au plus haut niveau, avec l'empereur philosophe, Marc-Aurèle, dont Jean Guéhenno a repris, au début de son livre, les actions de grâce à son père, à sa mère, etc., à tous ceux, en somme, qui lui ont donné le pouvoir de « changer la vie ». Mais à force de changer la vie, on ne reconnaît plus les siens.

La seconde tragédie intime est celle de l'acceptation. En revenant en arrière, jusqu'à l'esprit d'enfance, peut-on dire que tout est bien? Ou, si l'on veut, et pour demander à Jean-Jacques Rousseau une formule plus élevée : « *Je sens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.* »

Tout d'abord donc le sentiment d'une trahison. Comment un homme élevé dans un milieu ouvrier qui est entré à force d'obstination dans l'université, peut-il accepter de vivre autrement que ceux à qui il doit tout? Comment peut-il accepter d'être un bourgeois, c'est-à-dire, selon la définition d'Alain, non plus un homme qui travaille sur les choses comme l'ouvrier ou le paysan, mais un homme qui agit sur les êtres, donc jongle avec les mots, vit en persuadant, en discourant...

Il y a, à cet égard dans *Changer la vie* de Jean Guéhenno, d'une manière tranchée, qui résiste à tout essai de remaniement, d'égalisation progressive, une distinction profonde des classes. Il y a ceux qui ont eu faim, au moins une fois dans leur vie et ceux qui ont toujours été bien nourris. Si, comme l'écrit Jean Guéhenno, « *l'espèce de pauvreté que j'évoque est sûrement démodée et il se peut qu'un livre comme celui-ci n'ait plus désormais d'actualité que chez les peuples qu'on appelle sous-développés.* Si cette pauvreté donc est démodée, il demeure une distinction beaucoup plus tenace, et que Jean Guéhenno n'a pas de peine à cerner : *L'âme des pauvres,* écrit-il, *était encore en ce temps-là* (je crois d'ailleurs pour ma part qu'elle l'est toujours) *illuminée par la conviction instinctive que les hommes ne peuvent se sauver que par la vérité et dans la vérité. Le machiavélisme semblait un privilège des bourgeois et des riches que l'on méprisait. Il ne fut jamais venu à aucun pauvre la pensée que le mensonge peut être nécessaire au salut du monde, que la tactique de la Révolution dut être fondée sur la ruse et la violence.*

(1) Édit. Grasset : *les Cahiers Verts.*

Un esprit d'homme veut être respecté; il n'est pas de plus grande erreur que de lui rendre la vérité suspecte.

Je crois que c'est là que réside la distinction entre les classes. Il y a un monde où il faut se faire *passer pour*, où il faut intriguer afin d'être admis, sinon on n'est rien. Il y a un autre monde où l'on travaille et tout est dit. On n'a rien à ajouter : le travail qu'on fait n'enferme aucune nécessité de prouver ceci ou cela ou de se justifier.

Et puis, cette classe sociale de petits ouvriers, dont parle Jean Guéhenno, on lui a tellement menti pendant des générations que le seul moyen d'échapper aux spéculations creuses sur son compte, ou aux propos trop habiles, c'est la vérité. Dire vrai, c'était montrer qu'on était aussi des hommes avec une tête, un instinct juste et que si on ne croyait pas les autres sur parole, c'est d'abord parce qu'ils refusaient de parler d'égal à égal. Dire vrai, c'était aussi penser que dans le comble du dénuement, on ne peut rien arranger ; il fallait « *Changer la vie* ». C'est le sens des luttes syndicalistes, des grèves de 1906 à Fougères auxquelles Jean Guéhenno a été mêlé alors qu'il était employé dans une fabrique de chaussures, et qu'il nous raconte avec ce ton retenu et dépouillé, qui convient pour le récit des grandes détresses.

Donc, comme je le disais en commençant, un homme qui est passé par là et est devenu ensuite un écrivain, si exigeant soit-il dans sa carrière d'écrivain, est pris par le remords. A trop *changer la vie*, on ne s'y retrouve plus — on est devenu un autre. Cet autre, est-il un autre soi-même ou un autre tout court? Telle est, il me semble, la question que Jean Guéhenno s'est posée en commençant ce livre, où il cherche à renouer le fil rompu, où dans le souvenir, et *per annos*, il cherche l'unité profonde de sa vie.

Mais il y a encore une autre contradiction ; quand on a ainsi lutté dans sa jeunesse, ce qu'on obtient et qu'on a tellement désiré ne vous fait plus tellement plaisir lorsque tout arrive. On a trop vécu d'espoir, et on continue à vivre d'espoirs, donc de regrets. Il me semble que Jean Guéhenno a voulu réagir contre cette orientation un peu chimérique, qui est devenue comme sa seconde nature, par un retour à son enfance ; retour dont il espérait un renouvellement intérieur qui effacerait le regret. Il me semble que Jean Guéhenno a voulu se prouver à lui-même qu'il avait eu *aussi* une jeunesse, que cette jeunesse, s'il la reprenait point par point, d'une manière détaillée, précise, avait de quoi le satisfaire, qu'il avait eu son compte, qu'à un moment de sa vie, il avait, comme les autres, pu rassembler et exalter toutes ses puissances et qu'un peu de souvenir rendrait compte de ce magnifique échange.

Il y a dans le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos une page bouleversante. C'est la randonnée que le jeune curé fait sur la motocyclette d'Olivier. Il constate alors, dans la griserie de la vitesse, et à côté de son compagnon qui a l'air si à l'aise dans la nature que lui, n'a jamais été jeune, parce que son enfance fut trop solitaire et rude. « *Je n'ai jamais été jeune*, dit-il, *parce que personne n'a voulu l'être avec moi*. Mais la conversation s'engage et un peu plus loin il constate : *Par quel miracle me suis-je senti*

à ce moment-là jeune, si jeune, ah! oui, si jeune — aussi jeune que ce triomphal matin; j'ai compris que la jeunesse est bénie, qu'elle est un risque à courir, mais ce risque même est béni. Et, plus loin, il définit la jeunesse : *Une sorte de fierté, d'allégresse, une espérance absurde, purement charnelle, la force charnelle de l'espérance.*

Je pensais à cette page en lisant les souvenirs de Jean Guéhenno où, là aussi, la jeunesse quand elle apparaît a l'air de surgir par éclair, comme si elle remontait du secret de l'être, de ses énergies propres comme un simple rappel de ce qu'on est, ou, plutôt de ce qu'on aurait dû être, bien plus qu'un état tranquille, confiant, dans lequel on se laisse flotter.

Au fond, pour se sentir jeune, Jean Guéhenno avait encore besoin de *changer la vie* (au sens de Rimbaud cette fois) par la magie des livres — et c'est pourquoi si tôt il les a tant aimés.

D'ailleurs en fin de compte tout s'arrange. Celui qui n'est pas au rendez-vous de sa jeunesse, l'attend toujours et l'esprit de vieillesse recule d'autant. Nous n'aurions pas ce livre si, à quarante ans ou soixante ans, Jean Guéhenno s'était laissé envahir par l'avarice et la ruse. Il avait perdu sa jeunesse, mais il pouvait la reconquérir par l'intensité et l'espérance. Ce livre est écrit pour nous prouver qu'un immense crédit est ouvert à la jeunesse, que si on ne change pas toujours la vie on peut au moins changer sa vie, qu'il y a bien des façons d'en sortir et que même les plus illusoires ont du bon lorsqu'on les pratique de toutes ses forces, — à ce jeu le cœur ne vieillit pas et les rendez-vous du cœur peuvent toujours attendre — les vendanges après les moissons ; seulement dans un corps qui vieillit, le cœur devient un peu plus lourd à porter.

AGNÈS DE LA GORCE : LA VRAIE FIGURE DE FÉNELON (1).

Dans ses *Mémoires*, Saint-Simon, évoquant le souvenir de Fénelon, glisse, s'esquive, recule l'instant des confrontations décives et du trait définitif. Pourquoi cette incertitude chez le mémorialiste, ordinairement si sûr — parfois un peu trop — dans ses jugements?

Parce que la figure de Fénelon, d'une complexité peu commune, ne s'éclaire que lentement. Il faut le suivre pas à pas dans l'aventure où elle s'est engagée. Statique le portrait serait trop chargé ou discordant ; il faut lui donner l'ampleur de toute une vie : voir des traits se confirmer, une vocation mûrir, une destinée prendre élan, ou, pour parler comme Fénelon, une « désappropriation » se faire, « *un dépouillement où l'on voit l'âme à nu.* »

Tel est le sens du beau livre que Agnès de La Gorce a publié sous le titre *le Vrai Visage de Fénelon.*

C'est un vrai portrait que nous propose Agnès de La Gorce, où constamment on recherche la nature profonde sous l'apparence, l'intimité sous la vie publique, le cœur par-delà l'intelligence, l'habileté manœuvrière ou l'ambition. Dès 1685, année où

(1) Édit. Hachette.

Fénelon est chargé de mission en Saintonge, pays protestant, une légende, comme le note Agnès de La Gorce, supplante le vrai Fénelon. Légende qui s'est développée, malgré lui, chez les poètes, les faiseurs de panégyriques et les auteurs dramatiques qui, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, ont fait prendre à Fénelon le voile de l'ange du ciel, du bon prêtre humanitaire et démocrate — un évêque Myriel pour bergerie sociale. Il fallait repousser tous ces traits roses et filandreux, noyés dans le vague que la spiritualité guyonienne évoque quand on le connaît mal, (mais qui connaissait la spiritualité guyonienne jusqu'à l'abbé Cognet, qui nous l'a révélé il y a deux ans à peine) (1). Il fallait revenir en arrière donc, retracer scrupuleusement la biographie, relever les souvenirs des contemporains, lire Fénelon ligne à ligne comme l'a fait Agnès de La Gorce pour que tout soit remis en place.

On connaît la carrière surprenante de Fénelon. Né en Périgord dans une famille où il y avait beaucoup de naissances et peu de biens, très vite, il fait figure de beau génie, polémique contre Malebranche sur la nature et la grâce, ce qui lui vaut la protection de Bossuet ; il prêche un peu partout à une époque où, dit notre Agnès de La Gorce, « *il suffisait d'un sermon bien composé pour rendre un homme célèbre* ». C'est alors l'amitié des ducs de Chevreuse et de Bauvillier que l'austérité renforcée de la cour met au premier rang ; la rencontre avec Mme de Maintenon qui, après le Traité sur *l'Éducation des filles*, consulte Fénelon pour tout ce qui concerne l'Institut de Saint-Cyr. Puis, c'est l'élévation : le perceptorat du duc de Bourgogne en 1689, l'Académie française en 1691 — il a quarante-deux ans. Et alors, comme le note profondément Agnès de La Gorce, Fénelon se sent pris dans le piège d'une volonté supérieure à la sienne ; sans doute il n'est pas étranger à l'ambition, il le sait, mais il éprouve en même temps le besoin de se défendre contre elle, ou plutôt contre ce qu'elle entraîne — le surmenage, chez un homme toujours fragile, le désordre dans une conscience éprise de vie spirituelle, l'avidité chez un ascète longuement dressé. C'est ainsi que tout d'un coup il tourne bride et semble agir au rebours de sa destinée, rencontre Mme Guyon, trouve dans ses œuvres et ses propos une justification de son désespoir et de sa sécheresse, se compromet avec elle pour la défense d'une mystique. C'est alors la malheureuse affaire du quiétisme, la condamnation à la cour et par Rome, la brouille avec Bossuet et Louis XIV qui ne voudra plus entendre son nom. L'exil à Cambrai où le défi, l'obstination à avoir raison malgré tout, se mêlent à beaucoup de soumission, à un travail acharné dans les devoirs de son ministère ; effort mené avec plus de résolution peut-être que de véritable courage. Agnès de La Gorce aime Fénelon, comme tous ceux qui l'ont étudié : Mgr Grente, ou François Varillon (2). Son livre est bourré de citations émouvantes, qui ramènent à de vraies proportions ce noble visage, trop souvent édul-

(1) Cf. *Le Crépuscule des mystiques*, le conflit Fénelon-Bossuet (édit. Desclée).
(2) Cf. *Fénelon, maître spirituel* par François Varillon (édit. du Seuil).

coré, dont Saint-Simons disait « *il faut faire effort pour cesser de le regarder* ». Comme Lamartine, Fénelon est un faux élégiaque, qui cache, sous la douceur, une sensibilité intense, une passion débordante, prenant par la fatigue, le découragement et l'échec, un tour volontaire poussé jusqu'à l'oubli de soi.

Ajoutons enfin que si Fénelon est au centre de cet ouvrage d'Agnès de La Gorce, toute une époque vit autour de lui, évoquée également avec beaucoup de finesse et de justesse. Dans les conflits qu'elle retrace, Agnès de La Gorce a voulu voir clair. Ni Bossuet, ni Mme de Maintenon ne sortent diminués de cette biographie écrite avec conviction, mais sans parti pris. Comme il est courant en ce genre d'affaire, de son point de vue, chacun avait raison. Mme de Maintenon n'a pas lâché Fénelon, elle a tremblé devant Louis XIV qui, lui-même, avait des motifs de n'aimer pas Fénelon qu'un sens aristocratique et religieux poussait à faire revivre la notion médiévale du chevalier afin de restaurer le rempart de la noblesse contre les empiètements de la monarchie administrative et niveleuse. Bossuet défendait l'Église de France, Fénelon la chrétienté. Bossuet, la pratique religieuse, Fénelon, la mystique. L'accord n'était pas possible, mais pourtant, note Agnès de La Gorce, s'il n'y avait eu entre eux que des conflits, ils ne se seraient pas engagés avec une pareille force dans un interminable combat.

RENÉ HUYGHE : L'ART ET L'AME (1).

Après le *Dialogue avec le visible* (1) où il nous avait montré l'accord du sensible et du spirituel dans la peinture, René Huyghe se devait de faire paraître dans la même présentation cet ouvrage, *l'Art et l'âme*, où il montre comment cet élément idéal, dégagé par l'art, se manifeste extérieurement comme une chose qui nous parle : « *l'art est langage* ». Langage d'expression affirmé par les formes, nuancé selon les couleurs, ponctué par la lumière, approfondi en suivant fidèlement les intentions des visages — mais aussi, langage de création utilisant sans cesse de nouveaux moyens techniques.

Le mouvement du *Dialogue avec le visible* était un mouvement ascendant où, partant du monde des images, René Huyghe nous montrait par quels efforts l'homme, le peintre avait réussi à donner à cet univers de première évidence, sa profondeur. Le mouvement de *l'Art et l'Ame* est, au contraire, un mouvement descendant, où la création du peintre est définie comme étant chargée de sens ; elle n'a pas d'existence indépendante du dessin, de la forme, de la lumière, de la couleur, des images et des rapports, par lesquelles ce sens se communique.

L'esthétique classique voulait que le peintre fasse voir les originaux, que son œuvre soit une imitation de la nature ; l'esthétique moderne soutient que, pour que la peinture devienne expressive, il faut qu'elle ait d'abord conquis ses moyens d'expression qui sont, parmi les formes diverses de communication, un langage dans le langage, un langage latent dans le langage commun d'une

(1) **Édit. Flammarion.**

société ou d'une civilisation. « *L'Art cet autre langage* », tel est le titre d'un long paragraphe où René Huyghe, partant de la définition très simple que les religieux de la primitive église donnaient de la peinture : *le livre parlant sur les murs* — nous montre bien ensuite que, pour nous, l'art langage n'a nullement à doubler le sens des mots ; il y a les mots qui parlent comme des livres — « *il y a les idées comme celles que les mots peuvent exprimer* », pour reprendre une formule de Delacroix citée par René Huyghe, puis il y a tout le reste, tout ce qui constitue l'âme, distincte de l'intelligence et la débordant ; et « *l'âme à son tour se fera un langage* », encore un mot de Delacroix qui, on le voit, sert un peu d'épigraphe au livre. Idée que la phénoménologie — et, en particulier, la phénoménologie du langage pratiquée par Merleau-Ponty — permet d'approfondir. Pour le phénoménologue, toute expression orale ou écrite est à la fois subjective, puisque je m'exprime pour manifester une sourde intention significative, et objective, puisque toute cette intention aboutit vaille que vaille à l'expression plus ou moins comprise par l'autre selon ce que j'ai réussi à faire passer de ce que je voulais dire. Dans les moments heureux, où il est donné aux hommes de se rencontrer et de se reconnaître, le langage devient alors intersubjectif, c'est-à-dire qu'il offre une objectivité et que, par cet accord, le langage obtient une valeur supra-individuelle. Mais cette valeur peut être analysée — et nous retrouvons là les tendances positives et, disons le mot, opérationnelles de l'esthétique moderne. Ces valeurs ne sont pas des idées en l'air comme le croyaient les platoniciens, non pas seulement l'occasion d'une purification de la sensibilité par le désintéressement affectif comme le voulaient les kantiens, mais le résultat d'une maîtrise du monde par le coup de main, l'intelligence sensible, la mise en œuvre des moyens d'expression.

Telle est la première partie de l'ouvrage de René Huyghe qui, comme le dit l'auteur, passe en revue les principaux moyens dont l'Art dispose pour se faire organe de transmission de la nature humaine et comme son antenne émettrice. Partie essentielle, si l'on pense que les grands mouvements de la peinture moderne : impressionnisme, école de Pont-Aven, cubisme, ont été engagés à la suite de remaniements de la technique mettant à la disposition du peintre des instruments picturaux inédits. Tout en se défendant de privilégier tel aspect de l'Art, d'applaudir une école sur la joue d'une autre, René Huyghe, dont les analyses brassent la copieuse nature des œuvres d'art, sans rien exclure, dégage bien quand même une loi d'évolution et une loi d'originalité, où le grand peintre est avant tout celui qui fait voir. Voir vraiment, avec évidence, ce qu'il a vu lui-même en se défendant de recourir à des notions, à des associations qui iraient dans le sens du régime établi dans l'esprit du spectateur et le flatteraient, l'endormiraient sans le convaincre. C'est cette nouveauté, cette soudaineté de la vision à nulle autre pareille, cette sortie des notions communes qui fait la grande peinture. Il faut former l'œil du spectateur à apercevoir ce qu'il voit vraiment ; en recourant le moins possible à ce qu'il peut concevoir ou se rappeler. Pensons à cette

technique de la division des teintes chez les impressionnistes, où la lumière, au lieu d'être une auréole, un géométrisme abstrait, autour des objets, est partout, et d'autant plus évidente qu'on ne la voit qu'indirectement par rayons nuancés, filtres, reflets, comme elle nous apparaît dans la nature. « *J'ai recréé la lumière*, disait Monet, *comme l'oiseau chante* » — oui, comme l'oiseau chante, en sautant de branche en branche. De même pensons à la manière dont Cézanne a traité l'espace, non plus en remplissant par la peinture un cadre vide, mais en épuisant la couleur qui doit tout contenir : la forme, la physionomie de l'objet, son grain, son rapport avec les objets voisins.

Après toute cette partie consacrée à la technique des œuvres d'art, jugées selon leur valeur expressive, René Huyghe, qui est aussi animateur de l'Art et l'Homme, la grande publication de Larousse sur les civilisations artistiques, s'est attaché à retrouver non plus les significations subjectives ou techniques propres à la peinture, mais les significations « pour autrui » — ce que l'art représente en un moment donné. Tout ici intervient, non seulement l'esprit du peintre, la manière dont il maîtrise la mentalité de son temps, mais encore les témoins, les interprètes, les critiques, tous ceux qui peuvent connaître l'œuvre. On est alors renvoyé à la société entière, pensée comme communauté culturelle, et dont René Huyghe sait dégager les idées forces, avec une ampleur de vue et une précision de grand historien.

PIERRE SIPRIOT.

★

MARIE-JEANNE DURRY : L'UNIVERS DE GIRAUDOUX (1)

Sur l'œuvre de Jean Giraudoux, bien des universitaires étrangers, et moi-même en France, avons été tentés d'écrire de pesantes études. La voici quintessenciée dans une pierre précieuse, *l'Univers de Giraudoux*, de Mme Marie-Jeanne Durry. « *Je me rappelle. C'était un univers d'étincellements et d'éveils, un univers de cristal, de prismes, d'aiguilles transparentes. Il se déployait dans une mythologie inédite où le créateur s'appelait l'Ensemblier, le dieu malin Arthur, le tentateur l'Abalstitiel. Il se parait de mots inventés : Glaïa pour le sentiment qu'on éprouve quand les feuilles rouges du manguier sont retournées par le vent et deviennent blanches, Youli pour la faim et le sommeil, Aziel pour la caresse des ailes d'oiseau et pour l'amour...* » Ce monde de Giraudoux, qui nous ravissait lorsque chaque année nouvelle nous faisait connaître une nouvelle sœur de Bella, une nouvelle aventure de Jérôme Bardini, cet univers tissé d'intelligence et de bonheur dont nous suivions la chronique, il semble maintenant à beaucoup comme rejeté loin dans le temps, et c'est à travers la magie de la mémoire que Mme Durry veut l'évoquer ici, lorsque le souvenir l'a réduit à l'essentiel.

(1) Édit. du Mercure de France.

Elle va à la recherche de Giraudoux comme à la recherche du temps perdu ; c'est un Giraudoux tel qu'on s'en souvient, tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change...

Un art bien particulier s'affirme dans cet *Univers de Giraudoux*, qui n'est ni l'art de la critique ni l'art du pastiche, mais ces deux arts fondus dans un autre, qui est celui de la poésie. Revivre l'œuvre d'un écrivain, non pas à travers une analyse, ni même une étude, mais à travers le charme, le souvenir du charme qu'il nous imposa... Alors tombent d'elles-mêmes les pages inutiles de l'auteur, les explications pédantes de l'analyste, le souci de commenter ; tout se décante par cette méthode de l'évocation, et il en reste une sorte de gemme aux facettes précises. Je dis bien précises, car Marie-Jeanne Durry ne s'abandonne pas à un impressionnisme aimable, ne livre pas un chaos de réminiscences. Si elle rêve à Giraudoux, c'est sans complaisance envers ses propres impressions, mais son but est de reconstituer un Giraudoux « essentiel » à l'aide des fragments de Giraudoux que sont ses œuvres, comme on crée un diamant synthétique à partir de la poussière de diamant.

Regardons dans ce cristal, dans ce court livre, et tous les personnages de Giraudoux y apparaissent, avec leur perspective propre, et leur jeu de perspectives : les jeunes filles, « *aussi franches d'âme que de silhouette* », et en face d'elles l'homme, poilu, bavard, étroitement limité ; tous les problèmes du couple et de la vie terrestre, la médiocrité et la pureté, le besoin d'évasion et l'échec des évasions, et même la misère humaine ; ce long débat que mène Giraudoux entre l'homme aux yeux ouverts sur le monde, et l'homme aux yeux fermés ; ce débat dont le but est de trouver « *le rapport exact de l'homme par rapport à la planète, de l'homme par rapport à la longueur de sa vie, par rapport aux joies et aux souffrances qu'il peut éprouver en ce bas monde* ». Tout cela dans le kaléidoscope de quelques chapitres brefs, un kaléidoscope construit exactement pour contenir tout Giraudoux ; on sait qu'avec dix grains de verroterie colorée, un kaléidoscope offre quelques milliers de combinaisons optiques, d'images géométriques. On rêverait de voir appliquer à d'autres cette méthode critique — poétique plutôt — à laquelle Giraudoux se prête à bien.

Quintessencié, cet univers n'est pourtant pas sans paille, sans défaut ou sans faille, et la reconstitution poétique de Mme Durry n'exclut pas l'esprit critique. Elle confronte durement ce monde imaginaire à la réalité en étudiant Giraudoux sous-secrétaire à l'Information. Et surtout, ce charme même du poète Giraudoux, dont elle a voulu faire un miel, ne la trompe pas sur cet obstacle qui fait achopper tant de contemporains devant Giraudoux : ce que, mieux que « préciosité », elle nomme, plus cruellement, « *caquetage* »...

La postérité pardonnera-t-elle à Giraudoux son caquetage, comme elle a pardonné à Chénier sa périphrase, à Hugo son enflure? Je le voudrais, car il reste un Giraudoux secret : si son œuvre et son imagination semblent inviter à l'évasion et au bonheur, elles mettent pourtant toujours en question cette évasion et ce bonheur. Son univers n'est pas toujours celui de la facilité

poétique, mais celui où cette facilité tente sa chance, et la perd : Bardini, Électre. Le « bonheur » de Giraudoux, qu'on lui reproche tant aujourd'hui, c'est plutôt une nostalgie heureuse du bonheur, qui n'exclut pas la tragédie ; et sert-il bien souvent à autre chose, ce « bonheur », qu'à exprimer par contraste un certain désespoir devant la médiocrité humaine, devant « *cette triste vie à couleur de peau humaine?* » — ce qui constitue, en somme, un thème plus réaliste, je dirais même plus contemporain. En faveur de ce Giraudoux moins connu, moins facile, Mme Durry exprime un vœu fort joli : « *Si Marivaux n'est advenu tout à fait qu'en Musset, Marceline Desbordes-Valmore qu'en Verlaine, une part de Mallarmé qu'en Valéry, en qui, au siècle où nous ne serons plus, Giraudoux adviendra-t-il?* » À qui la parole?

R. M. Albérès.

★

ROBERT RICATTE : RÉFLEXIONS SUR LES RÊVERIES (1).

« Qui ne les voit ces *Rêveries* de Jean-Jacques aux couleurs d'une ultime espérance?... l'image qu'on s'en forme d'ordinaire nous propose un anxieux guéri, qu'un événement « aussi triste qu'imprévu » a paradoxalement mis en état de quiétude et qui sous le soleil de l'Ile de France achève paresseusement de se connaître sans programme. »

Cette image traditionnelle, Robert Ricatte la corrige peu à peu en un petit livre dense, profondément attentif à la pensée la plus difficile à cerner. Sa réflexion s'attache d'abord avec précision à des problèmes d'apparence ténue : il cherche à déterminer cet « événement » que nous nous étonnons de ne pas connaître. On en a déjà beaucoup parlé, on a voulu l'identifier de diverses façons ; Robert Ricatte croit que peut-être Rousseau l'a tu volontairement et la raison de ce silence, il la trouve dans l'allure même d'une pensée qui ne procède pas par étapes régulières, ni, quoi qu'on en ait dit, selon le jeu de balancier de la cyclothymie, mais suivant le dessin d'une chrorégraphie dont tous les gestes, avant d'être mis en place définitivement dans les deux premières promenades ont été « essayés » au cours de ces « quinze ans et plus » de méditation que Ricatte situe au moment même où Jean-Jacques composait ses *Dialogues*. Période où d'autres thèmes et d'autres tons dominaient, en contradiction apparente avec ceux qui triompheront dans les *Rêveries :* ainsi, lors même que tout s'ordonne autour de la « grande figure du Legs » dans l'œuvre d'apologie et de combat, on voit s'ébaucher l'élan de démission entre les mains de la Providence qui, à son heure, deviendra la démarche essentielle. Le rôle de « l'événement-clé » est dès lors nécessairement d'amener une figure nouvelle à la réalisation : « Le mouvement qui le tient au-dessus de l'angoisse

(1) José Corti, 1960.

s'essoufle et perd ses vertus ; d'autres mouvements sont prêts déjà esquissés, riches de possibilités inexploitées » ; mais l'événement est sans doute autre chose que ce que l'historien pense, et si Rousseau ne le définit pas c'est que « peut-être le premier événement n'avait pas une consistance matérielle suffisante pour qu'on pût le formuler sans le dissoudre ». On voit sans peine ce qu'apporte de fécond cette position du critique et quelle perspective elle ouvre sur l'utilisation de l'histoire et des données biographiques, considérées « non comme série irréversible de dates » mais comme « des motifs disponibles pour les nouvelles figures qu'il improvise sans cesse sur son sort ».

Ayant ainsi réussi avec maîtrise non pas à démonter le mécanisme cérébral de Jean-Jacques, mais à en mettre les rouages à nu pour les observer dans leur fonctionnement, Robert Ricatte repense le problème, si particulièrement ardu, de la composition des *Rêveries :* les liens sont évidents pour tous entre les quatre premières et l'on peut leur ajouter la sixième, mais que faire de la cinquième? et comment relier à l'ensemble les trois dernières? Robert Ricatte réussit à découvrir l'unité particulière à Rousseau : une composition qui n'est pas un plan (la pensée solitaire, incapable de se dédoubler, ne conçoit pas un ensemble) mais un ordre improvisé, que le critique décrit dans une de ces formules caractéristiques de son livre où l'image heureuse recouvre toujours une idée mûrement réfléchie : « L'obscure démarche de l'homme aux yeux bandés resté fidèle... à un cheminement tout intérieur, souvent imprévisible à lui-même dans le moment qui précède et d'autant plus continu. » Un double fil nous guidera le long de cet itinéraire secret : le double objet de l'enquête à laquelle s'est livré Jean-Jacques, bonheur et bonté. Il faut lire, car elles ne sauraient être résumées, les pages, où scrutant les textes, Robert Ricatte décèle les correspondances inaperçues, les mouvements balancés, les avancées, les reculs de la pensée dont il saisit et restitue pour le lecteur le rythme intime.

Blessera-t-il quelques ferveurs rousseauistes? Ce n'est pas impossible. Il ose discerner et déplorer discrètement ce qu'il appelle « une baisse des exigences » : « Ce mouvement répété qui porte Rousseau de son bonheur à sa bonté dans une interrogation d'abord anxieuse et maintenant, hélas, plus quiète. » Il refuse d'attribuer à l'amour de la vérité le goût de tout reprendre et s'il compare Rousseau à Gide c'est pour reconnaître à celui-ci la supériorité d'une conscience impitoyable à ses propres faiblesses, mais ces jugements sans illusion n'excluent ni la sympathie, ni la sensibilité au caractère poignant de ces oscillations et à la « chaleur subtile qui est l'une des merveilleuses nouveautés des *Rêveries* ».

Ces « Réflexions » vont par moments plus loin qu'on n'est jamais allé dans la compréhension de ce Jean-Jacques souvent interrogé, mais éternellement mal connu, méconnu, mal aimé entre tous.

JACQUES SEMEUR.

Michel Leiris
ou le réalisme du surréalisme

Michel Leiris ne me reçoit pas à son domicile du 53*bis*, quai des Grands-Augustins. Il m'accueille dans les profondeurs du Musée d'Ethnographie du Trocadéro : l'austérité scientifique préside à l'entretien. Complet strict, geste mesuré. La timidité de l'auteur de *l'Age d'homme* ne se laisse pas volontiers surprendre. Le regard vif ne se dérobe pas, il se masque, courtois.

— Quelle est l'influence de Freud dans le récit minutieux que vous faites de vos rêves?

« Les phantasmes des *Nuits sans nuits* (1) n'ont pas été déterminés par la psychanalyse. Leur symbolisme me paraît échapper à cette discipline, ou, du moins, ne pas y vouloir découvrir des révélations. Il ne s'agit pas de mirages scintillants mais de procès-verbaux. »

— Mais ces escaliers qu'en montant vous décrivez, ces brêches qui, dans les murs, s'ouvrent devant vous, ces perspectives « freudiennes », à quelle imagerie les attribuez-vous?

« Les *Nuits sans nuits* sont un document. Je ne veux les assortir d'aucune mythologie. L'éclairage qui, secondairement, les explicite, est celui de l'examen lucide. Le récit de mes rêves appartient à la notation réfléchie. Ce qui est le but de mes recherches, c'est de dépouiller le sommeil de ses illusions, et de substituer à ses faux-semblants, la cohérence d'un enchaînement logique. »

— S'agit-il alors d'une anthologie?

« Non pas. Seul se manifeste un rejet, celui de la banalité. J'ai noté fidèlement mes rêves pendant quarante ans, mais je n'ai noté que les insolites et les saugrenus. Ils constituent la matière des « Nuits », à l'exception de ceux que j'ai utilisés dans d'autres livres. »

— Rejetez-vous aussi l'influence du Surréalisme?

« Les *Nuits sans nuits* ne me semblent pas être un exposé surréaliste. *Aurora* constitue, dans mon œuvre, la seule utilisation purement littéraire du rêve. S'y déploie un certain fantastique qui n'est pas éloigné de Desnos. »

— Ce qui, dans un rêve, est la manifestation spécifique de l'inconscient, le considérez-vous comme utilisable littérairement?

« Je n'ai jamais considéré qu'il pût vraiment l'être. Il appartient davantage au traitement psychanalytique qu'à la recherche litté-

(1) Les œuvres de Michel Leiris ont paru aux éditions Gallimard.

raire. Si tous mes rêves m'ont apporté quelque clarté sur moi-même, ceux que, précisément, j'ai vécus pendant une cure analytique, ne peuvent en être détachés, parce qu'ils en constituent la matière même. »

— Vous vous gardez donc de toute interprétation freudienne?

« En effet. L'intervention de la lucidité ne se manifeste que dans la narration. J'ai travaillé, dans la précision et la rigueur, à dresser l'inventaire de mes rêves, et à en éliminer tout ce qui risquait de les altérer ; je suis arrivé à les exprimer avec le dépouillement du procès-verbal. »

— Procès verbal sans doute, mais procès-verbal poétique!

« Paradoxalement, oui. Je n'ai pas cherché à endiguer le flot des images mais à le contenir, à le discipliner : la poésie naît spontanément de l'évocation d'un monde nocturne qui est, par essence, fantastique. Il ne s'y mêle cependant aucun élément surréaliste préconçu. »

Décidément Michel Leiris, ethnographe, ne veut point s'avouer poète. Il ne s'agit probablement pas d'un reniement mais d'une pudeur. La vocation poétique s'est, chez lui, volontairement assagie. Elle subsiste, intacte, dans le goût qu'il a des voyages et du dépaysement. De cette passion raisonnable il s'explique même avec un certain enthousiasme. Ce n'est pourtant pas, sans nostalgie, qu'il évoque l'abandon du Groupe (1), la rupture avec les habitudes surréalistes, le départ pour un voyage africain, l'éveil d'une curiosité qui se détourne d'une recherche, purement littéraire et subjective, en faveur de sollicitations humanitaires. Cette tendance se précise dans *l'Afrique fantôme*, livre qu'il écrit, retour de voyage, et qui cristallise sa vocation d'ethnographe. De cette Afrique il ressent particulièrement les aspects rituels et religieux. Il apprécie que n'y soit pas détériorée la puissance du « sacré », bien que la religion s'y trouve inextricablement mêlée à la vie. Leiris avoue, d'ailleurs, une faiblesse pour les cultes à base de possession de l'Éthiopie. « Les transes, précise-t-il, ce sont en réalité des états maîtrisés qui ne sont pas, dans leur forme, éloignés de l'expression théâtrale. »

— Où, dans l'éthique qui vous est personnelle, classez-vous la série d'essais que vous avez appelé *la Règle du jeu?*

« C'est une tentative d'autobiographie stricte qui rejette les notions de merveilleux et de mythique, et s'efforce de préciser les règles d'un « savoir-vivre » humaniste et poétique. Le voyage que j'ai fait en Chine populaire dans le courant de 1955, et qui apparaît fragmentairement dans les *Nuits sans nuits*, y sera développé dans le tome troisième de ces essais. Je m'emploierai à réaliser un travail descriptif et impressionniste. En raison de la brièveté de mon séjour en Chine populaire, je ne puis être parfaitement objectif. C'est en étant subjectif le plus honnêtement possible, que j'espère pouvoir livrer un témoignage pragmatique, qu'aucune idée reçue n'aura séduit, et qui pourra se rapprocher de la notion d'objectivité par l'absence de gratuité dans les élé-

(1) Il s'agit du groupe surréaliste.

ments qui le composeront. J'ai toujours constaté que les réalités chancelaient, du moment que les faits qui les établissent n'étaient pas dûment contrôlés. »

— C'est pourquoi, dans *l'Afrique fantôme*, la mise au point d'une vision fantasmagorique des réalités corrige les illusions de l'esprit.

« Oui, de la même façon que je me suis débarrassé d'un préjugé antihellénique, en allant, sur les instances de mon ami Georges Limbour, passer plusieurs mois en Grèce. J'y ai découvert l'éblouissement d'une vision nouvelle. Au lieu de l'académisme, du « peigné » que j'attendais, me sont apparus un bariolage barbare, un étonnant mélange de styles. C'est à cet éblouissement que je dois d'avoir écrit *Aurora.* »

— Avez-vous de la poésie la même vision essentiellement concrète?

« Mes admirations vont aux objets précis décrits par Mallarmé, aux Illuminations de Rimbaud et au « côté clinique » de leurs semi-hallucinations, aux développements à « ras de terre » de Max Jacob. »

— Et que pensez-vous de Saint-John Perse, le poète des Antilles où vous êtes allé?

« Il m'apparaît précisément trop abstrait. De lui je n'aime que les haltes fugitives dans le concret. Voyez-vous, ce qui m'a influencé, par exemple, dans Freud, c'est sa psychopathologie de la vie quotidienne. L'importance que j'attache, en littérature, aux menus faits vient des enseignements qu'en donne Freud, aussi bien que des développements importants qu'ils présupposent dans la vie quotidienne, comme dans le comportement de ceux qui les enregistrent, sans leur attribuer la même valeur documentaire. »

« Agir authentiquement » voilà bien le thème des recherches de Michel Leiris. Ce savant et ce poète échappe aux angoisses d'une inquiétude persistante en créant les bases d'un « humanisme subjectif » au travers des disciplines de l'ethnographie. Ce surréaliste a reçu la révélation du réalisme...

JEAN PAGET.

RÉFLEXIONS SUR DES ÉCHECS
LA RUSSIE AU FRANÇAIS ET AU LUTÈCE

Il est très difficile de savoir pourquoi une pièce échoue devant le public. Si les raisons étaient visibles à l'œil nu, la chute serait prévisible et il n'y aurait guère de « fours », hormis les spectacles à compte d'auteur. Il arrive pourtant que la qualité de certaines œuvres décide un animateur de grande foi à courir le risque d'un échec probable, échec plus honorable que tel succès obtenu par le seul usage de recettes éprouvées. Tel est sûrement le cas d'*Une Sainte* au Théâtre de Poche-Montparnasse et des *Exaltés* au Théâtre moderne, nouveau nom du Petit Théâtre de Paris. Mme Arlette Reinerg et M. Sacha Pitoëff ne pouvaient ignorer que ces drames imposeraient aux spectateurs un effort d'attention et, pour le second, de bonne volonté qui en limiterait le nombre. Ils ont néanmoins jugé que les amateurs de théâtre devaient avoir l'occasion de voir ces pièces sur une scène. Ils ont eu raison : reconnaissons leur courage.

Huit religieuses sont sur la scène mais chacune est dans sa cellule ou, si l'on peut dire, à son poste. Cette diversité des lieux n'est pas représentée : elle est spontanément imaginée par le spectateur ; celui-ci tient sous son regard les huit religieuses à la fois en voyant qu'elles ne se voient pas. Il n'y a donc aucun dialogue : la pièce est faite de monologues entrecoupés. Au centre du plateau est la sœur Fernande, épuisée par un jeûne de cent cinquante jours : miracle ou simulation? Chaque personnage réagit selon son tempérament. Miracle, à coup sûr, pour la sœur tourière qui déjà organise des pèlerinages et commence à exploiter cette « bonne affaire ». Miracle exaltant pour l'âme de la jeune nonne qui aime Fernande ; mais pour celle qui n'éprouvait aucune sympathie pour ce prochain trop proche, c'est une explication naturaliste qui prévaut : cancer et épilepsie. L'infirmière se pose un cas de conscience : doit-on essayer de guérir la maladie quand elle coïncide avec la sainteté? Ici, une vieille religieuse reste assez indifférente à l'événement et continue à accroître son capital d'indulgences ; là, au contraire, l'événement crée un trouble propice aux révoltes d'une fausse vocation. Le bon sens de la prieure devine une indémontrable supercherie. De fait, au réfectoire, un jour, Fernande a simulé l'extase ; ses compagnes l'ont cru et la voici prise à son jeu, condamnée par son mensonge à vivre selon la vérité que crée le regard de l'autre. En trichant, elle a réussi le coup du jeûne miraculeux ; mais ses provisions s'épuisent : sera-t-elle fidèle à son personnage truqué jusqu'à la mort?

Le dénouement que Mme Julia Chamorel donne à sa pièce est dramatiquement et spirituellement intéressant. Entre l'erreur de

celles qui sont trompées et le mensonge de celle qui les trompe, il y a pourtant place pour une vérité, celle du sacrifice, du sacrifice en tant que tel, indépendamment des intentions qui l'accompagnent. Le bien que son auréole usurpée fera après sa mort, voilà ce qui, en définitive, décide la moribonde : sa vie sera un idéal qui deviendra pour d'autres âmes un guide et un secours ; par elle, le rayonnement de son ordre sera plus étendu : il ne s'agit pas d'orgueil mais de générosité, peut-être de charité. L'illusion de la sainteté est en train de devenir réalité.

La langue de ces monologues intérieurs est belle et simple. On souhaite revoir les huit religieuses de Mme Julia Chamorel ; mais, comme les fameux « douze hommes en colère », sans doute seraient-elles plus émouvantes sur un écran que sur une scène.

Une Sainte n'occupe qu'une demi-soirée. *Les Exaltés* occupent trois heures, entracte non compris. Le style d'*Une Sainte* est clair même pour laisser entrevoir les coins obscurs de l'âme : on ne comprend pas toujours très bien ce que veulent dire les personnages de Robert Musil. En quittant le Théâtre moderne, le spectateur avait besoin de lire le texte. C'est là, certes, une des plus graves critiques que l'on puisse faire à une pièce de théâtre. Dans un cas comme celui des *Exaltés*, il y aurait, toutefois, quelque chose de plus grave : n'éprouver aucune envie d'aller voir le texte. C'est dire qu'un pareil spectacle était loin d'être indifférent.

Si nous avons bien compris — et ce n'est point là simple clause de style — l'idée fondamentale de cette œuvre tiendrait dans cette formule de Schopenhauer : nous sommes libres dans notre être et déterminés dans nos manières d'être. Déchiffrons alors l'ouvrage en allant du clair à l'obscur. Il y a d'abord un personnage dont la simplicité caricaturale introduit dans ce drame austère des morceaux de vaudeville : c'est un ancien domestique devenu détective ; il ne soupçonne évidemment pas la liberté de l'être ; son agence de recherches est une spéculation sur les déterminismes qui gouvernent les manières d'être ; les statistiques et le calcul des probabilités remplacent le flair du policier et du psychologue. Le cas de Joseph, le professeur, est également assez simple : c'est le grand bourgeois qui a solidement construit sa vie selon les règles traditionnelles de l'architecture académique. Avec Marie apparaît un personnage plus énigmatique : on devine en elle le pressentiment de la liberté de l'être ; pour l'expérimenter, elle va briser les déterminismes qui font le paisible bonheur de l'honnête femme au foyer : en fait, cette âme hésitante, aux velléités qui ne se déguisent même pas en volonté, cèdera au déterminisme de l'irrationnel symbolisé par le pouvoir mythique de Don Juan. Son mari, Thomas, paraît représenter la conscience de la pure liberté de l'être, c'est-à-dire de ce qu'aucune manière d'être ne saurait traduire : noumène ambulant dans le monde des phénomènes, sa vocation est évidemment d'être un témoin inefficace. Le drame tourne autour de Régine, épouse du professeur Joseph, et d'Anselme, homme magnétique. La première se définit par un sens aigu de la transcendance de l'être relativement aux manières d'être : son existence est une suite d'aventures peu édifiantes mais qui glissent à la surface

d'un moi trop profond pour en recevoir les éclaboussures ; ses actes ne la suivent pas, ne la créent pas ; pour sauver cette innocence inaltérable, son imagination va chercher très loin les raisons d'histoires assez vulgaires. Quant à Anselme, beau ténébreux, voleur d'âmes, ennemi des lois, il se prend pour Lucifer, en n'oubliant pas qu'il y a *Lux* dans ce mot qui désignait l'étoile du matin avant de devenir le surnom de Satan.

Ne parlons pas de corde raide tendue au-dessus d'abîmes psychologiques. Il s'agit d'un théâtre abstrait où le figuratif est purement géométrique. Le drame est dialectique. C'est pourquoi le meneur de jeu n'est pas un des personnages mais l'auteur. Lesdits personnages entrent et sortent à son commandement, et pour dire ce qu'il veut nous dire ou plus probablement se dire à lui-même. Cette dialectique ne coïncide avec le développement d'aucune action : au milieu de formules dont beaucoup retiendraient l'attention du lecteur, elle tourne sur elle-même, mue par la nostalgie de quelque paradis que les plus lucides n'arrivent pas à croire perdu.

L'échec de *Gorgonio* à la Comédie des Champs-Elysées et la catastrophe de *Brouhaha* au Théâtre de la Renaissance posent d'autres questions.

Il n'était nullement absurde de penser que les trois actes de Tullio Pinelli adaptés par Claude Santelli avaient « tout ce qu'il faut pour plaire ». C'est un fait qu'ils n'ont pas plu très longtemps. Nul ne doit ériger ses impressions en loi générale. Mais, à nos yeux, ce spectacle illustre une vérité théâtrale : on ne fait pas rire et encore moins rigoler en mêlant le souvenir d'une morte à des gauloiseries ; on ne batifole pas autour d'une tombe. Chose curieuse, la farce peut être macabre, non le vaudeville. La vérité de la farce *déréalise* personnages et situations ; dans *le Mariage de Monsieur Mississipi*, par exemple, M. Dürrenmatt peut jouer sans danger avec la Faux : le couperet est du carton recouvert de papier argenté ; le procureur et sa complice sont des criminels pour rire ; leurs victimes, des morts sans cadavres. Si invraisemblables que soient les quiproquos du vaudeville, un certain réalisme des apparences est la loi du genre : revoyez Mme Madeleine Renaud dans l'acte de Feydeau, *Mais n' te promène donc pas toute nue!* — titre trompeur, faut-il le rappeler? L'art est de faire passer pour « tout naturel » ce qui précisément relève de la pure fantaisie. Il faut avoir l'air de vivre dans le monde réel : cela suffit pour rendre insupportable un Gorgonio quand il fait le pitre sur un cercueil.

Sa déchéance n'est pas moins insupportable dans la comédie larmoyante de la seconde partie. Un Le Trouhadec saisi par la débauche peut rester drôle si l'on n'a pas la prétention d'en faire une espèce de possédé. On nous dira sans doute qu'il n'est plus question d'être drôle, que le comique est désormais trempé d'amertume, voire de philosophie. Oh ! nous avions compris ! L'homme ne bafoue pas impunément la Nature, la vengeance de Dionysos est terrible : la médecine parle ici comme le pharmacien Homais et il faudrait un autre style pour nous donner au moins l'illusion

de la profondeur devant un paganisme fabriqué par des chrétiens en mal d'évasion.

Si nous parlons de *Brouhaha*, c'est simplement pour rappeler combien le théâtre est chose étrange. Cette pièce de George Tabori a été adaptée par Agnès Capri, mise en scène par Jacques Fabbri, montée dans un théâtre dirigé par Vera Korène. Laissons de côté l'auteur : ceux qui ont pris la responsabilité du spectacle sont indiscutablement des gens de théâtre et des gens de goût. Que s'est-il passé? Un phénomène de mirage : ceci arrive aux plus grands. Il y a dans cette comédie quelques situations drôles, des réflexions astucieuses, des mots qui portent : à partir de ces données et ne voyant plus le reste, l'imagination a travaillé ; le mythe de la *commedia dell' arte* a joué ; à mesure qu'on lisait le texte, on voyait une autre pièce. La représentation devait être un retour au réel : le bon allait se perdre dans le pire ; une œuvre née d'un rêve était en train de se défaire.

La Comédie-Française présente *Oncle Vania* de Tchékhov dans une traduction de Mme Elsa Triolet qui constitue un bon dialogue de théâtre. Mme Nicole Kessel met en scène une adaptation scénique des *Nuits blanches* de Dostoïevsky au Théâtre de Lutèce. Il n'est pas question de comparer ces deux spectacles. D'un côté, il y a l'œuvre d'un dramaturge russe ; de l'autre, un dialogue extrait d'une nouvelle. N'insistons pas sur la différence des cadres. Il reste pourtant qu'ici et là se pose le problème de « l'ambiance », du *je ne sais quoi* qui appelle les analogies atmosphériques : car, ici et là, le travail est merveilleusement intelligent, presque sans bavures, et on applaudit de bon cœur les interprètes ; mais ici et là, le « climat » est retrouvé dans nos souvenirs plus que dans les images de la représentation.

Ainsi, le spectateur ne peut pas, avec un des personnages, dire à Elena : « Il y a en vous quelque chose d'étrange », quand il regarde l'inoubliable et, ici, trop inoubliable interprète de *La Parisienne*. M. Daniel Ivernel a fait ressortir toutes les nuances du rôle tendre et violent d'oncle Vania ; pourtant, avec ses airs de forçat évadé, il laisse tout de suite deviner ce qu'il sera à l'heure des grands éclats : c'est une composition rationnelle, logique, classique, l'idée de développement remplaçant celle de crise. Chose curieuse, c'est peut-être à la fin, avec la complainte doucement spiritualiste de Sonia que Mme Renée Faure fera sentir le drame proprement tchekhovien du temps sans attente, du temps de ceux qui n'attendent plus rien.

Dans la mesure même où elle est une réussite, cette représentation pose une question. Puisque la Comédie ne saurait jouer Tchékhov avec cette perfection qui va jusqu'à « l'ambiance », c'est-à-dire, tout simplement, comme elle joue Marivaux et Musset, pourquoi jouer Tchékhov? Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un cas particulier d'une question générale : la mission propre des Comédiens Français ne serait-elle pas de jouer le répertoire français? Aucun préjugé nationaliste ne dicte ces remarques. Il est très bon que M. Jean Vilar représente un drame d'O'Casey au T.N.P., que

M. Planchon revienne de Villeurbanne à Paris avec une pièce de Brecht, que M. André Villiers nous fasse connaître au Théâtre en rond une œuvre danoise, *A vous de choisir* (sur laquelle il conviendra de s'arrêter). Mais, surtout depuis qu'elle dispose d'une seule salle, ne serait-il pas raisonnable que la troupe de l'illustre Maison concentre ses efforts et ne quitte pas le domaine français du théâtre universel?

Fermons cette parenthèse pour revenir à « l'ambiance ». Celle-ci met en cause le rôle du décor et de l'éclairage qui s'ajoutent au texte pour suggérer ce que les mots ne disent pas. Si la solide bâtisse du premier acte semble être quelque chose comme un brillant morceau de bravoure un peu inutile, les « intérieurs » des trois autres et les costumes créent vraiment le « climat » d'*Oncle Vania.* Les jeunes comédiens du Lutèce auraient pu profiter de la leçon que donnait là M. René Allio. Car le style de la représentation ne dépend pas de l'esthétique du metteur en scène mais des exigences de l'œuvre. Un schématisme non figuratif aura difficilement le pouvoir d'évoquer l'invisible qui enveloppe les choses vues par Dostoïevsky. Il faut ici faire appel à un artiste qui, comme M. René Alliot, sait être un peintre non réaliste de la réalité. Dans le cas particulier de *Nuits blanches,* une autre solution était concevable : un plateau nu avec un banc et un parapet, toute la poésie décorative étant demandée à la musique des éclairages.

La pièce a deux personnages : or, seule, la jeune fille vit dans le monde réel. Le jeune homme a-t-il lu les comédies de Musset? Il se complaît dans une espèce de rêverie littéraire et métaphysique ; il se laisse prendre au jeu des illusions volontaires : mais il trouvera toujours dans un monde fantastique la compensation de ses échecs. « Mon Dieu ! tout un instant de bonheur, n'est-ce pas assez pour toute une vie? » Nous sommes loin de la tristesse de Sonia, d'oncle Vania, d'Astrov, qui n'attendent plus rien alors qu'ils sont plongés dans un monde cruellement réel : dans le temps des songes le passé tient lieu d'avenir. Mais cette histoire mélancolique et sereine n'a de sens que dans Saint-Pétersbourg endormi, à cette époque de l'été où le soleil se couche vers neuf heures du soir et se lève vers trois heures du matin : ce n'est plus le jour et ce n'est pas vraiment la nuit. Ces « nuits blanches » sont celles où la nature elle-même prend les couleurs d'un univers imaginaire, propice aux rêves de l'homme éveillé. On connaît l'aventure : il l'aime, elle l'aimerait s'il était « l'autre », il deviendrait, d'ailleurs, assez vite « l'autre » si « l'autre » ne revenait pas : mais il revient. La nouvelle est faite que quelques rencontres : le lecteur supposait que la voix humaine ne pourrait jamais faire entendre à un public de théâtre ces dialogues et surtout les longs monologues. Mme Nicole Kessel et M. Jean Martin ont prouvé qu'il se trompait (1).

HENRI GOUHIER.

(1) La traduction d'*Oncle Vania* par Mme Elsa Triolet a paru chez Les Éditeurs français réunis. Une traduction de Genia Cannac et Georges Perros vient de paraître à L'Arche dans le tome II du Théâtre complet de Tchekhov (avec *la Mouette* et *les Trois Sœurs*).

Réalités du roman

Pierre Gascar : *le Fugitif* (1).

L'œuvre de romancier de Pierre Gascar s'enrichit d'un nouvel ouvrage : *le Fugitif*, sur lequel pèse l'expérience personnelle d'un écrivain qui a subi une longue captivité. A travers toute son œuvre, il n'a cessé de se pencher sur ce problème de l'homme, de l'homme moderne auquel le destin a brusquement retiré les anciennes assises sur lesquelles repose une vie : l'amour, l'amitié, la sérénité, la quiétude, autant de vieilles lunes prêtes à être dissoutes ou pulvérisées par l'atome et autres diableries inventées par d'autres hommes, ou simplement par l'homme lui-même. Que représente une pauvre petite personnalité saugrenue prête à être broyée dans l'infernal rouage de cet apprentissage d'un monde qui voudrait en finir avec le monde?

Le héros du nouveau roman de Pierre Gascar se prénomme Paul, jeune Français en fuite dans les petits bois des vallons étroits de Franconie. Interprète et homme de confiance d'un groupe de prisonniers français employés dans la ville, il a, au cours d'une querelle, assommé à coups de bâton un boiteux, rageur et malveillant, qui exerçait les fonctions de secrétaire de la section locale du parti national-socialiste. Pur hasard dans le comportement général de Paul ; fâcheux hasard, car la guerre allait s'achever : hasard venu dans la vie de Paul comme un renchérissement ; comme une relance. Un peu de patience raisonnable ! et il accédait à la libération ; il pouvait retrouver la France, les occupations anciennes, les responsabilités paisibles, encore, que ses parents morts, rien ne l'attendît de bien familial. Et voilà la thèse du romancier, explicitement formulée : « En assommant le boiteux, Paul s'était en quelque sorte ressaisi. Sa volonté n'y avait apparemment aucune part, car il n'avait cédé qu'à la colère ; mais nos désirs essentiels veillent dans l'ombre à notre insu. Ils infléchissent nos actes jusqu'à provoquer l'événement qui répond à ces souhaits secrets. Surpris, nous regardons alors les Dieux, ils n'existent que par ce que nous dictons. » Quel

(1) Gallimard éditeur.

est donc le *complexe* de ce prisonnier qui va devenir un *fugitif?* : — « Il avait peut-être en lui... *le besoin ignoré* de se replonger dans sa solitude, et de s'exclure dans une autre liberté. » Le roman de Pierre Gascar est celui de cette liberté si soudainement recouvrée. Quel usage en fera le fugitif? Tel est le thème de ce noble, grave et vibrant ouvrage, aux nombreuses péripéties — évidemment romanesques !

Dans cette paix encore armée et incertaine, aux remous de haute marée, Pierre part à la recherche de lui-même, avec cette circonstance extrêmement aggravante qu'il ne se sent solidaire d'aucune patrie et que c'est dans le cadre d'une Europe encore en ébullition qu'il tentera d'établir son équilibre. Après s'être caché dans les bois, et avoir échappé aux recherches, Paul est découvert par une jeune fille, une Allemande, qui a la générosité de le recueillir et de le cacher dans le grenier d'une grande ferme solitaire. Bientôt, l'avance des Américains a dégagé le pays. Paul, qui est devenu l'amant de Léna, se prend à aimer cette compagne robuste et réfléchie. Il l'épousera. Son domaine s'étend sur une ferme, sur de grands bois, des coteaux, des pins et des sapins, des chevaux, une basse-cour. Pour le fugitif, se présente un sentiment de liberté, d'action personnelle et libre. Or, il suffira que les Alliés implantent leurs méthodes pour bousculer cette fragile sécurité ! Une réorganisation est en cours. Avec elle, reparaissent les contraintes oubliées de la paix. C'est ainsi que la ferme est constituée en « Centre d'accueil » de réfugiés. Par un comique retour, le fugitif se trouve promu chef de camp ! Maître sans contrôle jusque-là, Paul est incorporé dans une autre armée : celle des fonctionnaires. Il ne se sent déjà plus à son aise, quelles que soient les grâces déployées par l'excellente Léna. Autre disgrâce : le père de Léna, qui avait fui la région en raison de ses appartenances politiques, revient à la ferme et fait sonner bien haut ses droits de propriétaire et de chef. Désormais, comment notre héros ne pourrait-il pas se considérer comme un homme en trop dans un univers qui tend à se rétablir sur ses bases antérieures? Paul s'éloignera progressivement de la ferme, d'abord par l'esprit, puis formellement. Profitant d'un accident de voiture, il disparaîtra complètement. Il était gêné ; il gênait les autres. Dans l'oubli, il pense pouvoir se refaire. Il a comme acquis une « liberté de mort revenu sur la terre à l'insu de tous » puisqu'il passe pour mort. A la fois, officiellement absent du monde, et officieusement témoin de ce même monde, sans doute se comprendra-t-il complètement et accédera-t-il à cette vérité, obscure et diffuse, qu'il poursuit avec une ardeur maniaque sans en isoler, au moins, l'objet formel.

Recherche d'autant plus malaisée que ce garçon, cultivé, raisonneur mais non raisonnable, entend mener cette poursuite par les voies de la solitude, avec le propos d'user de cette liberté par le refus du monde. Étrange liberté, suprêmement raffinée et négative puisqu'elle consiste dans l'esprit de Pierre, « à n'être plus là, à n'être plus nulle part, à laisser le monde de lui-même, et quelque chose s'accomplira dans le monde dès que nous en aurons retranché notre propre existence. » Philosophie sans doute simpliste qui consiste à dire en somme que l'homme est de trop et qu'il convient d'effacer sur la terre jusqu'à sa trace. Le problème est donc celui du retranchement, de la disparition délibérée. Plusieurs moyens ou méthodes se présentent pour y arriver : les désespérés de cette catégorie singulière peuvent se débarrasser de leur personne en l'incorporant à une église, à une idéologie, à un parti : c'est alors le suicide dans la collectivité. Autre moyen : la fuite dans l'Histoire, l'incorporation dans la masse, au dangereux service de menées politiques. C'est cette « expérience-suicide »-là que Paul va solliciter, sans la dominer et sans atteindre son but. Trop de ferments, d'instincts grégaires l'ont façonné. Ne disparaît pas qui veut, et à telle heure dite. Ce voyage au bout de la nuit des abstractions que l'homme s'est tracées dans le rêve sont autant de fumées que dissipent les contacts avec la réalité. On lira ces séries d'épreuves au cours desquelles l'aventure, aussi loin qu'elle soit poussée, ne représente qu'une déception, mal digérée de surcroît. Toute cette vie, tirée en négatif sur les clichés truqués, ne compte pas, éclipsée par le positif des réalités familières antérieurement vécues. En fait, si Paul n'a pas voulu vivre pour lui, il n'a cessé de vivre également pour les autres ; il n'a plus qu'à endosser son ancienne défroque et à reprendre la place sociale qu'il avait choisie : la ferme, Léna, les bêtes et les bois, avant de rallier son pays. Ainsi il acceptera de nouveau d'être un prisonnier, un prisonnier de la vie, comme les autres. Pratiquement il n'a pu sauter en dehors de son ombre ! Lorsqu'il est bel et bien persuadé de son échec, de ses échecs, tel est le parti auquel il s'est enfin résolu. Il retrouve, dans la nuit, au terme d'épuisantes randonnées, le chemin de la ferme ; il se déchire aux barbelés en rampant, il ne demande, vaincu, « plus rien qu'un refuge fût-il le plus obscur, qu'une affection fût-elle la plus banale et que la paix fût-elle la plus médiocre et la plus quotidienne. » Il sait que Léna l'aime toujours. Il va la reprendre, se faire oublier par la police, gagner la France avec elle : « Il n'y avait, en fin de compte, qu'un seul pays, dans le monde, où il pourrait abandonner toute exigence. » Il arrive devant la

ferme, il appelle Léna : « C'est moi, Paul ! » Il répéta encore une fois son nom, plus faiblement, d'une voix plus machinale ; puis, conscient d'une menace, recula de deux pas. L'éclair d'un coup de feu brilla. Paul tomba la face contre terre. Il n'eut que le temps de voir qu'à l'étage où logeait Léna une fenêtre enfin s'éclairait. « Ainsi il mourra. » Et il mourra sans savoir la vérité. Car c'est le père de Léna qui l'a abattu. Telle est la fin, misérable et sournoise, de ce fugitif déchiré entre l'orgueil de ne pas être et la honte de n'être rien. Tel est ce roman de Pierre Gascar. Un grand roman.

JULES ROMAINS : *Un Grand honnête homme* (1).

A peine a-t-il abandonné Mme Chauverel, dont il nous conta en deux volumes la ténébreuse et inquiétante histoire, Jules Romains présente un nouveau type, un personnage qui, sous une honorabilité de façade, a masqué un individu des plus douteux, pourtant réputé « grand honnête homme ». Ce personnage est un médecin, le Dr Bruniaud, qui exerce dans le faubourg Saint-Germain. Lorsque s'ouvre le récit, on assiste à un « bel enterrement », le sien, avec discours de circonstance : « belle carrière », « apostolat », « dévouement », bref, « un grand honnête homme » qui n'avait qu'une faiblesse : « la bonté », et qui aurait pu faire carrière dans la vie publique. Or, le narrateur, venu à la cérémonie en amateur (le défunt était une relation de croisière), a remarqué durant que se succèdent les orateurs, un monsieur de haute taille, un peu âgé (qu'il croit reconnaître). Celui-ci lui adresse un signe, aggravé d'un clin d'œil malicieux, peu en accord avec cette pompe faste et funèbre. Entre temps, le narrateur a identifié l'inconnu qui a si nettement opposé une désapprobation quasi méprisante aux éloges de circonstance. Bientôt, l'homme — Me Amblard — se présente et engage la conversation. Il est venu à l'enterrement du Dr Bruniaud pour voir comment finirait le praticien. Et de brûler ses vaisseaux : « Vous avez entendu ces discours? Comme dit mon petit-fils, c'était à se taper le derrière sur un coin de meuble ! » En effet, Me Amblard est passablement édifié sur le véritable comportement de celui qu'on vient de mettre en terre, et il ne demande qu'à édifier, par une sorte de goût de mise au point vengeresse quoique posthume, son interlocuteur forcé. En fait, il n'a connu, d'un peu près, qu'un seul épisode de la vie du médecin — mais un épisode qui ne man-

(1) Flammarion éditeur.

quait pas de signification et « qui ouvre », dit-il lui-même, « sur l'*envers* d'une existence qu'on vient de nous peindre comme aussi édifiante. » Me Amblard a été amené à découvrir naguère, certains agissements du praticien. C'est cet épisode, auquel l'avocat a été mêlé, une quarantaine d'années auparavant, qui est exposé, développé de façon gratuite puisque Me Amblard n'a aucun intérêt précis dans cette affaire — hormis ce sentiment qu'il a assisté, de l'autre côté de la barricade, à d'incontestables friponneries, demeurées ignorées, par conséquent impunies. A son récit, le narrateur demande seulement le secret pendant vingt ans. Les confidences datent de 1937 ; le dépositaire a pris large mesure de sécurité : il a attendu vingt-quatre ans avant de livrer la relation que lui a confiée verbalement ce pittoresque redresseur de torts à retardement. Le récit? Son origine remonte à la fin du siècle dernier ; Me Amblard était clerc chez un avoué de grande classe ; il avait toute sa confiance et pouvait mener à sa guise des affaires délicates ! Or il apprend qu'une Mme Le Garrée, belle-mère du Dr Burniaud, a brusquement disparu. Elle vivait avec son gendre. Impossible de savoir ce qu'elle est devenue. Saisi de l'affaire par un parent de la jeune Mme Burniaud, prématurément enlevée par une maladie soudaine, le clerc se pique au jeu et porte sa patiente et intelligente enquête sur le seul terrain où il peut opérer : celui de la procédure civile. Me Amblard s'est transformé en une sorte d'inspecteur Maigret, dont la seule arme est le code. Comment il arrivera à dépister la vérité, à retrouver une séquestrée, à dénouer tous les fils de cette détestable affaire, alors qu'il doit lutter contre les intrigues et astuces d'un ennemi puissant et sur ses gardes, ...tout cela forme le passionnant récit balzacien de Me Amblard. Ajoutons ce trait que, libérée et en partie remboursée des vols dont elle avait été victime, Mme Le Garrée se transforme « en corbeau » et inonde le docteur d'envois anonymes, extraits de journaux et de revues ayant tous trait à des empoisonnements tentés par des époux sur leurs femmes. Elle ne sera jamais formellement identifiée. Mais ses coups portent avec tant de force que le médecin songe à porter plainte et à la dénoncer. A distance et en profondeur, la vieille dame aura su persécuter avec raffinement son ancien gendre qu'elle soupçonne d'avoir supprimé sa fille. Et pourquoi pas? Le docteur n'en continue pas moins sa belle carrière de grand honnête homme ! Lui-même, Amblard, s'employa à expédier au faux bonhomme quelques coups de semonce : des cartes de jour de l'an : « Se rappelle au souvenir du docteur. » Ainsi les justes n'ont-ils que des armes fragiles. Il ne s'agit pas de savoir si elles sont

efficaces, mais bien plutôt de savoir qu'aucun crime n'est complètement inconnu et qu'un simple rappel, une banale transmission peuvent venir déranger, inquiéter dans sa quiétude de parade, le tortueux praticien remarié, nanti, honoré, et qui a eu un si bel enterrement ! Roman plein de suc et d'humour, comme un « en marge » à ce vigilant et opportun recueil *Pour Raison garder*, dans lequel le romancier des *Hommes de bonne volonté* se confirme comme le grand témoin de ce temps de confusion mentale, où rien n'est à sa vraie place : ni les idées, ni les doctrines, ni les hommes !

JACQUES BRENNER : *la Tour Saint-André* (1).

Dans *la Tour Saint-André*, M. Jacques Brenner se penche sur le destin de jeunes gens, environ les années 39-40 jusqu'à la Libération. Il examine ainsi l'un des aspects de la formation d'une jeunesse que vont ou stimuler ou compromettre les années noires de l'occupation. Ajoutons que le cadre dans lequel l'écrivain a situé ses multiples actions est Rouen. Saurait-on être plus net? « Au moment où commence ce livre-ci, je suis un jeune Rouennais, je me prépare à entrer au lycée Corneille... C'est l'été de 1939... » Et plus loin : « Mes parents habitent rue Jeanne-d'Arc, en face de la Porte Saint-André. » Quelle est donc cette tour Saint-André, cette tour gothique que le narrateur voyait alors de la fenêtre de sa chambre? Elle se dressait au milieu d'un petit square où était remontée la façade en bois sculpté d'une maison de la Renaissance : la légende voulait même qu'elle fût la façade de la maison de Diane de Poitiers. Pourquoi pas? ajoute l'auteur, qui donne cependant cette précision : La tour Saint-André est tout ce qui reste de l'église de Saint-André-aux-Febvres construite au XVe siècle. Et de nous décrire sa maison à lui, sa chambre, de nous présenter ses parents. Trois pages suffisent pour nous faire entrer dans cette intimité : le père, chef du contentieux d'une banque, ardent au travail, satisfait de la place qu'il occupe dans la Société, sans grands horizons, bricoleur, acheteur de châteaux en Espagne : « un brave homme » selon l'expression même de la mère, celle-là tendre ménagère, arrachée à son Yvetot natal, et en ayant gardé la nostalgie, confinée dans son appartement avec comme seul univers son mari et ses enfants. « Avec des parents comme les miens, j'étais destiné, semble-t-il, à poursuivre sagement des études, à trouver une honnête situation,

(1) Gallimard éditeur.

à devenir un bon petit bourgeois. Certaines forces et certaines faiblesses m'habitaient, qui en ont décidé autrement. C'est en fonction d'elles que j'ai regardé autour de moi. Les portraits d'amis que je me propose d'esquisser dans ce livre ne seront peut-être que les reflets de mon malaise. » Ainsi se trouve située cette chasse aux souvenirs ; un accent très prenant, très personnel atteste que l'auteur n'a pas dû céder aux attraits de l'invention, peut-être même de l'arrangement malgré l'estampille romanesque dont il orne le titre de son livre. Cependant, *la Tour Saint-André* ne saurait être considérée comme un document. La franchise de la narration colore ce qui n'est ni une autobiographie, ni une confession. Dès le début, c'est-à-dire durant l'été de 1939 (avec cette réminiscence, reconnue, de l'*Eté 1914*, de Roger Martin du Gard), nous prenons en charge quatre jeunes gens. Sur eux, le romancier va dire, sans fausse pudeur comme sans ostentation, ce qui va leur advenir. Ces quatre (ou cinq Mousquetaires en comptant leur mémorialiste) ont à peine dépassé leurs dix-sept ans. Ils vont être amenés à subir et à réagir en présence d'événements qui tiennent du tragique ; les uns en seront bouleversés, les autres se mettront à l'apprentissage, vite acquis, du système D, avec plus ou moins de bonheur. Tout commence par des escapades, avec l'atmosphère d'un lycée où certaines vexations et brimades prennent d'autant plus de relief que l'ambiance générale se prête à une sorte d'angoisse, au moins chez les parents, parfois plus insoucieux que leurs enfants. Les quatre amis du narrateur se nomment Jean Bertimont, Richard Vadier, Gilbert Mareuil, Blaise Héran. Jean a le goût du pouvoir ; il sera attiré par l'agitation politique et par les combats de la clandestinité ; Richard, qui pousse jusqu'au meurtre patriotique son esprit de justice, aura cette logique assez imprévue de se vouer par la suite à la magistrature ; Gilbert, dévoré par le démon de plaire, don Juan toujours disponible, faible de caractère, aura, lui, à se justifier devant la Justice ; Blaise, plus fendant, habitué dès sa jeunesse par l'exemple de son père, patron de bar, à une indulgente conception de la vie, retire son épingle du jeu. Il est le seul, à se considérer comme un homme heureux. Nos jeunes héros traversent, au sein de la grande aventure des temps difficiles, les mille petites aventures personnelles, où se manifeste l'état d'esprit d'une époque peu faite pour payer d'exemple et de vertu. Le narrateur ne charge d'ailleurs jamais les épisodes ; il faut admirer sa discrétion ; il est si aisé de filer l'anecdote et de gonfler telle ou telle péripétie. Autrement dit, l'écrivain ne s'écarte jamais d'un propos bien arrêté, lequel est celui de se contenter de certaines données réelles et

d'y figurer plus comme un témoin que comme un complice, quelles que soient les attaches qu'il peut avoir nouées avec ses amis et la part qu'il prend à leurs affaires, à leurs exploits — voire même à leurs déboires. La position du romancier est nettement définie : « Il faut résister à la tentation de rendre cohérent ce qu'on veut raconter, en disant plus qu'on ne sait. Il faut renoncer aux constructions harmonieuses. » Jacques Brenner ne se fait pas le champion de ce beau désordre, réputé comme pouvant quelquefois passer pour un effet de l'art. Romancier, il entend saisir la vie dans ce qu'elle a de diffus et de discontinu, même quand elle intéresse des êtres qu'on a parfaitement connus mais dont on n'a pu contrôler toutes les démarches, toutes les actions, toutes les pensées. D'où cette vue sur laquelle se termine l'ouvrage. Aucun de ces jeunes compagnons des années cruelles ne fut victime de ces années-là, de l'époque. On est victime de soi-même. Un mystérieux metteur en scène distribue les rôles sans consulter les intéressés et l'on vous invite à jouer une pièce dont la signification vous échappe. Des magasins de la mémoire où les objets s'entassent pêle-mêle en bric-à-brac, Jacques Brenner néglige les accessoires. On n'oubliera pas ses jeunes gens, à l'heure de l'apprentissage de la vie. Ce beau roman à l'ombre de la Porte Saint-André est celui des illusions à demi perdues, car la jeunesse de 39 avait eu à peine le temps d'espérer.

PIERRE DESCAVES.

La « folle ortie »

C'est Mallarmé qui appelle « folle ortie » le sentiment de sympathie. L'image en indique l'arbitraire, l'imprévisible ; et d'ailleurs le poète entendait parler de la sympathie entre les peuples, voire spécialement entre l'Allemagne et la France. Mais entre les individus, cette forme primaire et primitive de l'amitié est plus difficile encore à expliquer, à analyser. Et il va s'agir ici de la sympathie littéraire, celle qu'éprouvent les lecteurs pour les auteurs, ou celle que les auteurs nourrissent pour leurs créatures.

Peut-être n'y a-t-il pas entre ces deux espèces autant de différences que l'on pourrait croire. Car dans l'une et l'autre se rencontrent des personnages de chair et d'os avec des personnages fictifs ou défunts. La fameuse immortalité subjective qu'a inventée le positivisme n'est pas uniquement celle des morts dans l'âme des vivants, mais aussi celle des imaginaires dans le cœur des hommes palpables. A cet égard on pourrait confondre les écrivains de jadis et les enfants de leur génie. Homère, s'il a existé, Rabelais, Lamartine, ou bien Manon Lescaut, Andromaque, Rastignac, Bel-Ami sont de la même classe parmi les fantômes.

Mais, avant de les étudier, ces fantômes, rappelons que certains biographes professent peu d'amitié pour les héros de leurs livres. André Billy, quoique de l'Académie Goncourt et historien des deux frères, avoue les détester ou enfin les estimer fort peu. Il a même confessé que, jadis épris de Diderot, il en a maintenant par-dessus la tête. On admettra que la curiosité ne procède pas toujours de l'amitié, encore que les psychanalystes puissent vous démontrer que, si vous éreintez Renan, c'est pour vous défendre de la tentation renanienne, et que si vous éludiez Villon, c'est que vous, austère professeur, vous vous sentez un inconscient de bohème et de hors-la-loi. De même que les médecins seraient toujours attirés vers telle ou telle spécialité par la peur ou l'obsession qu'ils nourrissent de la maladie concernée par elle.

Compte tenu des servitudes universitaires, des travaux de librairie, des fantaisies du hasard, qui tous procèdent parfois d'une noble indifférence et d'une docte incuriosité, nous poserons malgré tout ce principe : un familier de tel ou tel grand écri-

vain est son admirateur, son ami, et que la « folle ortie », il la cultive soigneusement sans savoir d'où elle a poussé. Toutefois il y a les affinités dues à la ressemblance et celles qui sont imputables à la dissemblance. Pour les premières, par besoin de les expliquer. Pour les secondes, elles seraient imputables à ce complexe de frustration ou de nostalgie qui peut agir même sur les goûts littéraires : comment peut-on être un Jean-Jacques? ou un Restif de la Bretonne? ou un Bossuet? ou un Montaigne? se disent de braves gens qui savent bien que jamais ils ne s'élèveront au niveau de ces héros. Jules Verne avait sûrement une vocation de grand aventurier, d'explorateur et de navigateur; et vous pourriez trouver des pornographes qui mènent la vie la moins dissolue, la plus familiale. Mais la vraie question ne gît point là.

Elle se réduit à l'identité fort contestable qu'on peut établir entre les écrivains comme individus et les écrivains en tant qu'artistes. Autrement dit, il arrive très rarement qu'on aime fort les ouvrages d'un romancier que l'on n'aimerait pas fréquenter, dans le passé s'entend. A l'inverse, vous n'ignorez pas que le cas est très fréquent de l'homme de lettres très supérieur à son talent ou de talent très inférieur à son esprit, à sa personne. Ce discord rend d'ailleurs assez difficile la vie sociale dans la République des Lettres : « Ah, si Untel écrivait aussi bien qu'il pense... Ah si Tel autre était aussi loyal, noble, généreux, sublime que ce qu'il écrit... » Mettez des noms sous ces exemples. La discrétion nous empêche de citer des contemporains, mais une petite revue des gens d'autrefois serait bien amusante.

Beaucoup de lecteurs et surtout de lectrices dont la réaction est plus spontanée, devraient se demander ce qui adviendrait si la machine à rebrousser le temps les ramenait soudain auprès de leurs auteurs préférés. Mais, pour être plus poli et plus prudent, dressons d'abord la liste de ceux qui ne perdraient rien à être connus de près dans leur incarnation triviale. Comment douter que Flaubert serait un charmant, loyal et amical compagnon? Et La Fontaine? Et Boileau, tout le contraire du cuistre que les manuels nous évoquent? Et Voltaire? si peu voltairien, que vous soyez au spirituel, vous paieriez cher pour passer une semaine à Ferney et prendre le café avec lui. Ne parlons pas de Stendhal, qui, par définition, a ses dévots, ni du vicomte de Chateaubriand qui a sa chapelle, son église... mais qui de près était peut-être bien insupportable.

En revanche, méfiez-vous si l'on vous remettait en présence de Michelet, ce névropathe, de Hugo, ce monstrueux Titan qui avait certes le droit d'être égocentrique, mais qui en a abusé ; de Maupassant qui vous paraîtrait un imbécile, à la fois trop mondain et trop vulgaire. De Balzac même, qui, avec son génie et son instabilité, et sa fécondité inhumaine ne serait jamais sur le même plan que vous. De Gœthe qui vous mépriserait courtoisement ou vous dédaignerait sans vous le cacher assez. De Sainte-Beuve qui ne

pouvait se débarrasser de sa félonie, de ses étroites jalousies, de son insatisfaction sociale ou sentimentale. De Jean-Jacques qui était adorable, certes, mais plus fou qu'il n'est permis aux persécutés, vrais ou faux. De Benjamin Constant, qui, incontestablement, était un bel égoïste et un margoulin, malgré son éblouissante intelligence. De Zola, si généreux, mais dont les horizons spirituels étaient néanmoins un peu courts. Nous connaissons des fervents de feu Claudel, de feu André Gide qui détestent la personne de ces maîtres et ne cessent de conter des traits affreux ou ridicules de leur vie. En revanche il y a peu de « lamartiniens » qui n'adorent pas M. Alphonse de Lamartine, de « nervalistes » qui ne voudraient dîner avec Gérard Labrunie, dit Nerval, de huysmansiens qui regrettent d'avoir vécu après Durtal, après J. K. lui-même.

Ainsi la « folle ortie » est bien difficile à répartir sur des pelouses ordinaires et des plates-bandes, mais son indiscipline même démontre que l'admiration littéraire est tout-à-fait indépendante de l'amitié humaine. Et justement, chez les créateurs mêmes, est-il certain que le père aime naïvement ses enfants, ce qui dans l'ordre physique va de soi? Entendons-nous, il les estime puisqu'issus de son génie, mais il peut les concevoir et les juger comme s'ils lui avaient échappé. Ainsi un Démiurge, pas très satisfait de l'univers, le laisserait se débrouiller. Ce qui, après tout, ne laisse pas d'être assez flatteur pour lui-même : « Je les ai fait surgir du néant, ces personnages, ils sont doués d'une telle force d'existence qu'ils ne m'appartiennent plus ».

Le fameux exemple de Flaubert revendiquant Madame Emma Bovary comme une hypostase de lui-même (« Madame Bovary, c'est moi ») n'est pas si probant que l'on pourrait croire. Ni cette personne romanesque, ni Bouvard, ni Pécuchet, ni Salammbõ, ni Mathõ ou autres héros absurdes ne participeraient de sa nature profonde, mais il estimait qu'il avait pu les tirer de sa veine, comme un médium est censé susciter des ectoplasmes. Il rendait donc hommage à sa faculté d'objectiver, comme disent les philosophes.

Ce n'est pas ce que nous voulons savoir des grands aèdes, poètes ou prosateurs. Il est plus important de décider si Virgile aimait vraiment son pauvre Enée, si Euripide a de l'affection pour Phèdre (quand c'est Racine, n'en doutons pas), si Daudet n'a pas une tendresse ironique pour son Tartarin. Lorsqu'il s'agit de ces romanciers qui, avec plus ou moins d'adresse, sont en fait des autobiographes, le problème est d'avance résolu. Stendhal eût été incapable de suivre le destin de héros qui lui fussent étrangers ou antipathiques. Existe-t-il des romanciers valables qui ne travaillent que dans la haine ou la rancune? Dans ce cas, leurs personnages importent peu ; c'est eux-mêmes que l'on cherche à découvrir derrière leurs marionnettes frénétiques : oui, Léon Bloy ou Mirbeau ou Céline. Et alors, le lecteur mesure l'admiration qu'il leur voue à la sympathie privée qu'ils lui inspirent.

Ce ne sont plus des héros littéraires, ce sont des personnages historiques. Espèces tout à fait différentes. Il y aura toujours des biographes de Napoléon, de Talleyrand, de l'affreux Fouché, et, dans l'histoire des lettres, on espère bien qu'un biographe de Paul-Louis Courier, vilain bonhomme à tous égards, composera sur cet écrivain un chef-d'œuvre. Mais alors la sympathie cède devant l'intérêt scientifique ; le psychologue, le sociologue, le moraliste supplantent l'amateur ingénu du cher maître défunt. Nous réserverons le cas le plus étrange, car il s'agit d'un poète : M. Paul Verlaine a gardé des défenseurs passionnés qui protestent contre toutes les révélations qu'on fait de ses vices, de ses tares, de ses faiblesses. Feu Y. G. Le Dantec ne pardonnait pas à François Porché d'avoir montré la vraie figure du pauvre Lélian. Mais qui donc, parmi les verlainistes les plus fervents, voudrait réellement frayer avec le malheureux génie, le ramasser dans le ruisseau, le ramener chez sa rôdeuse et faire goutter pour lui la « mominette » dans une passoire, pendant qu'il tiendrait des propos obscènes et incohérents?

André Thérive.

L'Administrateur : Maurice Bourdel.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1961. 70444.